

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE  
du  
Protestantisme Français

Reconnue d'utilité publique par Décret du 13 Juillet 1870

---

*Bulletin*

PARAISANT TOUS LES TROIS MOIS

*Études, Documents, Chronique littéraire*

LXXIV<sup>e</sup> ANNÉE

VINGT-TROISIÈME DE LA 5<sup>e</sup> SÉRIE

4. Octobre-Décembre 1925



PARIS

Au Siège de la Société  
54, rue des Saints-Pères, 54

---

LIBRAIRIE FISCHBACHER (SOCIÉTÉ ANONYME), 33, rue de Seine, 33

---

1925

Avis important. — Les abonnements impayés seront réclamés, avec majoration de 0 fr. 50, par mandat-carte, affranchi, à remettre à la poste avec le montant (n° de chèque postal Paris 407.83).

## SOMMAIRE

60 <sup>e</sup> ASSEMBLÉE GÉNÉRALE, tenue à Paris, le 8 novembre 1925.....	405
J. VIÉNOT. — Edouard Verny.....	406
J. PANNIER. — Jonas Hambræus.....	419
Mlle SALOMON. — C.-F. Baer.....	423
ÉTUDES HISTORIQUES	
G. MERCIER. — La maison de Calvairac (suite).....	453
DOCUMENTS	
R. RITTER. — Lettres de Catherine de Bourbon, princesse de Navarre, duchesse de Bar (suite).....	464
VARIÉTÉS.	
C. BOST. — Sceaux des Eglises du Désert.....	479
A. PONTHEUX. — Les maisons des Calvin à Noyon.....	483
ACTUALITÉS	
J. PANNIER. — Un médaillon de Moïse Amyraut ; Le monument d'E. Denis ; plaques commémoratives, etc....	494
CHRONIQUE LITTÉRAIRE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES	
A. LODS. — Le régime des Cultes en Alsace, par C. Ortlieb...	508
TH. SCH. — Les Origines de la Réforme, par Imbart de la Tour.	509
J. P. — Histoire des Protestants de France, par Ch. Bost.....	511
A TRAVERS LA PRESSE.....	513
CORRESPONDANCE.....	521
NÉCROLOGIE. — André Michel, J.-Em. Roberty, P. Imbart de la Tour.....	524
DONS REÇUS.....	526
SÉANCES DU COMITÉ. — 7 juillet, 20 octobre, 17 novembre ..	532

## RÉDACTION ET ABONNEMENTS

Tout ce qui concerne la rédaction du *Bulletin* doit être adressé à M. J. PANNIER, secrétaire de la Société, 54, rue des Saints-Pères, Paris (VII<sup>e</sup>). Il sera rendu compte de tout ouvrage intéressant notre histoire, dont deux exemplaires seront déposés à cette adresse. Un seul exemplaire donne droit à une annonce sur cette couverture.

Le *Bulletin* paraît tous les trois mois, en cahiers in-8° de 64 à 140 pages avec illustrations. On ne s'abonne pas pour moins d'une année. Tous les abonnements datent du 1<sup>er</sup> janvier et doivent être soldés à cette époque.

Prix de l'abonnement : 20 fr. pour la France ; — 30 fr. pour l'étranger ; — 10 fr. pour les pasteurs, instituteurs, etc., de France et des colonies françaises ; 15 fr. pour les pasteurs de l'étranger (Prix nouveaux à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1925).

Prix d'un numéro isolé de l'année courante avant 1913 : 2 fr. 50 ; après 1914 : 6 fr. 50.

La voie la plus économique et la plus simple pour le paiement des abonnements est d'en déposer le montant dans un bureau de poste au compte-chèques Paris 407.83 Société d'histoire du protestantisme, 54, rue des Saints-Pères, Paris (VII<sup>e</sup>) ; trésorier, M. de Peyster, auquel doivent aussi être adressés par la même voie les dons et collectes.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à éviter tout intermédiaire, même celui des libraires. Les banquiers de la Société sont MM. Vernes, 29, rue Taitbout, Paris.



SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE  
DU  
PROTESTANTISME FRANÇAIS

---

**60<sup>e</sup> ASSEMBLÉE GÉNÉRALE**

**tenue à Paris**

**le 8 Novembre 1925**

---

La Société a tenu son assemblée générale de 1925 dans l'église de la Rédemption, à Paris, sous la présidence de M. le professeur J. Viénot, président de la Société. La prière a été prononcée au commencement et à la fin de la séance par M. le pasteur Jean Meyer, inspecteur ecclésiastique honoraire de l'Eglise évangélique luthérienne de France, et M. le professeur Alexandre Westphal, directeur de l'Ecole des Missions évangéliques de Paris. Dans l'Assemblée on remarquait plusieurs pasteurs des Eglises réformées et luthériennes de Paris, et le pasteur de l'Eglise suédoise. Le chœur de l'église de la Rédemption prêtait son concours à cette cérémonie.

On trouvera ci-après le texte des allocutions prononcées. Elles ont trait à trois pasteurs, alsaciens et suédois, qui ont exercé leur ministère dans l'Eglise luthérienne de Paris aux XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

---

ALLOCUTION DE M. LE PROFESSEUR J. VIÉNOT,  
Président de la Société,

Edouard VERNY,  
pasteur de l'Eglise luthérienne,  
Membre du Comité fondateur de la Société de l'Histoire  
du protestantisme français.  
(1803-1854)

La Société de l'Histoire du Protestantisme Français tient alternativement son assemblée générale annuelle à Paris et en province. C'est un moyen pour elle de rappeler ou d'apprendre aux générations nouvelles son but et l'ampleur de sa tâche. Bien modeste en ses débuts, en 1852, notre Société possède aujourd'hui et met à la disposition des historiens et des savants une bibliothèque spécialisée d'une valeur incomparable, une collection de manuscrits qui s'enrichit sans cesse et qui est aujourd'hui entièrement cataloguée. Elle publie un *Bulletin historique* dont l'historien français ou étranger ne peut pas se passer, s'il veut du moins travailler sur pièces et documents. Notre Société est en rapports d'échanges et de travaux avec toutes les Sociétés similaires d'Europe et des Etats-Unis. Toutes ces ressources sont à la disposition du public sans distinction de culte et d'opinions, cela va sans dire. Elle a de plus un Musée qui est de plus en plus apprécié de ceux qui ont la bonne idée de le visiter.

Tout cela ne va pas sans gros frais. Et, en outre, depuis la guerre, nous connaissons la misère des propriétaires. Cette Société qui travaille pour la science et pour les Eglises issues de la Réforme croit pouvoir compter sur la sympathie de ces Eglises et des savants qui approuvent sa méthode documentaire. Mesdames et Messieurs, par vos contributions volontaires, par vos abonnements à notre *Bulletin*, mettez-nous à même de continuer notre tâche, de poursuivre notre but.

\*  
\* \*

Parmi nos manuscrits, il en est un qui nous vient de M. Frank Piaux, par l'intermédiaire de son fils, notre collègue M. René Piaux. C'est une vie de l'ancien pasteur de cette Eglise, le pasteur *Edouard Verny*, composée par son gendre, M. Edouard Robert. Cet énorme travail ne peut pas être publié tel quel. Il n'est pas en état. Mais il renferme des documents de la plus haute valeur historique et religieuse.



C'est à cette source que j'ai puisé les renseignements que je vous apporte aujourd'hui sur Edouard Verny.

Edouard Verny ! C'est un nom aujourd'hui. Combien sont-ils ceux qui savent ce qu'il y avait derrière ce nom ? Verny fut une vaste intelligence, un cœur très riche, une individualité complexe, une âme profonde et tourmentée, un causeur incomparable, un pasteur scrupuleux, un écrivain réfléchi, un homme enfin si riche de pensées et d'études qu'il a beaucoup encore à nous dire. C'est pourquoi, en ce jour où l'Eglise de la Rédemption veut bien nous offrir l'hospitalité, j'ai pensé qu'il était de mon devoir, et de notre intérêt spirituel, d'évoquer cette grande image et de faire entendre à nouveau sous ces voûtes quelques échos de cette grande voix.

Louis-Edouard Verny est né le 17 mars 1803, à Mayence, où son père (1776-1839) était chef de division à la Préfecture. Celui-ci, Bourguignon d'origine, était intelligent, actif, pétillant d'esprit. Voltairien et anticlérical comme on l'était au XVIII<sup>e</sup> siècle, où l'Eglise finissait par porter devant l'opinion le poids de ses erreurs et des persécutions qu'elle avait déchaînées, le père de Verny avait épousé une allemande Mme veuve Weyers. Celle-ci était aussi une personnalité accusée. Mais elle était aussi calme, sérieuse et pieuse que son mari était vif et détaché des choses de l'âme.

Leur fils Edouard avait hérité de la vivacité d'esprit de son père. Il fut enfant précoce, ardent au travail, une tête bouillonnante pleine de projets. De sa mère, il tint sa pieuse ferveur, marquée dès l'enfance. La carrière paternelle le conduisit successivement à Spire, à Landau, à Wissembourg, où son père fut sous-préfet. Après des études faites à Colmar et au gymnase de Strasbourg, Edouard Verny prenait, en 1821, son grade de bachelier ès lettres. Il eut alors pour professeur de philosophie un jeune homme de 28 ans, qui devait devenir plus tard l'abbé Bautain, et qui eut sur son fervent disciple une réelle bien que passagère influence. Ils échangèrent assez longtemps des lettres pleines d'intérêt religieux.

Après Strasbourg, Edouard Verny vint à Paris faire son droit. Il est lié alors avec Lerminier qui voudrait l'introduire dans le monde du *Globe*. Une carrière littéraire et politique semblait s'ouvrir pour le jeune licencié en droit. Mais l'affection paternelle le rappela à Colmar, où son père se trouvait alors. Il y exerçait depuis quatre ou cinq ans les fonctions d'avocat quand une décision ministérielle l'appela à Mulhouse comme directeur de l'Ecole industrielle de cette ville.

Ce séjour à Mulhouse a de l'importance pour nous, car c'est de là qu'il fit la connaissance de Vinet, alors professeur à Bâle. Verny, avant de venir à Paris, avait fait à Strasbourg deux années d'études théologiques. A Mulhouse, le jeune principal du collège retrouva devant lui la question religieuse. Il y avait alors bien des choses à reconstruire en France, et la vie religieuse en premier lieu. Le Réveil s'y employait pour sa part. Verny fut gagné à ce mouvement par Vinet. Il l'a déclaré nettement : « Vinet m'a fait l'opération de la cataracte. » Nous voici en 1835 ; Verny, gagné aux idées du Réveil, ou, comme on disait alors, du méthodisme, va continuer ses études théologiques à Strasbourg, qu'il termine par une thèse sur la *Pédagogie de l'Ecriture sainte*, 1836.

Il rêvait d'une tâche de professeur et de prédicateur à Strasbourg, quand il fut appelé à Paris, à l'Eglise des Billettes d'abord, à la Rédemption plus tard.

« Je crois, lui écrivait Vinet, que votre place est à Paris et que vous êtes appelé à y remplir dans le monde religieux une importante lacune. Je n'offrirai ni conseils, ni encouragements à un homme qui reçoit ses inspirations d'une meilleure source ; mais j'oserai bien vous dire qu'il y aura profit pour vous et pour d'autres à ce que vous restiez tel que vous êtes, ou, pour m'exprimer mieux, à suivre votre propre marche, en toute simplicité. Il ne s'agit pas d'une indépendance intellectuelle, telle que le monde l'entend, et qui, réelle, a bien son prix, mais plutôt d'une exacte et imperturbable soumission à la voix intérieure de la conviction. Rien n'est plus vrai dans le monde chrétien. Je vois la contagion, l'entraînement, l'imitation partout ; la sainte originalité d'une foi simple est très rare ; on se groupe, on se ligue ; on a raison. Mais chacun sacrifie trop de son être, non, ne disons pas de son être, mais de l'être même de la vérité, de l'esprit de Dieu » (1835).

Il ne s'agit pas ici de raconter le ministère de Verny à Paris. Il fut ce qu'il devait être ; autour de la chaire de Verny des âmes se groupèrent, et parmi elles on comptait *Henry Lutteroth* et sa charmante fille, la future Mme *Waddington*. La duchesse d'Orléans, l'héritière du trône d'alors, montra très vite à Verny une entière confiance. Ses amis, ses parents, venaient entendre Verny soit aux Billettes, soit à la Rédemption ensuite. La future impératrice Augusta commença dès lors, avec le pasteur Verny, une correspondance qui dura toute sa vie. Et quand la catastrophe de Neuilly vint mettre en deuil la duchesse d'Orléans et compromettre l'avenir en France de la maison d'Orléans, la grande-duchesse Augusta écrivit à Verny : « Je m'adresse à



vous comme au médecin de l'âme de ma cousine. Donnez-moi de ses nouvelles. Mes larmes coulent, mon cœur est serré. » Elle lui demande des titres de livres, des sermons, des biographies, tout en déclarant que son auteur préféré est toujours Vinet.

Quant à la *duchesse d'Orléans*, elle a avec son pasteur des relations qui n'ont rien de mondain. Ce n'est point parce qu'elle était « sur les marches du trône » que nous la citons ici, c'est parce qu'elle était une âme pieuse, d'une rare élévation, une « paroissienne réelle » qui s'intéressait aux idées, aux choses et aux gens. C'est à Verny qu'elle demande de choisir un valet de chambre catholique, — mais un homme sûr, pour ses enfants. Elle lui adresse des recommandations. On la sent au courant de tous les détails de la vie paroissiale. Qu'on en juge par cette note : « Mme Hubert était mariée en premières nocés à M. Krauth, payeur général du ministère de la justice. Elle est cousine de M. Tuetey, littérateur établi en Russie. Elle est parente de M. le pasteur Tuetey, de Montbéliard, comme elle l'était, de très proche, de feu Mme Boissard. »

Après la Révolution de 1848, la duchesse d'Orléans reste en rapports suivis avec Verny. Son attitude dans le malheur est digne de tout respect. Ce qu'elle dit alors de la France qui reste sa patrie, nous touche par l'élévation du sentiment et du langage. Rien là-dedans ne sent l'émigré. Tout trahit au contraire la soumission d'une chrétienne à la volonté de Dieu.

Verny était digne de la confiance qu'on lui montrait. Il fut un vrai pasteur des âmes. Il se tenait au courant de tout ce qui préoccupait, passionnait ses contemporains. La tâche d'un pasteur en France n'a jamais été facile. Au xvi<sup>e</sup> siècle, la consécration pastorale fut un « bon pour le martyre ». Au xviii<sup>e</sup> siècle encore, le certificat d'une école de théologie était un « brevet de potence ». Au xix<sup>e</sup> siècle, le pasteur voit s'élever contre sa croyance ou sa foi des vagues spirituelles qui risquent d'engloutir les Eglises de la Réforme : les vagues de la critique historique, celles du positivisme, sans parler de ces réactions momentanées qui assurent au catholicisme toutes les faveurs de l'opinion. A toutes ces forces, Verny tient tête. Il étudie avec toutes les angoisses des âmes droites et sincères les systèmes des adversaires.

« Je me tiens au courant, écrit-il à Vinet, de toute la polémique que Strauss a soulevée en Allemagne. « La tâche de l'humanité, » a écrit un biographe inédit de notre Verny, est de concilier, » en chaque époque, son progrès mental et sa vie spirituelle, de » poursuivre délibérément le premier sans rien perdre des

» richesses essentielles de la seconde. » Devant cette tâche, Verny n'a pas reculé. Mais elle n'allait pas sans déchirements intimes, sans luttes intérieures et même sans cruelles séparations avec des amis, des frères, qui ne voyaient pas sous le même angle les réalités du moment. Chez nous, en effet, le progrès mental va d'un côté, sans préoccupation suffisante des exigences éternelles de la conscience ; la conscience, de l'autre, embrasse avec anxiété, comme si c'étaient des réalités substantielles, les formes vieilles auxquelles elle croit son existence nécessairement liée. De là vient que, pour peu qu'on ait reçu d'éducation spirituelle, pour peu qu'on ait appris les infinies richesses, les puissances variées, les profonds besoins de la conscience telle qu'elle s'est développée sous le régime chrétien, on sent chez les représentants les plus éminents, et je dirai les plus honorables, de la culture moderne, un je ne sais quoi qui blesse le sens moral, qui donne à l'adhésion absolue à leur doctrine un air de complicité avec le mal, qui fait craindre de leur triomphe un appauvrissement général de la vie spirituelle de l'humanité. De là vient aussi l'attrait tout-puissant que la vie chrétienne, quand elle est simple et sincère, ne cesse d'exercer sur les hommes même les plus complètement étrangers à toute idée théologique. On peut dire en ce sens que le christianisme est au-dessus de tout doute ; les chrétiens défient la critique, si le christianisme, si la théologie y succombent... » Jeté dans cette lutte par le sentiment de ce qu'il devait à lui-même, non moins qu'à ses devoirs de prédicateur, Verny y rencontra des fatigues et des souffrances, qui allèrent jusqu'à l'épuisement. Mais il en sortit vainqueur, et son ami Adolphe Monod put, en toute sincérité, signaler cette victoire en faisant inscrire sur la tombe de Verny la parole qui était le résumé de ses expériences, et le dernier cri de sa foi : « A qui pourrions-nous aller qu'à Toi, tu as les paroles de la Vie éternelle ? »

Verny ne fut donc pas seulement un pasteur prenant au sérieux, jusqu'à la souffrance, ses fonctions religieuses, il fut aussi un penseur religieux, un théologien libre. Mais quelle fonction que celle-là ! « Il faut que cette mission soit bien élevée pour que les vertus que les hommes admirent le plus, celles qui frappent le plus vivement leur imagination, n'en soient en quelque sorte que les conditions négatives. La chasteté, conservatrice de l'équilibre mental et sauvegarde de l'idéalité, l'abnégation qui ne s'effraie ni de la pauvreté, ni de l'oubli, ni de l'exclusion, la fierté que ni l'appât des corruptions sociales, ni la crainte de déplaire aux puissants du monde ne peut faire dévier de sa ligne, la générosité qui ne calcule point, qui achète chèrement la science pour la donner gratuitement, qui répugne à assimiler l'œuvre de la pensée aux produits de la manufacture, l'entier désintéressement de soi-même, l'extinction dans les



dernières profondeurs de la conscience de toute préoccupation personnelle, fût-ce la plus subtile et en apparence la plus légitime, tout cela n'est rien, ou du moins n'est à peine que le point de départ.

« Ce qu'il faut de plus à l'homme qui, aux jours de l'enthousiasme s'est donné la noble mission de remonter de siècle en siècle jusqu'aux principes fondamentaux des systèmes et des institutions, ce qu'il faut à l'homme qui veut appliquer l'analyse scientifique aux idées consacrées par le temps, et qui espère enfin proposer un jour à l'adoption générale de nouvelles conceptions, c'est d'abord cette foi profonde, ce je ne sais quoi d'héroïque qui élève l'âme au-dessus des hésitations et des doutes, cette vocation d'en haut qui seule surmonte la crainte presque universelle d'être, à l'heure décisive de la vie, dupe d'aspirations généreuses sans doute, dit-on, mais peut-être chimériques. La plupart des carrières que l'homme peut embrasser lui permettent d'établir dès le début une exacte balance, entre les avances qu'il est obligé de faire et les résultats matériels qu'il est en droit d'espérer. Ici, rien de pareil. Les avances sont immenses : les résultats sont nuls. L'arithmétique n'est donc plus de mise, c'est une affaire de conscience et de conviction intrépide. »

Verny fut essentiellement un homme de conscience, et c'est pour cela qu'il lutta dix ans pour retrouver sur des assises nouvelles, et, selon lui, plus sûres, la « conviction intrépide » qu'il apportait à Paris en 1836.

Mais quelles souffrances intérieures ayant d'en arriver là ! Ses amis, les Lutteroth en particulier, suivaient jusque sur son visage, jusque dans ses yeux, si bons, les traces du tragique combat intérieur. Vinet s'affligeait d'être coupé de son ami par un silence prolongé.

Verny se taisait, non par diminution d'affection, mais par conscience, par scrupules. Sur deux points, il ne se sentait plus en communion parfaite avec son ami. La première divergence portait sur la notion d'Eglise et la question de la Séparation des Eglises d'avec l'Etat. Vinet avait pris position. Il considérait presque l'union des Eglises avec l'Etat comme un adultère. Verny, lui, était plus réaliste, moins soumis aux exigences de la logique formelle. Vinet, comme l'a remarqué Verny lui-même, n'avait qu'une connaissance insuffisante de l'histoire. C'est le déficit de ce grand esprit. Verny avait de ce côté plus de culture et il ne voulait pas se séparer des Eglises historiques.

Son tempérament, comme sa culture, faisaient de lui un adversaire réfléchi des radicalismes révolutionnaires.

« La théorie, dit-il à ce propos, c'est le mépris de l'histoire, c'est-à-dire des idées, des mœurs, des institutions qui se sont formées historiquement, qui ont germé et mûri sous la lente influence du temps et ont reçu la consécration des années ; c'est l'immolation des droits positifs au droit absolu, le niveau de l'abstraction passé sur les faits et les intérêts, c'est, pour nous servir d'une opposition que les leçons de M. Michelet ont rendue populaire le mécanisme substitué à l'organisme. Dans la pratique, c'est au lieu de l'amour la défiance ; au lieu de la soumission l'opposition ; au lieu des concessions faites à la paix de l'ensemble, l'attachement opiniâtre au droit particulier ; c'est l'idée que les vertus chrétiennes, la patience, l'abnégation, l'humilité doivent se restreindre aux relations privées, et qu'elles sont hors de mise, qu'elles sont une duperie dans les rapports des citoyens avec le gouvernement (1). »

Le « mépris de l'histoire », voilà ce que Verny reprochait à ses chers amis Vinet, Lutteroth, Wilks. Tranchons le mot, il n'aimait pas les chapelles, les divisions à l'infini d'un individualisme trop exigeant.

Écoutons-le :

« Nous nous bornons à constater un fait : c'est que, dès le commencement, c'est-à-dire dès la première génération née dans son sein, l'Eglise chrétienne s'est principalement recrutée par les générations qui s'y succédaient, par les enfants nés de ses membres, qui y sont introduits au moyen du baptême et auxquels l'éducation transmet la foi de leurs parents. » L'Eglise n'a été ni exclusivement, ni même en majorité, une société d'hommes qui y fussent entrés par suite d'une accession entièrement volontaire et spontanée. Elle a participé en quelque mesure au caractère naturel, traditionnel de la nation, de la famille ; comme ces deux institutions, c'est, en un certain sens, par la naissance, par l'éducation, qu'elle s'est maintenue et renouvelée. Et en a été ainsi jusqu'à la Réformation, et celle-ci, loin de rien changer à cet état de choses, a contribué, bien au contraire, à rétablir le caractère national des Eglises que l'action d'un faux catholicisme tendait à faire disparaître de plus en plus. C'est une grande illusion de croire que les Eglises sorties de la Réformation du xvi<sup>e</sup> siècle n'ont été composées à leur origine et lors de leur première formation que d'hommes convertis de cœur, ou même d'intelligence, à la doctrine nouvelle, et devenus protestants par suite d'une profession parfaitement libre et purement religieuse. Pour combien la nationalité, la politique, la science et surtout cet esprit du temps, cet esprit de liberté et de progrès par lequel, sans qu'ils s'en rendissent compte, les peuples étaient entraînés dans les voies de la Réformation, pour combien, disons-nous, toutes ces causes n'ont-elles pas été dans ce grand mouvement ? A plus forte raison en a-t-il

(1) *Espérance*, 16 octobre 1843.



été ainsi des générations postérieures. Les Eglises protestantes au xvi<sup>e</sup>, au xvii<sup>e</sup>, au xviii<sup>e</sup> siècles, n'ont pas été des associations fondées exclusivement sur une conviction ou une profession religieuse, elles ont été de grands faits à la fois religieux, sociaux, nationaux, historiques. En France, on était réformé parce qu'on était fils de réformé. Tandis qu'idéalement il faudrait être chrétien avant d'être réformé, de fait on était réformé avant d'être chrétien ; on était réformé par ses parents ou ses aïeux, par son éducation, par la Bible qu'on avait lue, par les psaumes qu'on avait chantés, par le culte domestique et le culte public qu'on avait suivis dès son enfance ; on était réformé par les humiliations qu'on avait à souffrir, par les difficultés qu'on avait à vaincre, par les droits qu'on avait à conquérir, par les persécutions qu'avaient endurées les générations passées et dont on revendiquait la douleur et la gloire. L'ensemble des hommes, des Français auxquels étaient communes cette origine, cette éducation, cette culture, cette tournure particulière d'esprit, de sentiments, de langage, ces habitudes, ces souvenirs, ces efforts, ces espérances, cette société se distinguant si nettement comme protestante au sein de la grande société française, et bien distincte en même temps, comme française, de toutes les autres sociétés protestantes, c'est là ce qu'on appelait et ce que nous appelons encore l'Eglise réformée de France. C'est cette Eglise qui, embrassée par un lien commun et réellement une, a acquis à travers mille périls et au prix de mille martyres le droit d'exister et de s'organiser extérieurement ; c'est elle qui, sous le régime de l'Edit de Nantes, eut sa parfaite représentation et son gouvernement régulier dans les synodes nationaux ; c'est elle qui, après la Révocation, privée de son organe central, de ses temples, de ses pasteurs, opprimée, dispersée, traquée, subsista cependant et demeura une dans le désert et dans l'exil ; c'est elle qui était encore là lorsqu'après l'orage révolutionnaire, le Ciel commença à s'éclaircir ; c'est à elle que le pouvoir réparateur du Premier Consul voulut redonner une organisation extérieure ; c'est elle enfin qui, aujourd'hui encore, vit sous cette constitution, péniblement, misérablement, nous le voulons bien, mais qui vit cependant, identique avec l'ancienne Eglise réformée de France, et portant toujours en elle, malgré l'injure des temps et de la servitude, les traits qui, jadis, formaient son caractère propre et son unité (1). »

Admirables paroles. L'homme qui les écrivait ne pouvait approuver ni la chapelle de Wilks, ni celle de Lutteroth, ni le théoricien des Séparations, son cher ami Vinet. De là leur silence réciproque. Verny, à cette époque, souffrit et fit souffrir. Mais il mettait au-dessus de tout la conviction et la conscience.

Verny ne fut point écouté du côté de ses amis réformés.

(1) *Espérance*, décembre 1846.

Son esprit historique est resté au contraire dans l'Eglise luthérienne et c'est à cet esprit sans doute que celle-ci a dû de ne pas perdre, ni après 1870 ni après 1905, son unité historique. Le principe d'identité y a été plus puissant que l'esprit de chapelle et de séparation.

Ce qui séparait aussi Verny de Vinet, dix ans après son arrivée à Paris, c'est le point où, après dix ans de luttes, il était parvenu. Plus haut que la doctrine, il avait appris à placer la vie chrétienne. Il crut — à tort — qu'il ne serait pas compris. Il redouta de faire de la peine et garda le silence. Là, il s'était trompé. Vinet avait été des premiers à accentuer la valeur de la vie chrétienne, et, sans changer en apparence de doctrines, il portait de plus en plus l'accent sur la vie religieuse et chrétienne ; jamais il ne s'est expliqué à fond sur sa pensée. Nous ne commettrons donc pas l'abus de vouloir le classer. Mais, en 1846, il adressait à Verny une lettre qui, sur le terrain sentimental en tous cas rétablissait les rapports les plus affectueux entre le penseur de Lausanne et le pasteur de Paris. Voici cette lettre dont on appréciera les détails et le ton exquis.

Vinet (1) commence par recommander à Verny le professeur Melegari, qui va venir à Paris. Puis, il continue ainsi :

« Laissez-moi vous dire maintenant, cher ami, que vos lignes si longtemps désirées m'ont rendu bien heureux. Est-ce parce qu'elles m'ont tiré d'un doute pénible ? Non. Je n'ai jamais douté de votre amitié, je ne l'ai jamais cru diminuée. Ce n'était pas confiance en moi, mais confiance en vous. Je m'appuyais sur votre fidélité comme sur un roc ; et de ma part, j'ai toujours été à travers tout, le même pour vous que dans cet heureux temps de Mulhouse et de Bâle. A travers tout, ai-je dit ? A travers quoi donc ? A travers des opinions ? La belle affaire entre vous et moi ! Combien d'atteintes plus légères en elles-mêmes ont altéré mes sentiments envers d'autres ! Eh bien ! chose singulière ! une opposition entre vous et moi m'était plus sensible qu'entre moi et tout autre ; et cependant, je restais le même, et je sentais que vous restiez le même aussi. Je n'ai jamais regretté qu'une chose, fort étrangère à nos passagers débats ; c'est que vous avez cru (il m'a du moins semblé ainsi) que je ne comprenais pas votre situation intellectuelle et morale. Les questions qui vous remuaient pouvaient bien, pour la plupart, être au-dessus de ma portée ; mais je n'étais pas *mali ignarus*, et je n'ai jamais eu en moi, sceptique par nature, d'anathèmes contre le doute. Je me vante douloureusement, mais non à la légère, en vous assurant que, si quelqu'un sympathisait, c'était moi. Je me serais peut-être troublé avec vous, mais je sens aussi qu'auprès de vous je me serais réchauffé, et je me réchaufferai. Que ne le puis-je ?

(1) A. M. Verny, rue Jacob, 52, à Paris.



Que ne pouvez-vous m'accorder quelques jours, quelques semaines de votre chère présence, et venir animer la solitude dont j'espère, si Dieu le permet, jouir cet été au pied des bosquets de Clarens ? Ne viendrez-vous point ? Car, moi, je n'irai pas. Outre la peur que me fait Paris, j'ai des liens, j'ai des travaux en perspective, que je ne ferai jamais si je ne les fais pas cette année. Il faudra rester ; mais vous, êtes-vous enchaîné ? et Paris ne vous donne-t-il pas, de temps en temps un immense désir des montagnes, des bois et des lacs ? Quoi que vous fassiez, cher ami, nous serons de cœur toujours bien près l'un de l'autre ; puissions-nous être encore plus près de Celui qui tous deux nous aime, et nous a accordé de contempler la douce et bien-faisante clarté de sa face ! Etre unis à lui et tous deux unis en Lui ! quel bien et quelle douceur !

» Vous ne me dites rien, dans votre lettre, de ce qui vous est le plus cher, de votre femme, de votre enfant. Je ne vous imiterai pas. Ma femme, qui vous aime et vous salue tous trois, est bien, grâces à Dieu ; elle est notre force, notre consolation et celle de bien d'autres. Mon fils, à Genève depuis un an, n'est pas mieux ; et je n'ai aucune espérance de le voir se rétablir ; mais Dieu lui a fait un bien spirituel, il me le semble du moins, qui vaut fort au delà de ce qu'il lui refuse. Je ne fais point de plan ; j'y répugne, ayant si peu d'avenir probable ; je rêve pourtant un été, un automne à la campagne et des travaux solitaires et recueillis dont j'ai perdu l'habitude. L'hiver revenu, si je suis encore de ce monde, que ferai-je ? Je n'en sais rien. On me rappelle à Bâle ; mais les retours sont-ils prudents ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que tant d'affection doit me toucher. Adieu, bien cher ami, pardonnez-moi ; car, pour le coup, c'est moi qui suis en faute, et, pour me prouver que vous me pardonnez, écrivez-moi. Bien des compliments affectueux à Madame Verny.

» Votre

» VINET. »

Cette lettre est du 26 décembre 1846. Quatre mois après (4 mai 1847), Vinet était auprès de Celui en qui seul se trouvent les suprêmes apaisements. Verny, lui, avait encore huit ans à vivre, huit ans à prodiguer à ses proches, à ses amis, à son Eglise les richesses de sa parole ou plutôt de son âme sans cesse enrichie par d'immenses lectures. Sa parole, E. de Pressensé a dit d'elle : « Quelle parole que la parole de Verny ! Jaillissant du plus profond de son cœur, teinte des couleurs brillantes et variées de son esprit, dispensant avec une grâce et une facilité incomparables les trésors d'une érudition immense, elle était à la fois un rafraîchissement et un stimulant. » Edmond Scherer disait de même ; « Ceux qui n'ont jamais connu Verny ne le connaîtront jamais tout entier... Quelle noblesse et quelle bonhomie ! Comme il voyait tout et comme il voyait bien. On était

ébloui de son esprit. Il avait lu immensément. Il avait abordé toutes les questions et il avait porté au fond de toutes le droit regard du bon sens... »

Il était en possession de toutes ses forces, lorsque le 19 octobre 1854, il fut appelé à solenniser l'ouverture du Consistoire supérieur de l'Eglise luthérienne à Strasbourg par une prédication à Saint-Thomas. S'élevant d'un coup au-dessus des circonstances, il avait choisi pour texte de son discours l'idée de *l'Assistance de Dieu dans l'œuvre de l'édification de l'Eglise*. Une foule immense remplissait le vaste édifice. Dès les premiers mots, le sérieux de l'orateur saisit les assistants. Il développait devant eux sa doctrine de l'Esprit, ce bon fondement qui ne peut être ébranlé, ce rocher des siècles qui est l'Eternel notre Dieu parlant à notre conscience. Si nous avons l'Esprit, « il nous enseignerait à chanter avec Luther, avec ce grand homme honoré de tant de viles injures : « Qu'ils nous prennent vie, biens, honneur, enfants et femme, ne t'en inquiète pas, ils n'en retireront aucun gain. »

« L'attention devenait toujours plus vive et le silence plus profond ; rarement une réunion chrétienne avait été à ce point saisie par la puissance de l'éloquence sacrée. Mais l'émotion des assistants se trouva portée à son comble au moment où Verny récita les beaux vers de Luther qu'on vient de lire. Tout à coup, après avoir prononcé les derniers mots cités ici, l'orateur pâlit et se jeta plutôt qu'il ne s'assit sur le banc placé derrière lui. Comme il y avait une heure qu'il parlait avec la plus grande animation, on le crut d'abord épuisé momentanément par la fatigue. Il parut se reposer un moment, mais il parlait encore. C'étaient des mots brisés que tout le monde n'entendit pas : « *Voilà, mes bien-aimés, répéta-t-il deux fois, d'une voix entrecoupée, l'esprit qui nous est nécessaire* », et il ajouta : « *Oui, je le sens* », et il jetait sur l'assemblée un regard d'une douceur et d'une tristesse inexprimables... Après quelques moments, qui durèrent un siècle, quelques personnes, un pasteur de Saint-Thomas et deux médecins, montèrent jusqu'à Verny. Il leur dit : « *Priez. Je me trouve bien mal* » ; on entendit aussi les mots : « *Seigneur..., grâce* ». L'attitude des médecins prouvait la gravité de la situation, et bientôt son râle fit à deux reprises frémir l'assemblée. On le descendit alors de la chaire pour le coucher dans la sacristie... La saignée tentée n'amena pas de sang ; le cœur ne battait plus, et il fallut renoncer aux dernières espérances. Pendant que la foule congédiée par l'inspecteur Edel s'écoulait attérée, on transporta dans la demeure de la famille Bruch les restes inanimés de l'hôte chéri qu'elle avait vu une heure à peine auparavant, plein de force et de santé.

Le spectacle de cette mort inattendue fut affreux pour tous les assistants. Ce fut cependant une belle mort selon le monde,



plus belle encore chrétiennement parlant. Un ami put alors s'écrier : « Nous avons remercié le Père des miséricordes de lui avoir épargné les douleurs et les luttes de la mort, et de l'avoir appelé à lui dans la plus belle heure de sa vie, au moment où, plein de l'Esprit Saint, il avait confessé son Seigneur et son Dieu. »

Nous n'en dirons pas plus. Nous n'avons voulu et pu donner ici qu'un avant-goût de tout ce que l'on peut trouver d'appuis et de richesses spirituelles dans la pensée et la vie de Verny. Dans cette église où retentit autrefois son admirable parole, nous nous inclinons avec respect devant sa mémoire, et nous disons : Verny, pasteur, penseur, éducateur, écrivain, conseiller et directeur d'âmes, causeur incomparable ; Verny fut un honneur pour l'Eglise luthérienne de France.

---

#### ALLOCUTION DE M. LE PASTEUR PANNIER

Secrétaire et Bibliothécaire de la Société,

**La 1<sup>re</sup> et la 60<sup>e</sup> assemblée de la Société  
dans l'Eglise de la Rédemption  
en 1855 et en 1925.**

Les archives du Consistoire luthérien possèdent un précieux registre, tenu de 1626 à 1685 par le chapelain de l'ambassade de Suède. A la date 1643 on lit : « *Dominicus Dietrich Argentinensis* » ; et sur la même page : « *anno 1685. Dominicus Dietrich civitatis argentiniensis consularis.* » C'est le même personnage qui vient et revient de Strasbourg à Paris. L'étudiant de 23 ans est devenu premier magistrat de la grande cité alsacienne, au temps où elle devint française. Agé de 65 ans, il est mandé à la cour de Louis XIV, l'année de la Révocation ; fervent protestant, sommé de se convertir, il refuse. Le roi l'envoie en exil.

Sur le registre, les deux mentions de la présence du visiteur alsacien, à 42 ans de distance, sont reliées par une barre transversale. Notre Société pourrait tracer un trait analogue entre les dates 1853 et 1925, où elle est venue, et, 62 ans après, revenue tenir son assemblée dans cette Eglise de la Rédemption.

En 1853, c'était la première réunion de ce genre ; nouvelle-née, notre Société parlait depuis quelques mois — mai 1852. Elle est maintenant une vieille dame de 73 ans. Aucun des assistants d'alors ne se retrouve ici ; mais plusieurs de nos membres représentent aujourd'hui les mêmes familles.

La première assemblée devait être présidée par M. *Guizot* (il se trouva empêché) : dans notre Comité actuel siège son petit-fils, *François de Witt-Guizot*.

La prière inaugurale fut prononcée par le pasteur *Cuvier*, cousin des deux célèbres naturalistes : je vois dans l'assistance un de ses petits-neveux.

La prière finale fut prononcée par le pasteur *Verny*, dont M. Viénot vient d'évoquer la mémoire : lorsqu'il mourut en chaire, à Strasbourg, l'ami qui pourvut à ses funérailles fut le propre grand-père de Mlle Salomon, que nous aurons l'honneur d'entendre dans un instant ; et c'est elle qui entretient pieusement la tombe du grand prédicateur.

Le président fondateur de la Société, M. *Read*, demeurait rue Cuvier, en face d'un des pasteurs de 1852, père de votre pasteur actuel, *Louis Meyer*.

Un autre de nos premiers membres fut M. *Coulmann*, ancien député : sa petite-fille a épousé notre vice-président, M. *Armand Lods*.

Enfin, dimanche dernier, on a célébré la Fête de la Réformation : par qui cette coutume fut-elle instituée ? par l'Eglise de la Confession d'Augsbourg. Par qui fut-elle généralisée ? par notre Société : en 1866 elle adressa une invitation en ce sens à tous les pasteurs des diverses Eglises, réunis en conférences générales. « Notre histoire est si peu connue, même de nous, » concluait ce message. « Nous ne pourrions l'étudier sans y puiser une vertu. »

Pour marquer ces liens traditionnels de notre Société avec l'Eglise luthérienne de France, nous avons choisi trois sujets relatifs à l'histoire de cette Eglise. Le nom de son fondateur dans la capitale doit être rappelé par moi, en attendant qu'un hommage plus complet soit rendu l'an prochain, lorsque Français et Suédois célébreront le centenaire même de la fondation.



**Notes biographiques**  
**sur le fondateur de l'Eglise luthérienne de Paris**  
**le pasteur suédois Hambræus (1588-1672) (1).**

Né à Hambré, dans la paroisse de Bollnäs, ordonné à Upsal en 1614, précepteur de deux neveux du chancelier Oxenstierna, Jonas Hambræus les amène à Paris en 1625 probablement et est nommé *professeur extraordinaire ès langues hébraïque, syriaque et arabe en l'Université de Paris*.

On était au début de la guerre de Trente ans. Louis XIII, dit une note diplomatique ultérieure, « regarda toujours la Suède comme le principal soutien de la cause commune en Allemagne » ; c'est en 1625, aux conférences de La Haye, que Gustave-Adolphe offre ses services contre la Ligue catholique et l'Empire. Les Suédois, civils et militaires, viennent de plus en plus nombreux à Paris. Hambré les réunit, pour le culte, tantôt chez lui, tantôt à l'ambassade de Suède. En décembre 1626, ce culte est officiellement établi. Hambræus officie avec assentiment du roi, comme « prédicateur de notre très cher frère, allié et confédéré, le roi de Suède », et ce culte continuera (même après la Révocation), sans interruption, jusqu'à nos jours (2).

(1) M. Pannier a résumé une notice publiée dans le *Bulletin de la Société*, 1913, pp. 288 à 340. Tirage à part en vente à la librairie Fischbacher.

(2) Indiquons à ce propos quels furent probablement les plus anciens recueils à l'usage des luthériens établis en France :

A Sedan, le duc de Bouillon avait attiré un certain nombre d'ouvriers allemands, surtout luthériens, qu'il pourvut d'un pasteur. C'est dans cette ville que parurent (peu après la création de l'Eglise luthérienne de Paris) les deux minuscules volumes ci-après, extrêmement rares. Ils sont signalés par M. BRINCOURT, *J. Jannon*, Sedan, 1902, p. 52. In-64 de 261 et 153 pages.

*Psalmen Und Gejstliche Ljeden.*

*D. M. Lutheri und anderer fromen christen nach Ordnung der Jahrzeit auff's new widerumb zugericht.*

Sedani, durch Iohann Ianon Buchlander und  
 Drucker der Hohen Schul Duselost [= daselbst].

Im J<sup>r</sup> 1629.

*Chrjstliche Gebett auff alle tag in der wochem morgens und der abends zu sprechen.*

*Sap̃t [= sammt] andern Schönen*

*Dachsagungen un gebetten sonderbarer personen in allen standem gestellet.*

Durch D. Iohann Habermann.

Sedani, durch Iohann Ianon Buchlander und Drucker der Hohen Schul-Duselost. J. P.

(Le *Bulletin* a publié une notice sur le dernier chapelain de l'ambassade de Suède, *C. Gambs* (1). C'est à son prédécesseur, l'avant-dernier chapelain, qu'est consacrée la notice ci-après, lue à l'assemblée par Mlle Salomon.)

M. Pannier a terminé ainsi :

**Rapport du Secrétaire  
sur l'activité de la Société de l'Histoire du protestantisme  
en 1925.**

On citait en 1853 ici cette parole de Montesquieu : « Il y a des choses que tout le monde dit parce qu'elles ont été dites une fois. » Nous redisons ce soir des choses dites et redites depuis 72 ans. M. Read disait alors : « Le protestantisme français n'a pas paru juger assez combien il lui importait de bien connaître et faire connaître ses propres antécédents. » Après un an d'existence, la Société comptait 1.050 membres ; après trois quarts de siècle elle n'en a plus que 700, quoiqu'elle en ait regagné 133 en 1924, presque autant en 1925 : grand sujet d'espérance pour nous. Mais 700 amis de l'histoire protestante, dont 600 en France, sur un million de protestants, *un seul* sur 1.600, c'est trop peu vraiment ! Puissent ce soir quelques auditeurs s'inscrire membres de la Société, s'abonner à notre *Bulletin*.

74 Eglises seulement avaient, en 1924, collecté pour notre Société ; ce chiffre sera dépassé en 1925 ; mais notre ambition serait que toutes les Eglises, même les plus petites, regardent la bibliothèque de la rue des Saints-Pères pour ce qu'elle veut être : non, la bibliothèque d'une société particulière, mais la *Bibliothèque du protestantisme français*. Une dame fut scandalisée dernièrement en voyant dans quel état se trouve l'immeuble que M. de Schickler donna, si beau, maintenant si délabré. La pluie menace de tomber sur nos livres. Aucun argent pour réparer le calorifère, pour acheter ni relier un seul livre ! Notre trésorier, un éminent inspecteur des finances, se désole en face d'une caisse plus vide encore que celle de l'Etat (et, hélas ! ce n'est pas peu dire !).

Sérieusement inquiète au point de vue matériel, notre Société est fort encouragée dans le travail scientifique et religieux pour lequel elle fut créée : maintenir et répandre dans les Eglises et au dehors, la vérité historique. Nos

(1) Par M. A. Lods, 1891, p. 145.



50.000 imprimés et 10.000 manuscrits ont attiré bien des lecteurs, plus souvent catholiques ou libres penseurs que protestants. Notre Musée, enrichi de plusieurs dons, a reçu un nombre croissant de visiteurs, — vous en serez, je l'espère, un prochain *jeudi*, puisque le dimanche, presque tous les jours, je suis appelé au loin pour prédications et conférences. — Les membres des Unions chrétiennes, moniteurs et élèves d'Ecoles du dimanche sont venus plus nombreux que les visiteurs âgés : puisse ce fait indiquer une recrudescence d'intérêt pour notre passé si glorieux et si édifiant !

Notre Comité a célébré les 80 ans de son vaillant doyen et secrétaire honoraire, M. le pasteur Weiss.

L'Alsace était déjà représentée parmi nous par lui, par le doyen Pfister et M. Charles Schmidt ; le Comité leur a joint M. Strohl, professeur à la Faculté de théologie de Strasbourg. Il a donné en Alsace de nombreuses conférences, comme l'ont fait dans le reste de la France MM. Viénot, Weiss et Bost. Permettez-moi de signaler deux importantes publications : *l'Histoire des protestants en 35 leçons*, par M. Bost, récemment parue, et *l'Histoire de la Réforme française*, par M. Viénot, qui va sortir de presse.

Avec les sociétés savantes et les sociétés huguenotes nous avons entretenu les meilleures relations : c'est remplir un poste d'honneur que de représenter *au dehors* la France auprès des étrangers, et *au dedans* le protestantisme auprès des catholiques et libres penseurs. En Suède, en Danemark et en Hollande le président, en Angleterre et au Pays de Galles le secrétaire, ont ainsi reçu le plus chaleureux accueil.

Avec le concours des Eglises, la Société a fait restaurer le temple de Wassy, partie de la grange historique ; elle a fait placer une plaque plus convenable sur la maison de Bèze, à Vézelay ; une inscription nouvelle dans l'Eglise de Meaux, constituée en 1546 ; à Villeneuve-de-Berg, sur la maison natale d'Antoine Court, au Serre de la Palle, en mémoire des martyrs de 1689 en Vivarais ; avec la collaboration des Sociétés d'histoire locale, elle a inauguré, à Bourgueil, en Anjou, un très beau médaillon du pasteur Amyraut : à Bègles, près de Bordeaux, une plaque sur l'emplacement de l'ancien temple. Ces commémorations sont une excellente occasion de faire connaître à des centaines d'auditeurs des faits qui leur proposent en exemple la foi de nos pères.

A l'assemblée du Musée du Désert, que présidait M. le professeur Viénot, une nombreuse délégation alsacienne assistait.

A Noyon, j'ai conduit plusieurs fois des Américains, des Anglais, des Suisses, sur les ruines de la Maison de Calvin.

Là, un vœu cher à notre regretté président, M. Frank Puaux, a pu être réalisé, du moins dans sa première partie : nous avons acheté en 1924 l'emplacement de la maison du réformateur. Il a fallu emprunter 100.000 francs, dont nous n'avons encore remboursé que le quart. Maintenant, il s'agit de bâtir un Musée qui sera pour les Eglises du Nord ce qu'est pour celles du Midi le Musée du Désert. Même pour une construction modeste les dommages de guerre seront insuffisants, et nous ne prélèverons pas un centime sur les maigres ressources ordinaires de la Société.

Un Comité de patronage a été constitué avec l'adhésion empressée des représentants des Eglises réformées étrangères, depuis la Tchéco-Slovaquie jusqu'aux Etats-Unis et aux indigènes du Sud de l'Afrique. L'Alliance universelle des Eglises réformées a recommandé que chacune, dans le monde entier, envoie sa contribution. Puissent les dollars, les livres sterling et les florins affluer : il faudra bien cependant pour le bon renom de la France que, pour honorer le réformateur français, nous recevions beaucoup de francs ! La Fédération des Eglises du Nord l'a compris ; elle a consacré au futur Musée ses collectes du jour de l'Ascension.

Notre Comité a nommé une autre Commission spéciale, avec budget (ou projet de budget) indépendant. Il s'agit de reprendre, d'accord avec la librairie Fischbacher, la publication de la *France Protestante*, ce précieux recueil biographique, interrompu, lors de la deuxième édition, à la lettre G, depuis 1888.

Voilà beaucoup d'entreprises, ordinaires et extraordinaires. Nous savons que nous n'aurons pas la joie personnellement de les mener toutes à bonne fin. Mais c'est le privilège des Eglises, et des Sociétés comme la nôtre, de survivre aux individus qui les composent ; une génération commence ce qu'une autre continuera, ce qu'une troisième achèvera. Les historiens et les chrétiens sont des témoins de la vérité ; les témoins sont mortels, mais la vérité est éternelle.

Merci donc à vous, Mesdames et Messieurs, qui, ce soir, nous encouragez par votre présence. Ces quelques instants auront, s'il plaît à Dieu, affermi dans vos cœurs l'amour de votre Eglise, et l'intérêt pour notre Société : ainsi cette heure pourra avoir, pour le service de la vérité, une valeur non pas éphémère, mais éternelle.

---



Le pasteur alsacien C.-F. Baer,  
chapelain de l'ambassade de Suède à Paris (1719-1797)

*Notice biographique par Mlle Salomon*

Au moment de quitter l'ambassade de Suède, à Paris, après plus de quarante ans de ministère pastoral, le théologien strasbourgeois, Charles-Frédéric Baer, écrivait au roi de Suède, Gustave III :

« C'est à mon zèle infatigable, à la prudence de ma conduite et aux faibles talents que la Bonté divine a bien voulu m'accorder, qu'est dû en grande partie l'Esprit de Tolérance qui règne aujourd'hui en France. J'ai été le premier à écrire sur cette matière. J'ai aidé à persuader M. de Voltaire de la traiter. »

La personne de Baer est peu connue ; son nom est mentionné incidemment par les historiens de Gambs, Strasbourgeois lui aussi, et successeur de Baer à la chapelle de l'ambassade suédoise. Sitzmann lui consacre quelques lignes dans son *Dictionnaire des Hommes célèbres de l'Alsace*, et Oscar Berger-Levrault le mentionne dans ses *Annales des professeurs de l'Université de Strasbourg*. Il nous a semblé qu'il était de quelque intérêt de grouper en une étude les renseignements épars concernant la vie et l'activité de Baer. Nous avons mis à profit les documents conservés aux Archives royales de Stockholm (1), les ouvrages de Baer que possèdent soit la Bibliothèque régionale de Strasbourg, soit la Bibliothèque Nationale ; et les registres de la chapelle suédoise au dix-huitième siècle, conservés dans les archives du Consistoire luthérien de Paris (2).

(1) En 1854, le gouvernement français chargea M. A. Geffroy, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris, d'une mission en Suède, pour y cataloguer, dans l'immense collection des papiers de Gustave III, les documents concernant la littérature et l'histoire de France, Gustave III ayant stipulé dans son testament que ces papiers ne devaient être livrés au public que cinquante ans après sa mort. — M. Geffroy publia des : *Notices et extraits concernant l'histoire ou la littérature de France conservés en Suède, en Danemark et en Norvège* (Paris 1855), et deux volumes : *Gustave III et la cour de France* (2<sup>e</sup> édition, Paris 1867).

(2) Le Consistoire luthérien de Paris ne possède ces registres que depuis 1863. — En 1806, au moment où la Suède entra en guerre avec la France, le chapelain Gambs quitta précipitamment Paris avec le personnel de l'ambassade. Il emportait les registres de la chapelle, depuis sa fondation en 1626, cinq gros volumes. A Brême, Gambs attendit le départ d'un bateau pour la Suède ; il y rencontra fortuitement un de ses paroissiens de Paris, un négociant, auquel il avait

## CHAPITRE I

## VIE. DE C.-F. BAER

*Charles-Frédéric Baer* naquit à Strasbourg en 1719, de *Jean-Philippe Baer*, négociant, et de *Sabine-Dorothée Caspar*. Il fut baptisé à l'église Saint-Nicolas, le 18 novembre 1719, par le pasteur Jean Leonhardt-Froerreisen (1) ; il eut pour marraine *Marie-Elisabeth Maul*, épouse du bourgeois et argentier Jean-Michel Maul ; et pour parrains *Jean-Philippe Fettig*, négociant, célibataire, et Mag. *Jacques-Frédéric Reuchlin*, le futur président du Convent ecclésiastique de Strasbourg (2). Il est permis de supposer que ce fut sous l'influence de son parrain que le jeune Baer se voua à l'étude de la théologie. Il soutint sa thèse le 1<sup>er</sup> octobre 1737, sous la présidence du professeur Jean-Jacques Witter (3) : « *Dissertatio logica de logices amplitudine, cujus partionem* (4). »

jadis sauvé la vie, alors qu'à bout de courage il allait se jeter dans la Seine. Depuis le début de la Révolution, Gambs l'avait perdu de vue et ignorait qu'il dirigeât à Brême un établissement commercial florissant. Cédant aux instances de son ancien obligé, Gambs renonça à partir pour la Suède, et desservit pendant quelques années l'église Saint-Ansgar, à Brême. Sa fille épousa un M. Frommel, le père du futur prédicateur de la cour de Berlin. Après 1815, Gambs rentra en Alsace et fut nommé pasteur de l'église Sainte-Aurélie à Strasbourg. Les registres restèrent en sa possession et passèrent à sa mort à sa fille, Mme Frommel. Le jeune Emile Frommel joua comme enfant avec ces registres ; on y retrouve le nom d'Emile Frommel tracé d'une main inhabile au milieu de ceux des paroissiens de la chapelle au dix-septième siècle. En 1863, le pasteur Frommel fit don de ces cinq registres à l'Eglise luthérienne de Paris ; deux d'entre eux ont disparu : celui des baptêmes et celui des inhumations, de 1764 à 1806.

(1) *Jean-Leonhardt Froerreisen*, 1661-1723, fut pasteur à Breusch-wickersheim, à Saint-Nicolas de Strasbourg, et chanoine de Saint-Thomas. Son fils, qui portait les mêmes prénoms, théologien comme son père, fut président du Convent ecclésiastique et recteur de l'Université. Il était lié avec Dom Bernard de Montfaucon, abbé de Saint-Germain-des-Prés, et d'autres savants catholiques parisiens.

(2) *Le Convent ecclésiastique*, « *Kirchen Convent* », était le Conseil supérieur directeur des Eglises protestantes de Strasbourg et de son territoire. Il fut créé en 1531. Il comprenait des délégués des pasteurs, des professeurs de l'Université et des membres du Magistrat. Le premier président fut le réformateur Bucer. La « *Kirchenordnung* » de 1598 apporta quelques modifications au Convent. (Voir J. Adam : *Evang. Kirchengeschichte Strassburgs*, p. 190 et 364 ; R. Reuss : *Histoire de Strasbourg*, p. 132.)

(3) *Jean-Jacques Witter*, 1694-1747, fut professeur de logique et de métaphysique, et chanoine de Saint-Thomas. Sa femme, Catherine-Salomé, était poète. Sa fille, Salomé, épousa le pasteur Oberlin.

(4) Un exemplaire se trouve à la Bibliothèque nationale.



En 1742, il accepta la place de suffragant du chapelain de l'ambassade de Suède à Paris, puis en 1743, à la mort du pasteur Mettenius, qui occupait ce poste depuis 1711, il fut nommé titulaire (1). Le 6 août 1742, Baer reçut la consécration pastorale à la chapelle suédoise. Sa nomination fut signée par l'ambassadeur, le baron Claude Ekeblad. L'ambassade de Suède occupait, en 1742, un hôtel tout proche de Saint-Germain-des-Prés, formant le coin de la rue Saint-Benoît et de la rue Jacob (2); « du jardin de l'abbaye les moines entendaient le chant de la chapelle ». L'établissement de la chapelle luthérienne à l'ambassade de Suède à Paris remonte à 1626. Le premier en date des chapelains fut *Jonas Hambræus*, Suédois, né en 1588, et mort à Paris en 1671 (3). L'alliance de Richelieu avec les protestants d'Allemagne amena à Paris des princes allemands avec leur suite, et c'est à leur intention que fut créée la chapelle de l'ambassade, qui subsista jusqu'en 1806 (4). Nous possédons l'inventaire de la chapelle, dressé par Baer : l'autel était de marbre et était surmonté d'un crucifix ; une peinture à l'huile, représentant Jésus-Christ sur la croix, décorait l'un des murs ;

(1) Les relations intellectuelles entre Strasbourg et la Suède remontent au dix-septième siècle. *Jean Freinshenius*, gendre de Mathias Bernegger, après avoir été de 1634 à 1637 interprète-secrétaire du roi de France, fut appelé comme professeur à Upsala et devint bibliothécaire de la reine Christine. Il composa un panégyrique de la reine, à l'occasion de son vingt et unième anniversaire, le 8 décembre 1647. Ce discours fut traduit en français par Hambræus en 1655 et dédié par lui au garde des sceaux, Mathieu Molé. (Voir : J. Pannier, *Jonas Hambræus*, p. 41.) Un autre Strasbourgeois, *Jean-Henri Boeckler*, professeur au Gymnase, fut appelé à Upsala comme professeur d'éloquence et devint historiographe de la reine en 1649. Son fils, Jean, le médecin strasbourgeois bien connu, naquit à Stockholm en 1651.

(2) M. DE ROCHEGUDE, dans ses *Promenades dans les rues de Paris*, indique pour le numéro 2 de la rue Saint-Benoît : « Vieille maison, lucarne à poulie. Fut légation de Suède. » Le numéro 23 de la rue Jacob et le numéro 2 de la rue Saint-Benoît sont contigus et semblent avoir autrefois formé un tout ; on y voit les mêmes balcons de fer forgé, très modestes d'ailleurs ; on ne trouve plus trace d'une entrée de quelque importance au numéro 2.

(3) Sur Jonas Hambræus, voir l'étude de J. PANNIER, Paris, 1913.

(4) La France fut la plus constante et la plus ferme alliée de la Suède au dix-huitième siècle. Elle soutint Gustave III pendant la Révolution de 1772 ; elle l'assista après la Révolution, contre la Prusse et la Russie. Le 1<sup>er</sup> février 1776, M. de Creutz citait au roi de Suède les paroles suivantes, adressées par le cardinal Fleury au comte de Maurepas : « On veut me séduire par une alliance catholique ; on croit, parce que je suis un vieux prêtre, qu'on aura bon marché de moi ; mais ils se trompent, et si je meurs, ne donnez pas dans le panneau ; tenez-vous-en aux alliances protestantes, c'est le seul moyen de conserver la liberté de l'Europe et l'ascendant que la France doit y avoir. »

un orgue fut acheté par les soins de Baer. Cette chapelle a dû être assez vaste, à en juger d'après la relation du jubilé séculaire de sa fondation, en 1726. En 1754, après dix ans d'activité à Paris, Baer demanda à la Faculté de théologie de Strasbourg son inscription comme candidat au professorat (1). Il prêcha le 28 juillet au Temple-Neuf en présence de son parrain Reuchlin. Le lendemain, le doyen réunit la Faculté, qui accueillit favorablement la demande de Baer. Le 2 août, Baer fut nommé à l'unanimité professeur extraordinaire de théologie à l'Université de Strasbourg, mais reprit toutefois peu après, et sans que nous connaissions les causes de cette résolution, son activité de chapelain à Paris.

En 1757, le 25 octobre, Baer épousa *Jeanne-Eberhardine de Gemmingen*, née à Heilbronn, en Wurtemberg, fille de Eberhard de Gemmingen (2), chevalier romain, chambellan de la duchesse douairière de Wurtemberg, et veuve du comte de Schwerin. Le mariage fut béni par le chapelain danois, Schreiber, à la chapelle suédoise. Deux enfants naquirent de cette union : un fils, Charles-Guillaume-Ulrich, qui embrassa la carrière militaire en France, et une fille, que nous ne connaissons que par quelques lignes que Beykert, en séjour à Paris, adressait à son ami Eissen, à Strasbourg.

Peu après l'installation de Baer à Paris, Charles-Frédéric, baron de Scheffer, fut nommé ambassadeur (1744-1752) ; son frère Ulrich (3) lui succéda et fut remplacé en 1765 par Gustave-Philippe, baron de Creutz (4), qui resta en charge jusqu'à la nomination du baron Eric-Magnus de Staël-Holstein, en 1783. Le baron de Creutz avait occupé, avant 1765, le poste d'ambassadeur de Suède à Madrid ; il s'intéressait aux questions littéraires, ses *Souvenirs d'Espagne* inspi-

(1) Archives du Séminaire protestant de Strasbourg.

(2) La famille *de Gemmingen*, d'ancienne noblesse wurtembergeoise, a compté plusieurs membres connus : *Eberhard-Frédéric* (1726-1791), nommé en 1748 conseiller du gouvernement, et *Otto-Henri* (1755-1836), chambellan à la cour palatine de Mannheim. — *R. de Gemmingen* fut gouverneur de la principauté de Montbéliard, au milieu du dix-huitième siècle.

La duchesse douairière de Wurtemberg, dont il est question ici, doit être la veuve de Eberhard-Louis, Jeanne-Elisabeth de Bade-Durlach. (Voir J. VIÉNOT : *La vie ecclésiastique et religieuse à Montbéliard au dix-huitième siècle*.)

(3) *Ulrich de Scheffer* (1716-1799) fut colonel du régiment Royal-Suédois, au service de la France, puis ambassadeur. Il fut rappelé en Suède, et devint ministre en 1771. Il jouissait de toute la faveur de Gustave III. Il se retira des affaires en 1783.

(4) Gustave-Philippe, comte de *Creutz* (1726-1785).



rèrent à Marmontel son conte : « Les Solitaires de Murcie ». Les salons de l'ambassade recevaient la fleur de la société parisienne, les artistes, les hommes de lettres, les philosophes. Voici le jugement que Marmontel a porté sur Creutz dans ses Mémoires (livre VI, p. 99) :

« ... L'un des hommes qui m'a le plus chéri, et que j'ai le plus tendrement aimé, a été le comte de Creutz. Il était aussi de la société littéraire et des diners de Mme Geoffrin, moins empressé à plaire, moins occupé du soin d'attirer l'attention, souvent pensif, plus souvent distrait, mais le plus charmant des convives, lorsque, sans distraction, il se livrait à nous. C'était à lui que la nature avait donné, par excellence, la sensibilité, la chaleur, la délicatesse du sens moral et de celui du goût, l'amour du beau dans tous les genres, et la passion du génie comme celle de la vertu ; c'était à lui qu'elle avait accordé le don d'exprimer et de peindre en traits de feu tout ce qui avait frappé son imagination ou vivement saisi son âme ; jamais homme n'est né poète, si celui-ci ne l'était pas. Jeune encore, et l'esprit orné d'une instruction prodigieuse, parlant le français comme nous, et presque toutes les langues de l'Europe comme la sienne, sans compter les langues savantes, versé dans tous les genres de littérature ancienne et moderne, parlant de chimie en chimiste, d'histoire naturelle en disciple de Linnaeus, et singulièrement de la Suisse et de l'Espagne en curieux observateur des propriétés de ces climats et de leurs productions diverses, il était pour nous une source d'instruction embellie par la plus brillante élocution. »

Le prince royal de Suède correspondait avec Voltaire par l'intermédiaire de son ambassadeur. En 1769, M. de Choiseul proposa au futur Gustave III de venir incognito en France. Le jeune prince s'installa à l'ambassade ; il reçut de Louis XV un accueil empreint d'une grande bienveillance ; il fut présenté dans les principaux salons parisiens. Ce fut à Paris que le prince apprit la mort de son père (12 février 1771) ; l'hôtel de la légation suédoise fut dès lors comme une résidence royale, car le jeune roi prolongea son séjour à Paris, fréquentant d'Alembert et les Encyclopédistes, recevant la visite de Rousseau, faisant la connaissance de la comtesse d'Egmont, fille du maréchal de Richelieu, qui devint sa « plus ardente amie » (elle avait ouvert à vingt ans, dans son hôtel, rue Louis-le-Grand, un salon très fréquenté par les diplomates, les littérateurs et les artistes) ; visitant l'Académie des sciences et l'Académie française, où d'Alembert faisait son éloge.

Le chapelain Baer n'était pas déplacé dans ce milieu brillant ; ces relations mondaines lui furent parfois utiles dans les négociations délicates que comportaient les devoirs de son ministère.

L'activité pastorale de Baer avait un caractère spécial et demandait des dons et des connaissances particulières. Sa paroisse comprenait en première ligne l'ambassadeur, sa famille, le nombreux personnel, qui tous étaient luthériens. Mais elle s'étendait à l'ensemble des luthériens de langue allemande établis à Paris et aux environs. C'étaient des Alsaciens, étudiants, savants, diplomates ; des artisans d'Allemagne, attirés par Louis XIV : peintres, joailliers, sculpteurs, dont beaucoup épousèrent des Françaises. Grâce à une convention entre la France, la Hollande, la Suède et le Danemark, il avait été convenu que les sujets français ayant obtenu dispense du roi, pourraient contracter mariage avec des étrangers protestants, sous l'autorité des ambassadeurs des trois puissances protestantes. Ces mariages, célébrés dans les hôtels des ambassades, furent appelés : mariages faits à l'étranger. La paroisse de Baer comptait aussi des réformés de France. Ceux de Paris faisaient baptiser leurs enfants par les chapelains d'ambassade. Parfois les pasteurs du Désert envoyaient par un négociant du Centre ou du Midi des actes de baptême à un correspondant parisien, qui les faisait enregistrer par un chapelain d'ambassade (1). A partir de 1766, le gouvernement commença à fermer les yeux et à ne pas inquiéter les participants français aux services divins des ambassades ; toutefois, on possédait pour cette seule année 1766 huit rapports de police avec le nom et l'adresse des sujets français qui les avaient fréquentés (2). Le 8 janvier 1768, Beykert écrivait de Paris à son ami Eissen à Strasbourg : « Le rétablissement de l'Edit de Nantes est très possible. Cependant, je ne le crois pas encore si proche. Les esprits ne sont pas encore généralement amenés à ce point-là. Les Réformés de Paris jouissent d'une liberté parfaite et d'une très grande sécurité. »

D'après une note de Baer, les inhumations avaient lieu le soir ; les étrangers étaient inhumés près de la porte Saint-Martin, à partir de 1720, dans un chantier de bois. En 1762, lors de la prolongation de la ligne des boulevards, ce cimetière des étrangers fut transféré derrière l'hôpital Saint-Louis. En 1744, Baer signale une inhumation dans un cimetière derrière les Capucines, faubourg Saint-Jacques. En 1748, une dame anglaise est enterrée dans un jardin,

(1) Voir Charles KOBLEK, les actes religieux des protestants à Paris, et Gustave REICHHARDT, Notice historique sur l'Eglise de la Confession d'Augsbourg, à Paris, 1867.

(2) Voir *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, 1886, p. 505.



près de la Porte-Gaillon, ce qui permet de supposer que l'inhumation des étrangers dans le cimetière affecté à leur sépulture n'était pas obligatoire. Les protestants français de Paris sont enterrés dans des jardins ou dans les champs. A partir de 1777 seulement, ils sont enterrés dans la cour du cimetière des étrangers (1). Baer raconte qu'un commis-saire, accompagné de son clerc, assistait aux enterrements, sans doute pour réprimer les désordres qu'aurait pu susciter la populace.

Baer s'occupa avec sollicitude des malades protestants, ouvriers, étudiants, vieux militaires expulsés des Invalides, calvinistes persécutés. Les hôpitaux leur étant fermés, on les plaça dans des maisons particulières. Plus tard le chapelain organisa une « Infirmerie », située rue des Cordeliers, au coin de la rue de la Comédie. Le produit des troncs de la chapelle aidait à couvrir les frais de l'infirmerie et ceux des inhumations.

Baer mit surtout beaucoup de soin à relever l'état spirituel de son troupeau. Son talent de prédicateur était remarquable. Il institua un service catéchétique qui semble avoir été goûté : « L'amour pour la gloire de mon Dieu et l'ignorance générale qui règne parmi tant de membres du troupeau, m'ont fourni l'occasion d'établir un second service, le dimanche, de 4 à 5 heures. » Il y expliquait, avec une grande simplicité, les points fondamentaux de la doctrine de la Confession d'Augsbourg ; il s'appliquait à répandre des livres religieux français, qu'il fit venir de Strasbourg, des Nouveaux Testaments, des recueils de cantiques, des catéchismes et des exemplaires de la Confession d'Augsbourg.

(1) Au moment de la Révocation, le roi donna les deux cimetières protestants de Paris à des maisons religieuses, celui de la rue des Saints-Pères à l'hospice de la Charité. Les protestants furent enterrés de nuit dans des jardins ou dans des champs. En 1713, à la signature du traité d'Utrecht, l'Angleterre et les villes Hanséatiques réclamèrent l'établissement à Paris d'un cimetière protestant pour les étrangers. En 1719, on aménagea à cet effet un chantier à bois, au Port-au-Plâtre, faubourg Saint-Martin ; jusqu'en 1741, l'acte d'inhumation portait ces mots : « il est enjoint au sieur Moreau, marchand de bois, d'inhumer secrètement dans son chantier, sans éclat ni scandale... » Les registres de police, portant les noms des décédés protestants, tant étrangers que français, ont brûlé en 1871 pendant la Commune. — Le *Bulletin de l'Histoire du Protestantisme* (1887, p. 27, note) cite une note de Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, chapitre 32 : « Les protestants qui vivent à Paris sont enterrés par ordre de la police. Le nombre des morts est donc connu par ses registres, et il en résulte qu'ils forment un dixième de la population, les étrangers compris. Il ne serait pas étonnant que les protestants, relégués par les lois dans les classes qui peuplent le plus, eussent beaucoup plus que doublé depuis la Révocation de l'Edit de Nantes. »

En 1742, Baer vendit les recueils de cantiques de Hanau dont on se servait à la chapelle et les remplaça par un recueil qu'il composa à cet effet. A la demande de nombreux Français, il établit, dès 1742, un service français, le premier dimanche du mois, à onze heures. Les auditeurs se recrutaient dans toutes les classes de la population, surtout dans les classes laborieuses. Baer parle de deux pensionnaires de l'hôtel des Invalides, auxquels il donne chaque dimanche une petite gratification, parce qu'ils manquent l'heure du dîner aux Invalides en fréquentant le culte. Beaucoup de protestants étaient illettrés et signaient les actes ecclésiastiques en traçant une croix. Parfois, certains actes attiraient un public brillant ; nous trouvons dans les registres, comme témoins, le « très haut et très puissant seigneur Mgr Anne-Ch. Sigismond de Montmorency Luxembourg, marquis de Royan, premier baron chrétien, et haute et puissante dame Deodate Roach, femme de haut et puissant seigneur, comte de Quanne, colonel au service de l'Empire » ; le prince Louis-Eugène de Wurtemberg, maréchal de camp des armées de France ; M. de Beckenrode, ambassadeur de Hollande ; les barons de Scheffer, de Creutz et de Staël-Holstein, ambassadeurs de Suède. Parmi les mariés figurent François-Antoine Hermann, avocat au Conseil souverain d'Alsace et avocat au Parlement de Paris ; « le très haut et très puissant messire Dagobert, comte de Waldner de Freundstein, lieutenant-général des armées de sa majesté très chrétienne », de Ribeauvillé en Alsace ; haut et puissant seigneur messire Jacques d'Avoul, seigneur en partie d'Annoux en Bourgogne, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, du régiment Royal-Champagne. En 1751, une dame de La Guébière figure comme marraine. En 1764, un acte de bap-

*Ar. Sch. von Thümmel. f. M. J. M. von Helldorf...*  
*Le vicomte de Welsch. f. M. de Wengenheim.*  
*Alte Regeser. M. de Bümmel. f. M. von Griesen.*  
*et de la Roche. f. J. P. de la Roche. f. M. de la Roche.*  
*et de la Roche. f. M. de la Roche.*  
*L. Baer. Actus Minister.*

Signatures de Baer, des témoins, etc.,  
sur un acte de mariage de 1772

tème porte la signature de *Roslin-le-Suédois*, peintre de portraits, membre de l'Académie royale de sculpture et de peinture. En 1745, Baer préside à l'inhumation de dame *Hedwige von Lilie*, veuve du comte de *La Gardie*, allié à la famille royale de Suède. En 1783, il bénit le mariage d'un comédien du Roy, *Balthasar Vestri*, de Florence, avec une comédienne du Roy, native de Bayreuth. En 1772, un acte de mariage porte les signatures du *baron de Grimm*, secrétaire des commandements de S. A. S. M. le duc d'Orléans, conseiller privé de légation de S. A. S. M. le duc de Saxe-Gotha (Grimm était à la solde du roi de Suède et lui envoyait sur ce qui se passait à Paris et à la cour des bulletins conservés aux archives de Stockholm) de *Jean-François de la Harpe*, de *Louise-Florence-Pétronille Tardieu d'Esclavelles Lalive d'Epinay*, et de sa sœur, *Angélique-Louise-Charlotte Lalive*, comtesse de *Belsunce*. L'élément alsacien et strasbourgeois tient une place honorable dans le registre de Baer ; nous y trouvons les noms de deux sénateurs de la bourgeoisie, *Philippe-Jacques Strass*, de la tribu de l'ancre, et *Jean-Daniel Kornmann*, ancien avocat-général, membre du Grand Conseil ; du pasteur *Fasco* de Lingolsheim, de deux pasteurs *Koenig*, de Soultz et d'Oberhofen ; de joailliers, de fabricants d'indienne, de ciseleurs, de graveurs, d'imprimeurs. De nombreux mariages de gardes-suisses, des compagnies de Surbeck, d'Erlach, de Salis, de Buzenval, de Macket et d'Arreger sont bénis par Baer, en présence du commandant ou du capitaine. De 1764 à 1784, sur 209 mariages, il y en a 60 où l'un des conjoints est français, 60 où l'un est alsacien ; 12 sont de Paris, 5 de Sancerre et environs, 4 de Meaux et environs, 3 de Saint-Quentin, 3 de Chartres, 1 de Rouen, Dieppe, Le Mans, Montauban, Vézelay, Saint-Martin-de-Ré, Châtillon-sur-Loire, Caen, Orléans, Belfort, etc...

Tel est le cadre extérieur de l'activité de Baer. Deux lettres (1) du 23 janvier et du 20 avril 1767, adressées au Strasbourgeois *Eissen* par un de ses amis, en séjour à Paris, nous fournissent quelques détails intéressants : De jeunes théologiens alsaciens séjournèrent à l'ambassade et firent parfois l'office de vicaires de Baer ; l'un d'eux, *Jean-Michel Lobstein*, prêchait en allemand et en français.

« ... Lobstein a repris son ancien style, écrit Beykert, il fait l'apôtre quand il est en chaire. M. Baer se flata (*sic*) de le corriger par la douceur et l'emmena même avec lui à la Comédie ; mais la fête de Saint-Etienne, en présence de M. Baer, il tonna

(1) Voir E. HOEPFFNER ; *Der Pfarrer Georg Jakob Eissen*, pp. 88-89.



si fort contre ceux qui vont aux spectacles, qu'il les condamna tous aux plus horribles tourments de l'enfer, et particulièrement les pères et mères qui y mènent leurs filles. (N.-B. — Il n'y avait à la Chapelle de père et mère que M. et Mme Baer qui font cela ; les autres, qui sont en petit nombre, ne sont pas plus religieux, mais trop pauvres pour faire la même chose.) Je devais prêcher en français ce mois de janvier, mais M. Baer a suspendu les services français pendant son absence, à cause de Lobstein qui lui avait montré son sermon pour le premier dimanche après le nouvel an, qui commença ainsi : Je tremble sur cette chaire, quand je pense que, dans l'espace d'un an, la plupart de mes auditeurs qui m'écoutent aujourd'hui seront peut-être déjà plongés éternellement dans l'enfer. — M. Baer lui dit de retrancher ce compliment et quelques autres encore. » (23 janvier 1767). — « Lobstein a mis le comble à ses sottises ; il s'est érigé en controversiste, contre les Réformés... M. Baer est très ennuyé de lui... » (20 avril 1767) (1).

En 1779, après un séjour à Strasbourg, Baer repartit pour Paris, accompagné de Blessig. Les deux voyageurs s'arrêtèrent à Nancy ; sous la conduite de l'abbé Seillères, ils pénétrèrent dans la Chartreuse de Bosserville, où Dom Nicolas reçut fort affectueusement les deux pasteurs. Mais leur admiration alla surtout aux Filles de la Charité de l'Hôpital militaire. — Le directeur de la Faculté des arts, M. Gillet, les réunit à sa table avec douze professeurs nancéens, tous moines ; leur simplicité et leur affabilité firent grande impression aux voyageurs. Ils arrivèrent à Paris le 13 mai ; Isaac Haffner les y suivit peu de temps après.

Baer semble avoir joué un rôle important dans l'histoire des protestants persécutés. Il écrivait au roi de Suède :

« J'ai eu le bonheur de m'attirer la confiance du Gouvernement. J'en ai la preuve dans plusieurs lettres de M. de Ver-

(1) Sur Jean-Michel Lobstein, voir : LAUKHARDT : *Un Allemand en France pendant la Terreur* (Paris, 1815), le récit d'une visite de Laukhardt à Lobstein, à Strasbourg, en 1793 : « ...Quand je pénétrai chez lui, sa femme, qui est la fille de l'ancien professeur Diez de Giessen, m'annonça qu'il n'était pas à la maison. Lui ayant demandé s'il rentrerait bientôt... Mme Lobstein me répondit qu'il ne reviendrait pas avant une décade. A l'auberge de la Cave profonde, je m'enquis du docteur Lobstein : on l'a arrêté, il est détenu à l'Hôtel de Ville, me répondit l'aubergiste. — Lorsque, vers la fin de 1793, la célébration du culte public fut absolument interdite, son fanatisme ne connut plus de bornes, et il menaça des flammes de l'enfer tous ceux qui reniaient le Seigneur et détruisaient la sainte religion de Jésus, fils du Dieu vivant..., il courait de maison en maison, se comportait comme un fou furieux, et annonçait partout, au nom de la Trinité, que, sous peu, la France impie périrait comme Sodome et Gomorrhe, et que tous les partisans de la bande maudite de Paris seraient précipités dans la grande chaudière infernale... Au début, on le laissa divaguer

gones (1). Dans toutes les occasions où il était question des Protestants de Paris, en général ou en particulier, M. Berryer (2), de Sartine (3), d'Albert et Le Noir (4), lieutenants de police, ainsi que le Procureur du Roi, m'ont fait l'honneur de me consulter par préférence de mes confrères de Dannemark et de Hollande. Par une suite de cette confiance, je fus chargé il y a deux ans, par un des premiers conseillers du Parlement, de lui fournir un plan praticable pour les mariages des Protestants, et dans ce moment le sieur Elie de Beaumont (5), avocat au Conseil et homme de confiance de M. de Vergennes, m'en demande un autre... »

Nous verrons dans la seconde partie de cette notice, en étudiant les publications de Baer, le projet soumis par lui au Roi en faveur des protestants.

A côté de ses fonctions pastorales, Baer travailla pendant de longues années à la chancellerie de la légation, parfois comme secrétaire de légation. ce qui lui valut le témoignage élogieux du président du Conseil suédois, lorsque Baer prit sa retraite. Il s'occupa de questions politiques et publia, sous le voile de l'anonyme, en français et en allemand, un choix de documents concernant l'histoire de la Suède et la Diète de 1753.

Son rôle fut plus marqué dans les relations scientifiques de la Suède et de la France ; il servit d'intermédiaire aux savants des deux pays, grâce à sa vaste culture générale qui lui valut une juste considération dans le monde savant. Il fut membre des Académies de Stockholm, d'Augsbourg, de Göttingue, et membre correspondant de l'Académie des Sciences de Paris. Il travailla en faveur de l'élection de Linné à l'Académie de Paris. Il fut en correspondance sui-

à son aise, mais quand les choses allèrent trop loin, on le coffra simplement. Il aurait souhaité souffrir le martyre..., mais il n'eut pas cet honneur..., cependant il est mort en prison. »

(1) *Charles Gravier, comte de Vergennes* (1717-1787), fut ambassadeur de France en Suède en 1771 ; il fut mêlé à la révolution qui fortifia le pouvoir de Gustave III et contribua à donner à la France un allié fidèle. En 1774, Vergennes fut nommé ministre des affaires étrangères à Paris.

(2) *Nicolas-René de Berryer* (1703-1762) fut lieutenant de police en 1747 ; il est connu par son dévouement à Mme de Pompadour.

(3) *Antoine-Raymond-Jean-Gualbert-Gabriel de Sartine, comte d'Alby*, fut lieutenant de police de 1759 à 1774 ; son successeur fut Lenoir.

(4) *Jean-Charles-Pierre Lenoir* (1732-1807) fut nommé lieutenant-général de police en 1776.

(5) *Jean-Baptiste-Jacques-Elie de Beaumont* (1732-1786), avocat au Conseil, est célèbre par ses mémoires judiciaires, notamment son mémoire pour Calas, 1764.

vie avec Wargentin (1), et « rendait continuellement des services » à l'Académie de Stockholm : il donnait fréquemment des renseignements sur les travaux, les expériences d'histoire naturelle, les observations astronomiques, les livres nouvellement parus. D'autre part, il essaya de faire connaître en France l'activité littéraire suédoise ; il communiqua à l'Académie des Sciences de Paris des extraits des travaux de celle de Stockholm ; il publia des traductions d'ouvrages suédois ; il collabora au *Journal étranger*, dans lequel il fit paraître des traductions des poésies de *Hedwig-Charlotte Nordenflycht* (2).

Baer recevait avec prévenance les Suédois de passage à Paris ; ils avaient combattu avec la France pendant la guerre de Trente ans ; la guerre de Sept ans et la guerre d'Amérique mêlèrent les volontaires suédois aux armées françaises ; citons parmi les noms les plus connus, le baron *de Stedingk*, en garnison à Strasbourg au moment de la révolution de Suède ; il se distingua en Amérique et il fut très populaire à Paris à son retour. Marie-Antoinette songea un moment à lui faire épouser Mademoiselle Necker. Le comte *Axel Fersen* fit la guerre d'Amérique comme aide de camp de Rochambeau, mais il est surtout connu par son dévouement à Louis XVI et à Marie-Antoinette ; ce fut lui qui organisa la fuite de la famille royale, ce qui lui valut le surnom de « cocher de Varennes ». Le baron *de Staël de Holstein* (3), attaché à l'ambassade de Paris, très en faveur à Versailles, épousa Mlle Necker, grâce à l'appui de la reine. En 1769, *Lidén*, érudit suédois, séjourna à Paris. « Promptement installé, grâce au bon accueil de ses compatriotes, du comte de Sparre, auprès duquel il se loge dans l'hôtel d'Enrague, rue de Tournon, de *Biörnstaël*, l'orientaliste, et surtout du comte *Gustave de Creutz*, ambassadeur. Lidén consacra ses premières visites aux professeurs de l'Université et conservateurs des bibliothèques de Paris. » (Voir : *Geffroy, Notices et extraits des manuscrits des bibliothèques ou archives de Suède*, Paris, 1855.) En 1777, la nièce de M. de Creutz, *Elisabeth Stegelmann*, fille du banquier Stegelmann de Saint-Petersbourg, fait bénir son mariage avec un lieutenant du régiment de la garde royale suédoise à cheval,

(1) *Pierre-Guillaume Wargentin* (1717-1783), astronome suédois, correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, secrétaire perpétuel de l'Académie de Stockholm.

(2) La maison de la baronne *de Nordenflycht* (1718-1762) était le rendez-vous des littérateurs les plus distingués de Suède. Elle publia une *Défense des Femmes*, contre Rousseau.

(3) *Eric-Magnus de Staël de Holstein*.



*David Stiernerona*, de Stockholm. L'année suivante, une autre nièce de l'ambassadeur, *Henriette Stegelmann*, épouse *M. de Reuterskiold*, capitaine suédois ; une troisième sœur, *Anne-Christine*, baronne de *Korff*, assiste à la cérémonie à la chapelle de Paris. Un consul suédois en France, *Harmensen*, épouse une Française, *Sophie-Dorothée de Vanrobais* (1). Un négociant suédois, *Adolphe Hogman*, établi à La Rochelle, épouse, en 1772, la fille d'un négociant français de Saint-Martin-de-Ré, *Louise-Esther Souchard-Desbarres*.

Baer avait été anobli le 29 mai 1772 ; ses manières n'avaient rien d'étroit, il voyait les Encyclopédistes, correspondait avec Voltaire et d'Alembert, fréquentait le théâtre ; il était homme du monde et jouissait d'une grande considération. Sa vaste érudition s'alliait à une grande modestie.

Vers 1783, à la veille de demander sa mise à la retraite, Baer consulta son ancien protecteur, le baron de Scheffer, sur l'opportunité de son projet. La lettre de Baer tomba entre les mains de Gustave III qui fut blessé de ce qui lui paraissait être un manque de confiance de son chapelain en la bienveillance royale. En 1784, Baer s'adressa directement au roi, et lui demanda sa mise à la retraite, « perdant insensiblement, dit-il, la tête, les yeux et la mémoire ». Elle lui fut accordée le 1<sup>er</sup> avril 1784. Mais, ayant appris que Gustave III s'apprêtait à venir à Paris, il écrivit au roi pour lui demander « la grâce de continuer ses fonctions jusqu'après le départ de Sa Majesté » ; il voulait avoir encore une fois « le bonheur de voir votre Majesté, de prêcher devant Elle, Lui présenter mes très humbles hommages, Lui offrir mes actions de grâces pour toutes les bontés insignes dont Elle m'a jamais cessé de me combler, d'adresser enfin à l'Être suprême les vœux les plus ardents pour la prospérité permanente de la personne sacrée de Votre Majesté, de Son Auguste Famille et de Son glorieux règne. Je m'en occupais depuis la première nouvelle du voyage de Votre Majesté, et c'est encore aujourd'hui l'occupation la plus douce à mon cœur. » — Et, plus loin : « Serait-ce à la veille de voir arriver mon adorable Maître que j'eusse voulu quitter Son service et me priver de la consolation de remplir mes dernières fonctions devant Lui ? » — Le roi accueillit favorablement l'humble et fervente prière de Baer ; M. de Staël fit d'immenses dépenses pour bien recevoir son souverain, qui venait à Paris en une sorte de pèlerinage philosophique et moral. Gustave III arrivait de Rome, où, après avoir eu une

(1) *France prot.*, première édition, IX, 445 b et 446 a : c'était le consul de Suède à Bordeaux (1759).

entrevue avec le pape, et avoir assisté à sa messe, il l'avait invité, sans plus de façon, à un service luthérien. Pie VI, en homme d'esprit, sut éluder poliment cette étrange invitation ; Gustave réussit à faire ouvrir, tout près de Saint-Pierre, une chapelle luthérienne. A son départ de Paris, Gustave III accorda à Baer le titre de chapelain royal honoraire. Baer installa à l'ambassade son successeur, le pasteur Gambs, de Strasbourg, le 12 octobre 1784, et le consacra dans la chapelle suédoise.

Baer rentra dans sa ville natale ; il y ouvrit un cours privé de théologie. Nous ignorons quelle fut son attitude pendant la Révolution. Il mourut le 23 avril 1797.

Le chapelain Baer est une personnalité riche et complexe. Alsacien de naissance et de formation, il passe sa vie à Paris ; issu d'une famille bourgeoise, il appartient par son mariage à la noblesse ; sa femme est allemande ; il est chapelain royal au service de la Suède ; il a pour Gustave III un véritable culte. Il est un représentant de l'orthodoxie luthérienne stricte ; il prêche « unsere unveränderte Augsburgische Confession ». Ce n'est ni l'histoire sainte, ni la vie de Jésus qu'il expose dans ses services de l'après-midi, mais la Confession d'Augsbourg et le catéchisme luthérien. Toutefois, son luthéranisme, malgré son étroitesse dogmatique, lui permet de fraterniser sans arrière-pensée avec les représentants du catholicisme dans il admire la science et la charité, et avec les calvinistes ou les anglicans. Chrétien dévoué et fidèle, il a l'esprit ouvert à toutes les préoccupations d'ordre général : il fréquente le théâtre, il s'occupe de politique, de littérature, de science ; il ne craint pas de discuter avec d'Alembert et Diderot. Son écriture, si nette, si artistique, est l'image de son bel équilibre moral et intellectuel.

## CHAPITRE II

### LES ŒUVRES LITTÉRAIRES

Outre sa *thèse* latine et ses *recueils de cantiques* pour la chapelle de l'ambassade, les publications de Baer, ou attribuées à Baer, dans leur ordre chronologique, sont les suivantes :

1751. Oraison funèbre du Maréchal de Saxe, prononcée à Paris.

1755. Mémoire théologique et politique sur les mariages clandestins des protestants de France. La deuxième édition parut en 1756 et fut suivie d'une troisième.

1757. Pêroraison du discours prononcé pour l'heureuse conservation de Sa Majesté.

1758. Lettre d'un professeur de théologie d'une Université protestante à M. d'Alembert.

1761. Lettre sur l'origine de l'imprimerie (Paris).

1762. Essai historique et critique sur les Atlantides dans lequel on se propose de faire voir la conformité qu'il y a entre l'histoire de ce peuple et celle des Hébreux (Paris).

1765. Dissertation philologique et critique sur le vœu de Jephté (Strasbourg et Paris).

1765. Prière pour le rétablissement de la santé de Mgr. le Dauphin, en manuscrit, dans le fonds Joly de Fleury, à la Bibliothèque Nationale.

1774. Oraison funèbre de Louis XV (Paris).

1775. Sermon sur les devoirs des sujets envers leurs souverains (Genève et Paris).

1776. Recherches sur les maladies épizootiques, traduit du suédois (Paris).

1776. Mémoire sur la plantation et la culture des orties, traduit du suédois (Paris).

1776. Essai sur les apparitions, traduit du suédois (Paris), d'après Meyer.

1776. Les vérités de la religion, traduit du suédois (Paris), d'après Jérusalem.

1781. Sermon sur la naissance de Mgr le Dauphin.

L'ouvrage capital de Baer, qui parut sous le voile de l'anonymat, eut un grand retentissement : *Mémoire théologique et politique au sujet des mariages clandestins des Protestants de France, où l'on fait voir qu'il est de l'intérêt de l'Eglise et de l'Etat de faire cesser ces sortes de mariages, en établissant pour les protestants une nouvelle forme de se marier, qui ne blesse point leur conscience et qui n'intéresse point celle des évêques et des curés.* « Arundinem quassatum non confunges et lumen fumigans non extinguet. » (Mat. XII, 20). — Barbier, dans son *Dictionnaire des Anonymes et des Pseudonymes*, attribue ce Mémoire à Ripert-Monclar, avocat au Parlement d'Aix, pour la partie politique, et à l'abbé Quesnel, précepteur du duc de Vendôme, pour la partie théologique. Le catalogue de la Bibliothèque nationale toutefois a classé le Mémoire(1) parmi les ouvrages

(1) La Bibliothèque nationale possède trois exemplaires du « Mémoire » ; le premier, de 1755, in-8°, 141 pages, porte ces mots écrits à l'encre : « par M. de Monclare ». Cette indication a été biffée, et on y a substitué d'une main différente (encre du temps) : « par M. Beer, aumônier de l'ambassadeur de Suède. — Le second exemplaire, 2°



de C.-F. Baer ; le *Swenskt Biografiskt Lexikon*, dernière édition, arrivé à la lettre C seulement, l'attribue aussi à Baer. Les lettres de Rabaut n'apportent aucune lumière sur ce problème ; le nom de Ripert-Monclar ne paraît qu'une fois dans le texte de Rabaut, dans les quatre volumes de lettres parus, et qui se rapportent à la date qui nous occupe. Ce seul passage est plutôt contraire à l'hypothèse de Barbier (tome I, page 434). Le 24 octobre 1764, Rabaut écrit à Court de Gébelin : « Tenez-moi informé, je vous prie, du succès, quel qu'il soit, de vos différents mémoires. M. de la Chalotais et M. de Montclar sont de grands hommes et d'excellents citoyens, mais comme il y a peu de protestants dans leurs provinces, je doute que leurs parlements se prêtent... » (La phrase de Rabaut est inachevée.)

Pour comprendre la portée de ce Mémoire, il faut se rappeler la situation du protestantisme français au milieu du dix-huitième siècle. En 1755, l'œuvre de réorganisation du protestantisme, par Antoine Court, commencée à Nîmes en 1715, portait ses fruits. Dans ses *Lettres écrites aux protestants de France au sujet des mariages des réformés et du baptême de leurs enfants* » (25 octobre 1730), Court, s'adressant aux fidèles qui dissimulaient leur foi et se faisaient marier et baptiser catholiques, soutenait le principe qu'il ne faut avoir en aucun cas recours au clergé catholique, au risque de voir considérer les mariages comme nuls et les enfants comme illégitimes et privés de l'héritage de leurs parents. Le salut et l'instruction des enfants doivent être plus chers aux protestants que tous les biens du monde. Les protestants avaient entendu cet appel ; au milieu du siècle, les églises du Désert étaient organisées, les pasteurs étudiaient à Lausanne et s'y préparaient à leur dangereux ministère ; à Paris, un Comité agissait sur l'opinion publique. En 1744, un procureur d'Anduze travaillait à un Mémoire ; on espérait atteindre le Roi par un de ses médecins, Dumoulin, que Court croyait protestant ; un négociant de Bordeaux agissait auprès du prince Georges, frère du roi de Suède, pour obtenir l'élargissement des prisonnières d'Aigues-Mortes (1745). Rabaut parle dans sa correspondance de son « ami de la capitale » et de son « associé dans le Midi ». En août 1755, l'année du Mémoire, le prince de Conti donne deux audiences à Rabaut, aux environs de

édition, in-8°, 142 pages, est de 1756. — Le troisième exemplaire porte aussi la date de 1756, c'est un in-12, qui porte à la page de garde, en encre du temps : « Chalis, prêtre-curé ». La même page porte au crayon et d'une autre écriture plus moderne : « par Ripert de Monclar ».

Paris. Rabaut espère beaucoup ; il écrit en septembre : « Les amis de Paris qui sollicitent les magistrats, se bornent à trop peu de choses. » Jean-Louis le Cointe, agent secret des Eglises protestantes à Paris, servit ses coreligionnaires avec zèle et désintéressement. Il était lié d'amitié avec un gentilhomme de Normandie, ancien capitaine de cavalerie, M. de Beaumont, qui habitait Paris, connaissait Baer et faisait partie du Comité protestant de la capitale. Le Cointe fut mêlé à un projet qui consistait à faire bénéficier, en 1762, les réformés de France de la situation des luthériens d'Alsace :

. « 1° En obligeant tous les protestants du royaume de se faire affilier ou de prendre à très peu de frais des lettres de naturalité en Alsace ; 2° en leur accordant ensuite là permission de s'établir dans tels lieux du royaume qu'ils voudraient ; 3° en les obligeant d'envoyer au greffe civil de la ville où ils seraient naturalisés, leur extrait de mariage, pour y être enregistré et avoir force ; 4° en engageant les curés à baptiser les enfants comme légitimes et non comme naturels, afin qu'au moyen de cela, il ne soit plus question ni de ministres, ni d'assemblées, sur lesquelles on fermerait les yeux dans l'espérance que cette espèce de douceur les ferait abandonner insensiblement. »

Ce projet était irréalisable ; mais il est probable qu'il fut discuté par le Comité de Paris et que Baer, en tant que Strasbourgeois luthérien, fut mêlé à cette discussion.

Baer divise son Mémoire en deux parties. Dans la première, il essaye de réfuter une lettre de Mgr d'Alais à l'Intendant \*\*\*. tout d'abord en citant quelques chiffres. D'après Baer, 1.500.000 protestants avaient passé en pays étrangers à la Révocation (page 7) ; il en reste en France, au milieu du dix-huitième siècle, trois millions (p. 4), à Paris seul 60.000 (p. 7). Comment enrayer le mal résultant du fait que les protestants se marient et baptisent au Désert, et que, par conséquent, leurs enfants sont considérés par l'Etat comme illégitimes, et que, d'autre part, un grand nombre de protestants (deux sur 200, dit Mgr d'Alais) profanent le Sacrement catholique du mariage en faisant appel à l'Eglise catholique, tout en restant au fond de leur cœur protestants. En 12 à 15 ans, il y a eu au Désert 100.000 mariages (p. 28) ; en effet, peu après la Révocation, les protestants s'imaginèrent qu'ils pouvaient céder pour un temps et firent bénir leurs mariages à l'Eglise catholique ; mais lorsqu'ils virent que cette situation créée par la Révocation ne se modifiait pas, ils se décidèrent à résister à la tentation de légitimer leurs enfants en se mariant catholiquement, et à se marier au Désert (p. 30).

Les magistrats, poursuit Baer, s'effrayent de la multitude d'enfants illégitimes qui, à leur tour, auront des enfants, et cherchent un moyen de les légitimer qui ne soit ni contraire au bien de l'Eglise, ni préjudiciable à celui de l'Etat. Baer cite deux moyens proposés par Mgr d'Alais et par Mgr d'Agen, et les réfute.

Proposition de Mgr d'Alais : Ordonner aux protestants de faire immédiatement, sous peines sévères s'ils ne le font pas dans un court délai, réhabiliter leurs mariages à l'Eglise catholique. Baer combat ce projet en citant les Evangiles, les Pères et Montesquieu. Et en posant quatre questions :

1° Pourrait-on interdire aux protestants de se marier ? — Baer répond : « Serait-il permis d'insulter à la nature pour faire honneur à la Religion ? Le mariage est la pépinière des Etats... » Les empereurs romains des premiers siècles n'ont jamais interdit aux chrétiens de se marier.

2° « Ne comblerait-on pas la mesure de la colère de Dieu sur le Royaume en obligeant les protestants à profaner les sacrements catholiques, comme on l'a fait jadis, pour la vaine satisfaction de pouvoir dire au Roi que tous ses sujets assistaient à la messe ? Dieu ne veut point d'hommage forcé. »

3° « Serait-il prudent de maltraiter trois millions d'hommes, en les privant de leurs biens, de leurs femmes et de leurs enfants, alors que l'on reconnaît que ces trois millions sont tous des citoyens fidèles, très propres à contribuer aux besoins de l'Etat ? »

4° « La plaie que fit à l'Etat la grande émigration de 1686 saigne encore » ; et les émigrations successives n'ont fait qu'agrandir cette plaie.

Puis Baer passe au second moyen préconisé, celui de Mgr d'Agen (6 mai 1751) : Ouvrir aux protestants « les portes du Royaume, pour se défaire à jamais de ces hérétiques obstinés ».

Baer répond : 1° Le Royaume n'est pas en état de perdre tant de citoyens ; 2° cette émigration ruinerait nos manufactures et notre commerce, et enrichirait les Etats voisins. Il rappelle l'exemple de l'Espagne, devenue une solitude par l'expulsion des Maures et l'Inquisition.

Après cette double réfutation des évêques, Baer pose 4 questions :

1° Le Roi est-il en droit d'établir une forme de mariage pour les protestants, sans l'intervention de l'Eglise ?

2° Quelles seraient les formalités les plus propres pour cela ?



3° L'exécution de ces formalités serait-elle avantageuse à l'Eglise ?

4° L'exécution de ces formalités serait-elle avantageuse à l'Etat ?

Avant d'étudier ces quatre points, Baer émet quelques remarques préliminaires :

1° La désobéissance qui part d'un principe de la Religion ne doit pas se mettre au rang des crimes d'Etat, punissables par le Prince.

2° Les protestants ne peuvent pas vivre entre ciel et terre ; il faut qu'ils habitent quelque part, naissent, vivent, travaillent, meurent ; le Roi est en état de les faire jouir des droits de la nature.

3° Les Rois ont, en effet, pris l'engagement envers l'Eglise de détruire les hérétiques ; mais leurs sévérités et persécutions de 70 ans les dégagent de leur promesse et satisfait abondamment à leur piété.

4° Le Prince ne doit avoir en vue que le bien de l'Eglise et de l'Etat ; les moyens violents ont échoué ; il faut avoir recours aux moyens contraires, et le Prince restera fidèle à son devoir envers le Bien de son royaume.

Ces quatre points fixés, Baer répond aux quatre questions qu'il a posées :

*Première réponse* (pp. 69-107). — Il faut distinguer entre le mariage et le sacrement du mariage, qui ne date que de l'Eglise chrétienne, alors que le mariage remonte aux origines de l'humanité. Il n'y a donc aucun inconvénient à légitimer le mariage protestant en dehors du sacrement. D'après saint Paul, les mariages des infidèles sont valables, et on ne les remarie pas à leur entrée dans la communion chrétienne. Le Concile de Trente déclare que les mariages clandestins sont de véritables mariages, mais non des sacrements ; et le Concile de Trente s'appuie sur les Pères, sur les capitulaires de Charlemagne, sur l'exemple de l'Eglise grecque. Le prêtre est le témoin choisi par le Prince et par l'Eglise pour obvier à la clandestinité du mariage ; qu'y a-t-il de plus facile que de lui substituer un autre témoin qui n'éloignera pas les protestants ? On sauvegardera ainsi la sainteté du sacrement, et on légitimera les enfants protestants. L'Eglise catholique a toujours regardé comme valables les mariages des catholiques d'Angleterre et de Hollande, conclus en présence de magistrats protestants et sans bénédiction religieuse.

*Deuxième réponse* (pp. 108-113). — Deux formalités s'imposent : la publication des bans devant un tribunal de la

justice et la célébration des mariages devant un magistrat. Le danger des mariages clandestins, qui permet aux conjoints de se séparer, de se marier une seconde fois ou d'entrer dans les ordres sacrés est ainsi écarté. Sous le régime de l'Edit de Nantes, pendant un siècle, les protestants se sont mariés devant leurs Ministres ; à plus forte raison, nos Rois peuvent-ils y suppléer par la présence des Magistrats.

*Troisième réponse* (p. 114-126). — Cette formalité serait avantageuse à l'Eglise, car elle mettrait fin à un « affreux chaos d'iniquité », produit par la profanation des sacrements. « Quelle nuée épouvantable de crimes s'est donc élevée au-dessus de nos têtes, et n'aurions-nous pas mérité qu'elle eût formé pour toujours un mur impénétrable de séparation entre le ciel et nous. » (p. 115).

*Quatrième réponse* (p. 127). — Cette formalité serait avantageuse à l'Etat : il y a eu en 12 à 15 ans, 100.000 mariages clandestins ; ils ont produit 600.000 enfants. Il y a donc en France, en 1756, 900.000 personnes sans état civil. Il faut tenir compte du fait que, chez les catholiques, le tiers des personnes entre dans les ordres et n'a pas de descendance. L'Etat gagnera en prospérité, en ordre, en paix ; les enfants protestants hériteront légitimement de leurs parents sous le contrôle des magistrats. Il y a plus encore : les Réfugiés reviendront dans leur patrie avec leurs richesses et leur industrie.

*Conclusion.* Le Roi est le maître d'établir sans intervention de l'Eglise une forme légitime de mariage pour les protestants, avantageuse à l'Eglise et à l'Etat. En plaidant la cause des protestants, nous plaignons celle de l'humanité.

Les autres ouvrages de Baer sont moins importants :

En 1761, Baer publie sa *Lettre sur l'Origine de l'Imprimerie, servant de réponse aux Observations publiées par M. Fournier le jeune, sur l'ouvrage de M. Schœpflin intitulé Vindiciae Typographicae*, avec l'épigraphe suivante :

« *Homine imperito nunquam, quidquam injusticus  
Qui nisi quod ipse facit, nihil rectam putat* » (1).

Fournier, maître-fondeur et graveur à Paris, avait réfuté l'affirmation de Schœpflin, que Gutenberg a été à Strasbourg l'inventeur de caractères d'imprimerie mobiles en bois. La dissertation de Schœpflin avait paru en 1741 et avait été insérée au tome 17 des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*.

(1) TÉRENCE.

En 1765, Baer publia sa *Dissertation philologique et critique sur le vœu de Jephthé*, rapporté dans le livre des Juges XI, 30-40. Elle parut à Strasbourg, et à Paris chez Guillyn, libraire au Lys d'Or, quai des Augustins.

Baer veut, par cette dissertation : 1° prouver qu'il n'est pas probable que Jephthé ait immolé sa fille ; 2° montrer comment il faut entendre le passage où le vœu de Jephthé est rapporté ; 3° exposer son sentiment sur la nature de ce vœu et son accomplissement. Baer conclut que la fille de Jephthé n'a pas été immolée, mais qu'elle a été consacrée au célibat, au service du sanctuaire de l'Eternel, sorte d'esclavage religieux, d'après Nombres XXXI et I Samuel II, 22.

Dans l'*Essai historique et critique sur les Atlantiques*, Baer « se propose de faire voir la conformité qu'il y a entre l'Histoire de ce peuple et celle des Hébreux » (1). Ce volume, avec deux cartes, parut à Paris, chez Michel Lambert, imprimeur-éditeur, rue et à côté de la Comédie Française, au Parnasse, 1762. Il fut réédité à Avignon en 1825 par Seguin aîné.

Voici le raisonnement de Baer, dans la préface : « Les sources de l'histoire ancienne se trouvent chez les Grecs, qui doivent leurs connaissances aux Egyptiens et aux Phéniciens. Platon décrit l'île d'Atlantique d'après les Egyptiens, il se sert d'une traduction grecque des noms égyptiens, or les Egyptiens eux-mêmes avaient traduit ces noms d'une autre langue. Serranus, traducteur de Platon, affirme qu'il faut chercher l'explication de l'Atlantide dans Moïse. C'est ce que fait Baer. Il est confirmé dans cette voie par un petit traité suédois, *Atlantica orientalis* de Jean Eurenus, Prévôt de l'Eglise d'Angermanland, et publié à Strengnaes en 1754. Baer divise son travail en cinq sections :

*Première section* (p. 19-35). — Origine et chefs du peuple Atlantique, que Baer identifie avec Jacob et ses descendants.

*Deuxième section* (p. 35-50). — Expédition des Atlantiques. Baer identifie la mer Rouge avec l'Atlantique de Platon, et les colonnes d'Hercule avec un temple de l'Hercule Tyrien ; d'après Diodore de Sicile, l'une des embouchures du Nil était appelée embouchure d'Hercule, à cause d'une ville et d'un temple fameux consacré à cette divinité.

(1) En 1675, un savant suédois, *Olof Rudbeck*, avait été frappé de la prétendue ressemblance des noms de lieux suédois avec les noms de l'antiquité classique, et avait conçu la pensée que la vieille et mythique Atlantide n'était autre chose que la Suède elle-même. Il publia un grand ouvrage, *Atlantica*, qui valut à son auteur une immense réputation.



Les Arabes, dit Baer, nomment leur pays « Ile des Arabes », ile étant dans ce pays synonyme de lieu habité. (Voir Esaïe XX, 6.)

*Troisième section* (p. 50-72). — Description du pays atlantique : a) son étendue ; b) ses frontières ; c) ses villes ; d) l'intérieur du pays ; sa fertilité.

*Quatrième section* (p. 73-86). — Religion et mœurs des Atlantiques : a) le temple ; b) le culte ; c) le gouvernement et les mœurs.

*Cinquième section* (p. 87-90). — Sort des Atlantiques. La fin de la description de Platon (la fin du dialogue de Critias) est perdue.

En appendice, Baer publie le texte grec des dialogues de Timée et de Critias, concernant les Atlantiques (p. 91-100), et la traduction de ces fragments (p. 101-106).

Enfin, le volume s'achève par une *approbation du chancelier*, signée Deguignes, et datée de Paris, 29 mars 1762 (1).

*L'Oraison funèbre du très haut et très puissant seigneur, Messire Maurice, comte de Saxe, maréchal-général des camps et armées du roi très chrétien, chevalier de l'ordre de l'Aigle blanc, fut prononcée en allemand dans la chapelle de M. le Plénipotentiaire de Suède auprès de Sa Majesté très chrétienne, et traduite en français par l'auteur (Paris, 1751). Prenant pour texte la complainte de David sur Abner (2 Samuel III, 38) : « Ignorez-vous qu'il est mort aujourd'hui en Israël un grand Prince, un grand Capitaine ? », Baer parle successivement des victoires et de la foi de Maurice de Saxe. Dans la seconde partie, le prédicateur loue la fidélité de ce maréchal de France qui n'avait pas cru devoir sacrifier ses convictions, alors que son propre*

(1) Dans deux lettres de Diderot à Grimm, sur les Atlantiques et l'Atlantide, datées de Paris, 15 octobre 1755 et 1<sup>er</sup> novembre 1762 (publiées par Fournier, en 1829, tome 16, page 161), on lit : « M. Baer, aumônier de la chapelle royale de Suède à Paris, prétend que les habitants de l'Atlantide et les patriarches sont les mêmes hommes. Cette idée lui est venue à la lecture du *Timée* et du *Critias* de Platon. J'aime cet aumônier hérétique, puisqu'il lit le *Timée* et le *Critias* ; il n'y a pas un de nos prêtres catholiques qui sache ce que c'est... L'Atlantide avait, selon Platon, 3.000 stades de longueur sur 2.000 de largeur vers la mer ; elle s'étendait du Nord au Midi ; elle était au Nord bordée de montagnes... Quel est l'homme assez ignorant en topographie, s'écrie Baer, pour ne pas reconnaître la Palestine ? — Ma foi, reprend Diderot, cela est bien séduisant, et peu s'en faut que je ne sois de l'avis de M. Baer... M. Baer voit dans le récit de Platon et celui que Moïse fait de la fertilité du pays, des conformités étonnantes..., et moi qui n'aime pas à disputer, j'y consens. »

père s'était converti au catholicisme, alors que Turenne avait fait de même, et que lui-même, à l'heure de la mort, avait été encore sollicité de suivre ces exemples. Baer termine par ces mots :

« Pleurez sa mort, membres fidèles de ce petit troupeau, qu'il a édifié par la conscience de sa foi ! »

Il est intéressant de comparer ce discours funèbre avec ceux qui furent prononcés à Strasbourg par J.-L. Blessig, J.-M. Lorenz et J.-L. Froerreisen, et avec le discours de Thomas, qui remporta le prix du concours de l'Académie française en 1759.

En 1758, parut à Strasbourg le recueil de cantiques intitulé : *Hymnes, psaumes et cantiques spirituels* à l'usage de la Chapelle royale de Suède à Paris, dédié au baron Ulric de Scheffer : « Je vous présente un ouvrage, à la perfection duquel j'ai employé les faibles talents que le Seigneur a bien voulu m'accorder. »

Ce recueil était destiné à remplacer, à la chapelle suédoise, le recueil publié en 1747 par Léopold-Eberhardt Bonsen, recteur du Gymnase de Montbéliard, et qui était en usage, non seulement dans la principauté de Montbéliard, mais au Ban-de-la-Roche et dans la paroisse française de Strasbourg. Le 6 décembre 1745, le professeur Jean-Michel Ott, de Strasbourg, écrivait à Bonsen :

« Il y a quinze jours que l'aumônier de l'envoyé de Suède à Paris (Baer) m'écrivit. Il me dit entre autres que l'impatience d'un Juif qui attend son Messie ne peut égaler celle avec laquelle il attend notre nouvelle édition de cantiques français. Je lui avais fait part de notre dessein puisqu'il est de mes amis et que nous avons souvent déploré ensemble, lorsque j'étais à Paris, la disette de bons cantiques français. Il prêche en français une fois par mois, ce qui attire à l'ordinaire un grand nombre de Réformés, qui ne sont pas moins choqués que nous des pitoyables cantiques de feu M. Claudi. Dès que les nôtres paraîtront, il les introduira pour l'usage de la chapelle suédoise. »

Lorsqu'en 1754, une nouvelle édition de ce recueil fut jugée nécessaire, elle fut confiée à Baer et à J.-G. Stouber, pasteur à Waldersbach ; Bonsen n'en fut informé qu'incidemment, par une lettre de Stouber. Le 24 octobre 1757, Ott écrivait à Bonsen :

« Je vous ai marqué, il y a quelques années, que la Faculté de théologie, ayant vu vos dernières traductions, trouva à propos de les communiquer à M. Baer..., celui-ci sut persuader à la Faculté et ensuite à nos supérieurs, que vos traductions... avaient besoin d'être retouchées et même refondues ; il offrit sa plume pour

cette entreprise ; son offre fut acceptée... Il me remit successivement les pièces retouchées ou refondues ou nouvelles ; elles ne furent pas toutes de mon goût, ni de celui de quelques connaisseurs d'ici. Je les renvoyai avec des remarques, des corrections et, après bien des discussions et des disputes sur chaque nouvelle portion arrivée, dont quelques-unes ont fait deux ou trois fois le voyage de Paris, et après des démêlés fort vifs occasionnés par le libraire et par l'imprimeur, toutes les parties intéressées se sont enfin accordées par l'entremise et l'autorité des supérieurs sur tout ce qui regarde l'intérieur et l'extérieur du livre. »

Ce recueil de cantiques de 1758 (publié à Strasbourg, chez Conrad Schmidt, sur la place du Collège), était accompagné d'un recueil de musique de 68 pages. Le recueil de cantiques contient 200 numéros, dont 43 psaumes et 131 cantiques traduits de l'allemand. 150 numéros ne se trouvaient pas dans le recueil de Bensen de 1747. Le volume se termine par un choix de prières en 32 pages (1).

Le recueil de cantiques allemands, *Psalmen, Lobgesänge und geistliche Lieder*, fut imprimé chez Heitz, à Strasbourg, en 1777. C'est un volume de 432 pages, dédié au roi :

« Gustav dem dritten der Schweden und Wenden König, dem Erretter seines Reiches, dem Vater seiner Völker, dem Menschenfreunde, dem Beförderer der Religion, dem Beispiel grosser Monarchen, überreicht dieses Werk in tiefer Ehrfurcht, seiner Königlichen Majestät demüthigster und verpflichtester Untertham, Friederich Carl von Baer. »

Sur 413 cantiques publiés par Baer, un certain nombre sont de Gellert, Klopstock, Cramer, Zollikofer, Neander et Sander. D'autres sont des adaptations de cantiques plus anciens :

« Einen grossen Theil unserer alten Lieder, die bei ihrer Schönheit auch grosse Fehler zeigen, habe ich selbst zu verbessern mich unterstanden. »

Seuls, les cantiques de Luther sont publiés sans retouches :

« Einige der vornehmsten Lieder unseres unsterblichen Lu-

(1) L'usage du recueil de cantiques de Baer et de Stouber fut maintenu à la chapelle suédoise jusqu'en 1800. A cette date, le successeur de Baer, *Gambbs*, publia un nouveau recueil dont les sources principales, outre le recueil de 1757, furent : le recueil du pasteur Dumas de l'Eglise réformée française de Leipzig (1775) ; celui du pasteur Henry, de Berlin, bibliothécaire du roi de Prusse et conservateur du Musée royal (1791) ; les Psaumes et Cantiques de l'Eglise française de St-Gall. (1798), et les poésies religieuses du « citoyen » Engel, pasteur à Colmar.



thers, habe ich unveränders eingerückt. Es ist billig, es ist nützlich, es ist nöthig dass dieses grossen Mannes Geist in seinen wahren Zügen der Nachwelt beibehalten werde. »

Les pages 412 à 432 du *Recueil* contiennent des prières. Nous citerons deux fragments d'une prière pour un malade :

« Ewig sollte ich leiden, ewig sollte ich, von dir getrennt, meine Thorheiten beweinen. Und anstatt mich zu verlassen, sendest du mir nur eine väterliche Züchtigung. » — « Du hast mich auf ein gefährliches Krankenlager niedergeworfen und mich die bittere Frucht der Sünde kosten lassen. Schon stand ich an dem Rand der Ewigkeit, und wo waer ich jetzund, wenn du mich in deinem Grimme, und wie ich es verdienet, gestraft hättest ? Konnte ich deinem Urtheil entgehen ?... Musste ich nicht selbst in der Verdammniss sagen : Herr, du bist gerecht und alle deine Gerichte sind gerecht. Ach ! wie viel Unglückselige heulen nicht schon dieses marternde Bekänntniss in jenem Ort der Qual ! »

En 1758, Baer publia une *Lettre d'un professeur en théologie d'une faculté protestante à M. d'Alembert* (20 pages). L'occasion de cette publication fut une lettre de Rousseau, au sujet de l'article *Genève* du Dictionnaire encyclopédique. D'Alembert répondit à Rousseau. Selon Baer, d'Alembert, dans sa réponse, calomnie les pasteurs de Genève et les protestants en général, en les accusant de ne plus croire ni à la divinité de Jésus-Christ, ni aux peines éternelles : « Vous rendez ensuite la proposition générale, en disant que ces sentiments sont la suite nécessaire des principes de la Religion protestante. » Dans la première partie de sa lettre, Baer prend la défense des pasteurs de Genève ; dans la seconde, de la foi protestante en général. Cette foi, dit-il, repose sur les trois Symboles, et comprend par conséquent la trinité et la divinité de Jésus-Christ. La philosophie et la logique nous confirment dans ces dogmes ; la nature nous révèle l'Etre suprême ; la divine bonté s'est manifestée aux hommes dans sa Parole.

« Il nous suffit d'être convaincu de la Divinité de la Révélation en général, pour recevoir avec respect et soumission toutes les vérités qu'elle nous annonce..., il nous suffit de voir que les Prophètes, les Evangélistes et les Apôtres s'accordent pour donner à Jésus-Christ le nom, les attributs et les prérogatives de la Divinité, pour nous déterminer à l'adorer comme vrai Dieu... C'est ainsi que nous instruisons les peuples et que nous cherchons à leur faire part des mêmes consolations dont nous sommes pénétrés, et qui résultent du dogme de la divinité du Verbe incarné. Si, mal informé de nos sentiments, vous nous avez fait tort dans l'esprit d'un public souvent mal instruit, tâchez, je

vous en conjure, de le réparer en nous rendant plus de justice. Les Protestants sont déjà trop injustement noircis dans l'esprit d'un peuple ignorant : Que deviendraient-ils, si les hommes de génie et les philosophes se joignaient à l'apologiste de la Saint-Barthélemy pour les opprimer (1) ? »

La *correspondance* de Baer est conservée aux Archives royales de Stockholm, le Riksarkivet ; la majorité des lettres concerne ses appointements, sa retraite, sa pension, son fils. Baer y traite aussi certaines affaires consulaires, saisies de navires, de tabac, affaires de succession. Parmi les dépêches de l'ambassadeur, le comte G.-Ph. Creutz, au roi et au président du Conseil d'Etat, il y a quelques lettres de Baer des années 1766, 1768 à 1770 ; 1773 ; 1776, 1779-1781 ; 1783 ; au total vingt. Le Riksarkivet possède aussi vingt-quatre lettres diverses de Baer, écrites de 1770 à 1783. Enfin la longue lettre au roi, citée au commencement de cette étude, et une lettre de 1764, adressée à Ulrich Scheffer, ambassadeur de Suède à Paris, figurent dans le même fonds ; tandis que quelques autres lettres se trouvent aux Archives de l'Académie des sciences de Stockholm.

---

## APPENDICE

### Les Strasbourgeois à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle

Dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, l'usage du français pénétra dans la bourgeoisie strasbourgeoise. En septembre 1783, le préteur royal, Gérard, écrivait : « Une gazette littéraire française, rédigée par les professeurs de l'Université et autres savants, et répandue dans le public de Strasbourg, serait un moyen très efficace pour répandre le goût, l'étude et l'habitude de la langue française. » Ce projet ne fut pas réalisé ; mais les séjours en France des étudiants alsaciens contribuèrent efficacement à développer l'usage de la langue française.

La diligence dépose les voyageurs strasbourgeois au faubourg Saint-Martin à Paris. Leurs correspondants habituels sont des marchands de la rue Jacob, au coin de la

(1) La Revue d'histoire et de philosophie religieuses de la Faculté de théologie protestante de Strasbourg, publiera prochainement cette Lettre à d'Alembert.

rue des Saints-Pères, *Kolb et Zeller* ; ils y font adresser leurs lettres. Ils se rencontrent le dimanche, non loin de là, à la Chapelle suédoise. Ils servent de témoins aux mariages des paroissiens de Baer ; ils se chargent parfois de la prédication dominicale. L'un d'eux devient amoureux de Mlle de Baer ; un autre sert d'interprète suédois au ministère des affaires étrangères. Les théologiens strasbourgeois fréquentent les milieux catholiques ; la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés leur est ouverte ; Dom Bernard de Montfaucon leur fait dans sa cellule un accueil cordial ; ils entendent les prédicateurs en renom, notamment le Père Elisée, carme déchaussé, fils de l'avocat Copel, de Besançon. Ils visitent les monuments, les musées, ils font des excursions aux environs de Paris ; ils entreprennent parfois un plus long voyage, et vont jusqu'au bord de la mer. Ils se placent comme précepteurs dans des familles protestantes, notamment chez des banquiers d'origine suisse. D'autres deviennent aumôniers militaires dans des régiments étrangers au service de la France. Ils rédigent leur correspondance en français. Voici le relevé des Alsaciens en séjour à Paris, et dont les noms figurent dans les registres paroissiaux de la chapelle suédoise au dix-huitième siècle :

Sans date. *Jean-Chrétien Treittlinger* (1717-1792), fils d'un aumônier de la chapelle suédoise, professeur de droit à Strasbourg.

1739. *Jean Silberrad* (1706-1760), juriste.

1739. *Philippe-Jacques Strass*, sénateur de la tribu de l'Ancre.

1747. *Jean-André Hammerer*, médecin.

1749. *Jean-Conrad Wilrath*, étudiant.

1752. *Jean-Daniel Kornmann*, membre du Grand Conseil.

1755. *Philippe-Jacques Redslob* (1726-1765), aumônier du régiment Royal-Allemand, plus tard pasteur à Saint-Nicolas.

1765. *Jean-Frédéric Schweighaeuser*, prêche à Paris en 1767. Pasteur à Rothau.

1767. *Jean-Jacques Spielmann* (1745-1810), médecin.

1770. *Jean-Godefroi Treuttel* (1744-1826), libraire.

1770. *Jean Schweighaeuser* (1742-1833), précepteur à Paris chez M. Voyer d'Argenson ; lié avec Mme de Staël et Frédéric Schlegel. Helléniste. Professeur à l'Université.

1773. *Jean-Philippe Fries*, précepteur à Paris chez le banquier Thelusson. Professeur au Gymnase. Pasteur à Saint-Nicolas. Mort en 1808.



1773. *Christian Moser*, précepteur à Paris chez le banquier Laval. Pasteur à Saint-Nicolas.

1773. *François-Chrétien Lersé* (1749-1800), précepteur à Versailles. Ami de Goethe. Historien.

1788. *Mathias Engel*, pasteur à Saint-Nicolas de Strasbourg, puis à Colmar (1755-1811).

1790. *Louis Herrenschneider*, hôte de l'ambassade ; professeur de mathématiques (1760-1843).

1803. *Auguste Lamey*, homme de lettres (1772-1861).

1804. *Frédéric Schœll*, libraire (1766-1833).

1804. *Christian-Frédéric Pfeffel*, jurisconsulte, frère du poète aveugle de Colmar (1724-1807).

#### *Alsaciens en séjour à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle*

*dont les noms ne figurent pas dans le registre suédois* (1).

*Jean Salzmann* (1679-1738), à Paris 1705. Anatomiste et chirurgien.

*Jean-Jacques Frid* (1689-1769), accoucheur à l'Hôtel-Dieu 1712-1714. Célèbre médecin.

*Georges-Jacques Eissen* (1740-1825), aumônier du Régiment Royal-Suédois. Pasteur au Temple-Neuf.

*Jean-Michel Ott* (+ 1776), théologien, professeur au Gymnase.

*Jacques-Frédéric Kolb* (1747-1807), aumônier du régiment Royal-Suédois. Pasteur à Rothau.

*Jean-Daniel Beykert* (1740-1800), théologien, précepteur chez le baron de Béthune et le banquier Cottin, professeur au Gymnase.

*Jean-Michel Fuchs*, aumônier du régiment Royal-Suédois ; pasteur à Saint-Nicolas, 1790 ; mort en 1819 à Wissembourg.

*Jean-Gothard Grimmer*, né en 1747, aumônier du régiment Royal-Suédois ; plus tard maire de Wissembourg.

*Jean-Geoffroi de Zabern*, aumônier du régiment Royal-Alsace, 1767.

*Jean-Frédéric Roessel*, aumônier du régiment Royal-Alsace ; en 1785, pasteur à Blaesheim.

(1) Ouvrages consultés : UNSELT, *Die Verfassung der evg. Kirchen*, années 1771, 1774 et 1779 à 1789 ; — J.-J. OBERLIN, *Almanachs de Strasbourg*, 1780-1781, *Almanachs d'Alsace*, 1782-1790, *Almanachs du Bas-Rhin*, 1792 ; — J.-F. HERMANN, *Notice sur Strasbourg* (2 vol. Strasbourg, 1817) ; — SITZMANN, *Dictionnaire des hommes célèbres de l'Alsace* (Rixheim, 1909) ; — O. BERGER-LEVRAULT, *Annales des professeurs des Académies et Universités alsaciennes* (Nancy, 1892) ; — E. HOEFFNER, *Der Pfarrer Georg-Jakob Eissen* (Strasbourg, 1906).

*Klein*, aumônier du régiment La Marke.

*Jean-Frédéric Hermann* (1743-1808), secrétaire du prince Sobolski, 1768. Plus tard historien, professeur et doyen de la Faculté de droit.

*Philippe-Jacques Muller* (1732-1794), à Paris 1761-1762 ; théologien, professeur à l'Université, président du Convent ecclésiastique.

*Jean-Michel Lobstein* (1740-1794), à Paris, 1767. Professeur de théologie à Giessen. Pasteur au Temple-Neuf et professeur à l'Université.

*Théobald Lix*, aumônier du régiment Royal-Allemand, à Paris 1771. Pasteur au Temple-Neuf 1773. Mort en 1813.

*Jacques-Jérémie Oberlin* (1735-1806), à Paris 1776 ; helléniste, frère du pasteur du Ban-de-la-Roche.

*Jean-Daniel Muhlberger* (1707-1781), à Paris 1769-1770. Pasteur à Saint-Nicolas.

*Georges-Frédéric Weber* (1736-1820), à Paris 1768. Professeur de théologie et président du Convent ecclésiastique.

*Philippe-Jacques Engel*, théologien, à Paris 1767 ; pasteur à Saint-Thomas.

*Jean-Daniel Schæpfli* (1694-1771), historien, professeur à l'Université.

*Jean-Michel Lorenz* (1723-1801), historien, professeur à l'Université.

*Jean-Laurent Blessig* (1747-1816), théologien, pasteur, professeur à l'Université.

*Isaac Haffner* (1751-1831), théologien, pasteur, professeur à l'Université.

*Christophe-Guillaume Koch* (1737-1813), séjourne à Paris 1762-1763, chez son oncle Fleischmann, chargé d'affaires du landgrave de Hesse-Darmstadt. Retourne à Paris en 1782.

*Richard-François-Philippe Brunck* (1729-1803), helléniste, membre de l'Académie royale de Paris.

*Frédéric de Dietrich* (1748-1794), minéralogiste et métallurgiste, secrétaire du comte d'Artois, membre de l'Académie royale ; maire de Strasbourg, guillotiné pendant la Terreur.

---

Acte de mariage de M. de Staël et de Mlle Necker  
(Registres de la chapelle de l'Ambassade de Suède)

14 Janvier 1786 (1)

Le six sept cent quatre vingt sept la quatorzième du mois de Janvier, j'ai béni  
après la Publication ordinaire des bans le mariage de son Excellence Eric Staël de Hol-  
Magnus Baron Staël de Holstein Chevalier de l'Ordre de l'Épée Chambellan 2  
de S. M. la Reine de Suède et Ambassadeur extraordinaire de S. M. Suédoise  
à la Cour de France natif à la Terre d'Agneville de Sudbo en Ostrogothie  
fils majeur et légitime de feu Mathias Gustave Baron Staël de Spille-  
et de défunte Elisabeth Baronne d'Ulfvarra sa légitime épouse, d'une  
part avec Demoiselle Anne Louise Germaine Necker native de Paris,  
fille mineure et légitime de feu Jacques Necker, Ancien Directeur  
Général des Finances en France, et de Noble Dame Louise Chastane  
Turkoda de Naz, sa légitime épouse d'autre part. En présence de Messieurs  
Jacques Necker, Père de la Mariée, Noble Dame Louise Chastane  
Turkoda de Naz, Mère de la Mariée, Le Comte Axel de Forster,  
Colonel Propriétaire du Régiment de Royal Suédois, Le Comte Fabian  
de Fersen, Capitaine aux Gardes, Le Comte de Sade, Joseph-  
Anne Auguste Magnin de France, Duc d'Alais et de  
Croy, Le Baron Louis de Geer, Chambellan de S. M. la  
Reine de Suède, Pierre Olava Grop, Secrétaire de l'Ambassade  
de Suède, Louis Necker de Germanij, Cade de la Mariée, Le Comte  
Diodati, Ambassadeur Ministre Plénipotentiaire de S. M. de  
Millelaboury qui ont signé avec moi

Eric Staël de Holstein Anne Louise Germaine Necker  
Le Duc d'Alais et de Croy. Mlle Curchod de Naz, etc.

Hypolyte de France, Comte de France, etc.

Necker de Grimont, etc.

Comte de France

Le Duc d'Alais et de Croy

Notus Minister L. Prædict.

(1) Cf. Almanach de l'Eglise év. luthérienne, Paris, 1926, p. 54, article de Mlle Salomon. Signatures de l'époux : Eric Magnus Staël de Holstein; de l'épouse : Anne-Louise-Germaine Necker, de son père et de sa mère : Louise-Suzanne Curchod de Naz, etc., et du pasteur Gambs.



# Études historiques

---

## LA MAISON DE CALVAIRAC

Comment ils ont tenu

(Suite) (1)

---

### CHAPITRE VI

La note de Barbara portait qu'en 1689 Marquis de Calvairac était garçon et âgé de 41 ans. Si cette deuxième précision se trouvait exacte, puisque Marquis était né en 1647, la première indication sur sa situation de famille est certainement erronée. Soit qu'en effet Barbara ait cru que Marquis de Calvairac était garçon ; soit — ce qui est plus probable — que Barbara ait voulu le considérer encore comme célibataire, parce que Marquis de Calvairac n'avait pas encore « fait suppléer par l'Eglise catholique aux formalités de son mariage antérieur ». Et ce que nous savons du caractère de Marquis nous autorise à penser qu'il n'était pas pressé d'accomplir des formalités légales qui lui répugnaient ; il exerçait, non sans ironie, la patience du curé qui l'attendait en vain.

Or Marquis était déjà marié, et il avait un fils, pré-nommé comme lui *Marquis* (2). Ce fils va se marier avec Marie de Gartoule, qui lui donnera une nombreuse postérité ; il sera absorbé par les soins à donner à l'entretien de ses sept enfants et à l'administration de son patri-

(1) *Bulletin* 1924, p. 313 ; 1925, p. 21, 141 et 261.

(2) Il eut aussi deux filles, Pauline et Marie ; celle-ci épousa Jacques Pomier.

moine. Il semble que plus docile que son père, Marquis, deuxième du nom, sera moins récalcitrant aux édits du Roi. D'abord les registres de la paroisse d'Espérausses, signés par le curé, mentionnent que ses enfants ont été baptisés à l'Eglise paroissiale. Marie, l'aînée, en septembre 1701, *Marc*, l'aîné de ses fils, le 8 mars 1703, Pauline le 30 avril 1705, Jean (1) le 6 mai 1706, Maurice le 18 mai 1708, Jeanne le 5 mai 1712, et enfin Louise le 12 juin 1714.

Chacun de ces actes indique le parrain et la marraine de l'enfant, tantôt un parent ou voisin, ou bien une des sœurs du père, Pauline ou Marie de Calvairac. Ces registres d'état civil tenus par le curé, ne sont pas écrits dans l'ordre chronologique ; parfois le curé a recopié après coup sur un cahier des actes tracés d'abord sur des feuilles volantes ; et pour cela il a utilisé des registres déjà commencés ; ainsi le registre d'état civil de la communauté d'Espérausses n° 17, daté de 1722, comprend une première partie régulièrement dressée par le curé Costes ; cette partie s'étend jusqu'au 18 juin 1736, et puis viennent des notes assez informes qui se réfèrent à des dates antérieures : et, chose singulière, ces dates ne se suivent pas ; nous y trouvons un acte de 1704 avant un acte de 1703, ensuite un acte de 1701, comme si le rédacteur de ces notes avait voulu utiliser la fin du registre pour y inscrire au hasard des renseignements puisés çà et là.

Sur la première page du registre n° 16 de la paroisse d'Espérausses nous trouvons l'inscription de 1732, date certainement erronée pour la première partie des mentions de ce registre. En effet, la deuxième partie relate des actes d'état civil ; c'est une liste, complète ou non, dressée par le curé, pour avoir en mains les noms des N. C. de sa paroisse. Or sur cette liste de N. C. figurent Marquis de Calvairac et Marie de Gartoule, qui ont sept enfants, dit la note : en réalité six enfants seulement

(1) Jean est plus souvent désigné sous le nom de Marquis.

sont dénommés ; il y manque la dernière fille, Louise, née le 12 juin 1714. D'autre part l'indication de l'âge du sixième enfant Jeanne « âgée de 4 mois » nous donne la date même où cette note a été rédigée (octobre 1712). D'ailleurs si l'on prenait la date portée au registre (1732) comme exacte, aucune indication d'âge des enfants ne correspondrait à la réalité ; tandis que la date de 1712 concorde avec l'âge respectif de chacun des enfants de Marquis de Calvairac, tel que cet âge nous est révélé par leurs actes de baptême. Nous pouvons donc conclure, comme nous l'avons indiqué au début de cette étude, que les registres d'état civil tenus par les curés de paroisses renferment des lacunes et des inexactitudes. D'autre part, malgré l'affirmation de l'édit de Révocation qu'il n'y avait plus de réformés en France, on continuait à dresser exactement et à tenir au courant la liste des anciens réformés que l'on désignait sous la qualification persistante et indélébile de *Nouveaux Convertis*. En réalité — cette terminologie le prouve — les N. C. ne donnaient pas grande satisfaction ; malgré les avances faites et les persécutions multipliées, l'assimilation s'affirmait de plus en plus impossible avec les catholiques.

Marquis de Calvairac ne se faisait pas faute d'assister quand l'envie lui venait, à un mariage à l'Eglise, et même d'y figurer comme témoin. Le 15 juin 1716, il signe sur le registre de la paroisse au mariage religieux de Charles Birbès et de Pauline Dubois, et le 7 novembre 1716 au mariage religieux de Jean Sablairolles et d'Elizabéth Carion. Chaque fois il signe Saint-Marc de Calvairac ; ce prénom de Saint-Marc, ou plutôt ce titre, nous le retrouverons de façon courante, comme titre donné à son fils aîné. Il ne faut pas s'étonner de cette variation dans les dénominations du même personnage, qui utilise tantôt son nom patronymique, tantôt le titre lui venant d'un fief : cet usage était courant aux *xvii<sup>e</sup>* et *xviii<sup>e</sup>* siècles.

De Marquis de Calvairac nous avons un grand nombre d'actes authentiques, qui nous renseigneront sur sa



situation de fortune et sa façon de gérer son patrimoine. Il devait être en bons termes avec le notaire royal d'Espérausses, M<sup>e</sup> Pomier ; car il lui rendait de nombreuses visites et faisait de fréquents appels à son ministère. Le 1<sup>er</sup> novembre 1727, il vend à Maurice Boyer, tisserand à Espérausses, pour le prix de 120 livres, une pièce de terre de cinq cartères, qui faisait partie de son domaine d'Espérausses. Était-ce pour rendre service à un voisin qui désirait ce coin de terre, ou bien Marquis de Calvairac, chargé de famille, avait-il besoin d'argent disponible ? Ce deuxième motif paraît le plus plausible, si nous considérons que le prix de la vente ne sera pas versé à Calvairac, mais au sieur Gasc, collecteur des tailles pour l'année 1725, en acompte des sommes dues par Calvairac. L'acte de quittance est du 4 avril 1728 ; on peut en déduire que Marquis de Calvairac était plutôt en retard pour le paiement de ses impositions.

Ce Gasc, collecteur d'impôts par surcroît, était surtout un marchand, peut-être un nouveau riche de l'époque ; il traitait toutes sortes d'affaires ; d'abord il avait pris à ferme la métairie d'Oulès, appartenant à Marquis de Calvairac ; il fournissait à sa maison diverses denrées ; et même il lui faisait des avances d'argent, si bien qu'il se prétendit un jour créancier de M. de Calvairac, pour solde de tous comptes, d'une somme de 732 livres, 14 sols : la somme était d'importance pour l'époque : Calvairac n'était pas tout à fait d'accord sur le chiffre, et sans doute il ne pouvait s'acquitter. Son créancier le cita devant le Sénéchal de Carcassonne, et ce magistrat rendit contre M. de Calvairac une sentence de condamnation, le 11 avril 1728. Le délai pour porter ce jugement en appel devant le Parlement de Toulouse était de huitaine à partir de la signification. Calvairac laissa passer ce délai sans relever appel : il fallait donc payer.

Des amis intervinrent pour une transaction qui eut lieu le 31 août 1728. On vérifia à nouveau le compte qui fut reconnu exact ; et même une omission fut constatée au préjudice du créancier Gasc ; ce dernier qui se ren-

daît aux foires, et notamment à la foire importante de Pézénas, avait été prié par les demoiselles de Calvairac de faire pour elles quelques achats, sans doute des objets de toilette ; la commande s'élevait à 60 livres. Le père dut faire une observation, quand il fut mis au courant ; toutefois, dit l'acte « de quoy et de la réception de la marchandise ledit sieur de la Tourrette estant informé aurait convenu d'en faire raison ». Comment aurait-il pu résister aux demandes de ses quatre filles, qui ont de 15 à 25 ans, et pour qui les distractions n'abondent pas à Espérausses ?

De plus, sur les tailles de 1727, Calvairac doit encore au collecteur Gasc 70 livres ; enfin Gasc a fourni au fils aîné de M. de Calvairac trois cannes, six pans de toile : ce n'était pas encore pour le mariage de ce fils, bien qu'il fût âgé de 25 ans à cette époque. Le compte dressé, Calvairac obtient un délai de trois ans pour s'acquitter par paiements échelonnés avec intérêts.

M. de Calvairac avait donc quelque peine à payer ses dettes ; et pourtant c'était un propriétaire foncier important ; mais les revenus de ses cinq ou six domaines étaient médiocres, les charges de famille lourdes ; lourds aussi les impôts ordinaires ; et puis en sa qualité de N. C. on ne l'oubliait pas dans la répartition des amendes que l'Intendant prononçait contre tous les N. C. de l'arrondissement où une assemblée illicite avait été surprise : ce qui — les états de répartition le démontrent — atteignait d'habitude pour chaque infraction le montant de l'impôt de capitation ; il fallait compter aussi les amendes individuelles que Calvairac risquait à toute heure pour les nombreux actes religieux de la religion catholique qu'il omettait d'accomplir ou pour les manifestations de sa religion réformée auxquelles il se laissait aller ; de sorte que ses disponibilités étaient très restreintes. Pour lui aucun moyen de gagner de l'argent ; il ne faisait pas de commerce, ne pouvait prétendre à un emploi rémunérateur, et ne recevait de Versailles la moindre pension. Ainsi la situation de ces familles de province va décroître

peu à peu avec la diminution progressive de leur fortune matérielle, tandis que les bourgeois, les marchands s'élèvent progressivement, acquièrent de l'argent, des terres, de l'influence ; et la Révolution n'aura qu'à niveler en droit une équivalence déjà accomplie.

■  
\* \*

M. de Calvairac a fait deux testaments qui nous laissent des précisions sur sa situation de fortune et sa mentalité de chef de famille. Le testateur est malade « incommodé, dit le texte, mais ayant ses bons sens, mémoire « connaissance et entendement », il commence par recommander son âme « à notre grand Dieu, père, fils et Saint-Esprit », formule qui, dans sa simplicité et son laconisme, permet de conclure qu'elle n'émane pas d'un catholique ; et d'autre part, dans un acte public, un notaire royal de cette époque ne pouvait pas employer une terminologie qui porterait trop exclusivement sa marque protestante. La formule ci-dessus répond à cette double préoccupation. Cependant M. de Calvairac *va* formuler un désir précis ; il veut qu'après son décès son corps soit enseveli au cimetière de la paroisse où il décèdera. Voilà donc le curé de la paroisse chargé de présider la cérémonie. Pouvait-il en être autrement ? Ou bien les obsèques se feront de nuit, en cachette, dans un lieu écarté : en ce cas, l'acte notarié ne pourra porter trace de ce désir ; ou bien l'enterrement sera public ; mais il faudra passer par l'Eglise. M. de Calvairac se soumet : ce n'est qu'une formalité !

Sa première disposition est pour les pauvres d'Espérausses ; il leur lègue 10 setiers de blé ou seigle à distribuer dans l'an après son décès, devant la porte de sa maison, par son héritier, en présence de deux personnes de probité : coutume touchante qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours dans certaines régions.

A chacune de ses quatre filles : Marie, Pauline, Jeanne et Louise de Calvairac il donne 3.000 livres pour leur légitime à prétendre tant sur les biens paternels que



maternels ; et, pour assurer leurs droits, il leur assigne la Métairie d'Oulès, avec faculté de la vendre.

Mais toute sa pensée se porte sur l'institution d'héritier, sur le continuateur de sa personne et de sa maison, son fils aîné. C'est pour lui, pour assurer en la main de cet aîné la dévolution de la plus grande partie de ses biens, que M. de Calvairac va continuer toutes les dispositions de ce long testament. Comme à regret, il a autorisé ses filles à s'approprier le domaine d'Oulès ; mais il permet à son héritier de conserver ce domaine en donnant à ses sœurs le prix qu'elles auraient pu retirer de la vente ; si même l'héritier veut payer à chacune de ses sœurs le legs de 3.000 livres, il gardera la propriété d'Oulès.

A son deuxième fils Marquis il laisse sa métairie du Teil.

A son troisième fils Maurice il donne « le droit de légitime qui pourrait lui compéter de droit sur ses biens » ; mais à la condition que Maurice restituera cette part, s'il touche l'hérédité de feu noble Marquis de Gartoule, sieur de Lisle.

Ce dernier, en effet, avait par testament du 10 septembre 1725 laissé toute son hérédité à son neveu Maurice, qui entrerait en possession au décès de Mme de Gartoule. Maurice sera dans une bonne position de fortune ; son droit de légitime lui sera donc inutile ; et c'est encore l'aîné qui en profitera ; en attendant, cet aîné gardera en mains la part de Maurice jusqu'à ce que Maurice entre en possession de l'héritage de son oncle, et il lui paiera une pension de 150 livres par an. D'ailleurs M. de Calvairac ne fait ce legs à Maurice que pour la validité de son testament.

Au cas de prédécès de Maurice avant la veuve de Marquis de Gartoule, c'est le cadet Marquis, qui recueillera cette succession : il devra alors restituer la métairie du Teil à l'héritier.

Si M. de Calvairac s'efforce ainsi à ce que ses biens ne se subdivisent pas trop après sa mort, il se préoccupe

aussi que sa femme et ses enfants restent groupés à Espérausses, dans la vieille maison de famille où sa race est restée attachée depuis plusieurs siècles. Il prie sa femme, ses filles et ses fils de vivre ensemble avec son héritier dans sa maison sur les revenus de tous les biens; la mère, dit-il, dirigera la maison. Mais il faut tout prévoir ! Si la mère, les filles et les fils ne peuvent vivre avec l'héritier, il leur attribue la moitié de la maison d'Espérausses avec les meubles nécessaires, et pour leur entretien il leur abandonne la jouissance du domaine de Blansiala.

A ses autres parents il donne cinq sols à diviser entre eux et qu'ils toucheront « en faisant apparoir leurs droits ». Il entend que sa femme ne soit sujette à aucune reddition de comptes, ni au paiement d'aucun reliquat ; il la décharge de faire procéder à un inventaire ; enfin « il ordonne à tous ses enfants de l'honorer et respecter, et de lui obéir ».

Et puis vient le couronnement de l'édifice, l'institution solennelle de son fils aîné pour son héritier, Marc de Calvairac, à qui il donne tout ce qu'il laissera — et pour ne rien abandonner au hasard il examine ensuite une série d'hypothèses où les droits de chacun sont minutieusement réglés.

Telle est l'œuvre très représentative d'une époque et d'un état d'esprit : la famille est constituée sur des bases de granit comme les assises de la maison d'Espérausses : le père est le chef à qui on obéit ; la mère est respectée et honorée ; les enfants restent groupés sous le même toit : c'est là leur point d'attache, leur refuge contre les intempéries du dehors et les querelles des hommes : ainsi rassemblés ils seront plus forts !

Ce testament de 1728 fut suivi d'un autre qui porte la date du 14 avril 1733 : cinq ans avaient passé ; et l'état de santé de M. de Calvairac s'est aggravé ; naguère c'était de sa chaise qu'il dictait ses dernières volontés ; maintenant il est dans son lit « le rideau levé et des chandelles dans la chambre et auprès du lit allumées » ; car il est dix heures du soir, et l'on a dû convoquer en hâte le notaire et quatre voisins du château pour témoins.

M. de Calvairac apporte quelques modifications à son premier testament, mais il n'en change pas les dispositions essentielles ; il augmente notamment la pension que son héritier devra servir à son troisième fils Maurice, et met à la charge de son héritier la nourriture du cheval de Maurice.

M. de Calvairac n'était pas encore à l'article de la mort ; mais sa maladie l'empêchait de s'occuper de ses affaires en dehors d'Espérauses. Déjà son fils aîné, Marc, sieur de Saint-Marc, comme disent les actes — avait reçu de lui une procuration pour aller régler ses comptes avec le sieur Ouradou, marchand à Brassac (28 septembre 1731) ; et les termes de cet acte laissent entendre que le mandataire avait mission de contracter un nouvel emprunt. D'ailleurs sur la transaction intervenue le 11 avril 1733 avec Bascoul, son fermier de la métairie d'Oulès, nous voyons que ce fermier fait sur sa rente des avances aux enfants de M. de Calvairac et qu'il avait remboursé, pour le compte de ce dernier, certaines sommes au créancier Ouradou. Ce créancier impatient poursuivit en 1734 M. de Calvairac en remboursement de sa dette ; et M. de Calvairac dut s'adresser à un ami, Jean d'Oulès, sieur de Buisson, pour sortir d'embarras. Le 18 octobre 1734, Jean d'Oulès lui prêta 3.917 livres, 19 sols, 9 deniers, en louis d'or, écus et monnaie de cours, qui lui permirent de satisfaire Ouradou. Jean d'Oulès avança en outre 82 livres, 3 deniers ; au total 4.000 livres, dont M. de Calvairac lui fit reconnaissance notariée le 27 janvier 1735. Le remboursement en était promis dans deux ans pour la moitié, deux ans après pour le reste ; et l'intérêt de la somme totale, 200 livres par an, Calvairac le déléguait à prendre sur Bascoul, son fermier du domaine d'Oulès.

A cet acte important comparurent des signataires de marque : noble Godefroy de Gartoule, sieur de Belfortez, son parent ; Pierre Hugonin, sieur de Saint-Pierre, d'Anglès, qui épousera sa fille Louise, et Marquis Pomier, praticien, à la Borie, près Espérauses.

A ce même fermier M. de Calvairac reconnut le

5 février 1735 devoir 396 livres, à imputer sur les fermages à venir : le détail des sommes nous renseigne sur les opérations de M. de Calvairac : 300 livres pour argent prêté, 50 livres pour le prix d'une jument, 24 livres pour la nourriture (paissonnage) de pourceaux, et enfin 12 livres, prix d'un manteau délivré de la part des frères Bascoul au fils aîné de M. de Calvairac.

Le procès contre Ouradou ne fut pas seul à occuper M. de Calvairac. Déjà en 1733, il avait dû assigner Azaïs, son fermier, du domaine de la Tourrette, devant le juge ordinaire d'Espérausses : Là aussi intervint une transaction : Azaïs s'engagea à employer une partie des fermages « au paiement de la taille de la métairie de la Tourrette et censives d'icelle », et ce qui excédera sera délivré par Azaïs pour le dit sieur de la Tourrette aux collecteurs des deux années précédentes à compte sur les tailles de la métairie de Malet.

De tout cela nous pouvons conclure que le service de trésorerie de M. de Calvairac fonctionnait avec quelque difficulté ; malgré ses possessions territoriales il était souvent à court d'argent, soit que son train de maison fût trop important, soit qu'il ait été malheureux ou malhabile dans l'administration de sa fortune ; il a dû traverser des moments difficiles, en voulant maintenir intact l'héritage territorial qu'il avait le souci de transmettre entier à son successeur.

Et pourtant ces difficultés n'empêchaient point M. de Calvairac d'avoir un geste de générosité : un voisin avait-il besoin d'une somme d'argent pour aller au service du Roi, Calvairac lui rendait ce service (obligation Jean Pastoris du 18 février 1734).

La vie passait ainsi pour lui entre sa famille et ses affaires ; avec les agents du Roi il n'eût pas, semble-t-il, trop de difficultés pour cause de religion ; car il sut sauver les apparences ; mais il garda ses enfants protestants. Dans sa maison avaient accès un groupe d'amis, les Garroule de Belfortez, ses parents, les Bayart de Champagnol, récemment arrivés à Espérausses, le chirurgien Marc Bec, sieur de la Grave, les Corbière, de la Tellière



de Berlats, les d'Oulès de Buisson, du Redondet, et une famille importante, les Pomier, qui fournit à cette région des avocats, des juges, des notaires. Ce voisinage donnait quelque animation à la vieille maison ; son fils aîné Marc s'était marié ; Maurice attendait l'héritage de son oncle de Gastoule ; Marquis aurait plus tard la métairie du Teil ; sa fille aînée avait épousé Philippe Rabaud, d'une famille de magistrats de Viane et de Lacauene ; les trois autres filles vivaient encore à son foyer : Le chef de famille voyait avec satisfaction cette nombreuse postérité autour de lui.

Il lui restait un dernier acte à accomplir qui symbolise le prestige qu'avait alors le chef de maison. Ses deux fils Marquis et Maurice ont plus de 25 ans ; ils demandent à leur père de les émanciper. La cérémonie s'accomplit avec solennité devant le notaire royal le 27 janvier 1735 pour Maurice de Calvairac. Ce jour-là en présence de ses amis Gartoule, Jean d'Oulès et Pierre Hugonin, Marquis de Calvairac est assis sur un fauteuil ; son fils se met à genoux devant lui, les mains jointes : alors, dit l'acte, « le père voyant son fils, genoux à terre devant lui, les « mains jointes, inclinant au désir de son fils, l'a relevé « et lui a disjoint ses mains : et par cette formalité il « déclare qu'il émancipe le dit Maurice, son fils, et le tire « hors de sa puissance paternelle, pour son dit fils pouvoir faire ses affaires et profits, passer tous actes, s'obliger, traiter, transiger, recevoir, faire toutes quittances « et généralement, tout ce qu'une personne libre peut « faire ; de quoi ledit Maurice Calvairac fils a très humblement remercié son dit père ». Et ce fils de 27 ans, qui, à cet âge n'était pas encore capable d'accomplir un acte de la vie civile, va devenir libre et pourra entrer en possession de l'héritage de Gartoule. La même formalité fut accomplie par le père de famille le 9 juillet 1737 pour l'autre fils, Marquis de Calvairac du Teil, âgé de 31 ans.

Marquis de Calvairac père mourut bientôt après, et sa femme ne tarda pas à le suivre.

Gaston MERCIER.

*(Cette notice, augmentée d'un dernier chapitre, paraît en librairie).*

## Documents

---

### Lettres de Catherine de Bourbon princesse de Navarre, duchesse de Bar

(Suite) (1)

---

LIII

1589. 25 octobre.

Orig. — Archives du Ministère des Affaires étrangères, .  
*Mémoires et documents, France, 372, fol. 21.*

*A Morsieur de Saint Geniès,  
Lieutenant general du Roy mon seigneur.*

Monsieur de Saint Geniès, quelques jours avant que le capitaine Pocquaron vint à deceder, il me feit prier de recevoir sa charge de cappitaine du parsan et en pourveoir par sa resignation le cappitaine Incamps, son nepveu et heritier de ses biens, me demandant ceste grace en recompence des services qu'il avoit faictz au Roy mon seigneur, m'envoyant pour cest effect sa procuration, chose que je luy accorday volontiers comme juste et fort raisonnable qui ne se peult bonnement refuzer aux bons et fidelles serviteurs quant ilz laissent des enfans ou heritiers pour meriter semblables charges, comme faict le cappitaine Incamps qui est homme de valeur et a des moiens pour ne tomber en beaucoup d'accidens qui adviennent et font quelquefois aucuns qui portent pareil tiltre ; de quoy j'ay bien voulu vous en advertir pour ce qu'il est à présent venu icy du camp en hors et que j'ay pencé [le] retenir dans le païs à cause que les principales forces sont dehors et que je ne sçay ce qu'il pourroit ce pendant arriver à cause de la grande malice et fureur dont noz ennemys sont possédez, et vous en verrez quelque chose par la coppie d'une lettre que le sieur de Luxe (2)

(1) Voir *Bull.*, 1924, p. 195; 1925, p. 31, 188, 305 (Publiées par R. Ritter).

(2) *Charles, comte de Luxe*, baron d'Ostabat, Lantabat et Sainte-Livrade, seigneur de Tardets, Ahaxe, Ledeuix, Esquiule, etc., mestre de camp d'un régiment d'infanterie, chevalier de l'ordre du Roi et capitaine de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances, gouverneur de Mauléon et de la Soule, de 1568 à 1587, était l'un des seigneurs les plus considérables du pays basque et l'âme du parti catholique dans

a escrit à ceulx de Tholose, laquelle vient de la forge et invention de l'evesque de Comenge, lequel par ce moien pensoit luy faire fournir à ceulx de Tholose quelque somme de deniers (1). Mais Dieu y a pourveu par la confuzion qu'il a envoyé en ladite ville en laquelle ledit evesque est tellement enveloppé qu'il demeurera soulz la ruyne d'autant que monsieur le mareschal de Joyeuse (2) le presse fort comme je vous ay escrit et que plusieurs conseillers de la court et cappitolz s'en sont sortiz.

Je vous advise aussi que le Roy mon seigneur a escrit à Monsieur de Turenne, du XXIX<sup>e</sup> du passé, et dit que son armée et celle du duc de Mayenne estoient à deux mosquetades l'une de l'autre, sans que l'ennemy feist jamais semblant de sortir de sa trenchée, qu'il atandoit quatre mil Angloys qui ja estoient embarquez avec pouldres et bouletz de canon, et de faict cent gentilzhommes anglois qui avoient prins le devant estoient ja arri-

cette région. Il se révolta une première fois contre Jeanne d'Albret, en 1567. Il obtint ensuite son pardon de cette reine, ce qui ne l'empêcha point de reprendre les armes et de participer activement à l'invasion du Béarn en 1569 (voir sur ce personnage : BORDENAVE, *Histoire de Béarn et Navarre, Les Huguenots en Béarn, Lettres d'Antoine de Bourbon et de Jehanne d'Albret, Mémoires et poésies de Jeanne d'Albret*, etc.). Le 22 décembre 1585, le roi de Navarre écrivit à M. de Saint-Geniès pour l'inviter à s'emparer du château de Mauléon et à tâcher de saisir M. de Luxe et de « s'en défaire ». « Ce sera très bien fait », ajoutait le souverain (*Lettres miss.*, II, pp. 157-159), mais son ordre ne put être exécuté et le gentilhomme basque continua de s'agiter. Une intéressante preuve de ses manœuvres est fournie par un mémoire de Guy de Lusignan de Saint-Gelais et de Lansac, frère de l'évêque de Comminges, rédigé à Madrid le 7 mai 1591 à l'intention de Philippe II et contenant un plan d'invasion du Sud-Ouest de la France par la Basse-Navarre. De l'avis du ligueur, l'armée espagnole aurait dû se composer de 2.000 chevaux et de quatre régiments dont l'un eût été confié à M. de Luxe et un autre à don Frances de Alava. Bien que ces corps fussent recrutés en Navarre, Guy de Saint-Gelais estimait qu'il faudrait les nommer « les deux régimens basques et parlissent tant qu'il se pourroit le langage basque, afin que Vostre Majesté insensiblement pault, les mettant es places qui se gaigneroient, s'aseurer d'icelles. Or ledit sieur de Luxe est estimé tout françois, nul ne trouveroit estrange que Vostre Majesté luy en commist entre mains, veu que le feu Roy Henry luy avoit mesmes donné un gouvernement, et lequel ne seroit jamays si meschant que de manquer au service de Vostre Majesté qui si liberallement l'avés receu et entretenu avec sa famille en ses pays depuis qu'il fut expolié du sien par Henry de Bourbon, et lequel neantmoins offre pour plus grande assurance d'accepter pour gendre tel gentilhomme espagnol que Vostre Majesté advisera estre propre à son service, et luy donnera sa fille et seule heritiere en mariage. » (Arch. nat., K. 1580 ; cf. *ibid.*, n° 39.)

Charles de Luxe réussit pourtant à obtenir plus tard de Henri IV mainlevée de la saisie de ses biens. Il mourut paisiblement au début de 1604.

(1) Le comte de Luxe avait épousé Claude de Saint-Gelais. Il était donc allié au turbulent évêque de Comminges.

(2) Guillaume, vicomte de Joyeuse, maréchal de France, mort en 1592.

vez (1). Dit en oultre que infaliblement messieurs le comte de Soyssons, de Longueville et d'Aumont (2), avoient joinct leurs forces le vingt quatriesme, qui excedoient de beaucoup celles de l'ennemy, et s'en venoient à grandes journées avec esperance de le serrer de fort près.

D'avantaige souvenez-vous de ce que je vous ay escrit par ma derniere, concernant les lettres qu'avois envoyé au sieur de Bazillac (3) et consulz de Tarbe, lesquelles ont porté tel coup que par une assenblée publique faicte par les habitans de Tarbe, le sieur de Bazillac s'est resoulu à la voye des armes, ensemble tous lesditz habitans ayans les tous juré de vivre et mourir pour le service du Roy mondit seigneur, et s'opposer par toutes voyes à ses ennemys ligueurs, me prians que rien ne soit changé au faict de la religion et que leurs libertez anciennes leur soient gardées, et que neantmoins je leur vueille ayder des deniers des decimes et forane (4) pour l'entretennement des gens de guerre, ce que fort volontiers je leur ay octroyé d'autant que je veoyois tout le Comté en hazard de se perdre et que le sieur d'Anthin (5) commenceoit à lever par audace et inthi-

(1) Cf. la lettre de Henri IV à M. de Saint-Aulaire, du 1<sup>er</sup> octobre (*Lettres miss.*, III, pp. 51-53.)

(2) *Jean d'Aumont*, maréchal de France (1522-1595).

(3) *Paul, baron de Bazillac*, fils de Jean de Bazillac et d'Anne de Rochechouart-Barbazan. Sénéchal de Nébouzan en 1592. il épousa, le 19 juillet de la même année, Françoise d'Antin, fille de feu Arnaud d'Antin, sénéchal de Bigorre, et d'Anne d'Ornesan. En décembre 1592, après avoir fait d'abord bonne contenance devant l'armée ligueuse du marquis de Villars qui attaquait Tarbes, il abandonna cette place et se retira dans la forteresse de Rabastens. Il mourut en 1620 (MAURAN et BALENCIE, *op. cit.* ; Jean BOURDETTE, *Notice du Nébouzan*). Il était beau-frère de Savary d'Aure, baron de Lapeyre, et du capitaine Incamps (cf. *supra*, lettres VIII et XIII).

Précisément, le 24 mars de cette année 1589, Bazillac revenant des Etats de Comminges, tenus à Salies-du-Salat, fut, en compagnie du seigneur de Lamezan, son parent, attaqué par une vingtaine de soldats, capturé et enfermé au château d'Alan, demeure de l'évêque de Comminges. Les Etats de Comminges réclamèrent aussitôt sa mise en liberté (Abbé LESTRADE, *op. cit.*, II<sup>e</sup> série, p. 278).

(4) Lisez *foraine*.

(5) *Hector de Pardaillan*, baron de Gondrin, Montespau, *Antin* Auraigne et autres places, chevalier des deux ordres du Roi, gentilhomme ordinaire de sa chambre et capitaine de 50 hommes d'armes de ses ordonnances, était baron d'Antin du chef de sa femme Jeanne d'Antin, fille aînée du sénéchal de Bigorre (Arch. du Gers, I, 2753). Il était donc le beau-frère du baron de Bazillac. Son fils, Antoine-Armand, marquis de Montespau, joua un grand rôle sous Henri IV et Louis XIII. En 1591, un religieux, le frère Joachim de Castro, avisant Philippe II du succès des ligueurs vers la frontière d'Espagne, louait « Mosur Salern, Mosur de Savinach, Mosur de *Antin*, Mosur de Berat, todos quatro capitanes de gentes de armas, muy grandes catholicos y valerosos guerreros, y muy amigos y confederados con el obispo de Comenche [Urbain de Saint-Gelais]. » (Arch. Nat., K. 1579, n° 16.) Cf. *infra* lettre LXIII.



midations telle nature de deniers et tous autres, suyvnt ung pouvoir qu'il dit luy avoir esté donné par ceux de Tholose. On me vient d'asseurer de ce costé-là que le sieur de Sus (1) a prins Samatan pendant que le baron de Pegulhan (2) estoit allé à Tholose, lequel j'avoys pencé ramener à son devoir, mais j'espere qu'il portera la peine de sa faulte puisqu'il a perdu son lousis duquel principalement il avoit recueilly ses espritz tant eslevez, qu'est l'endroit auquel je prie Dieu, Monsieur de Saint Geniès, qu'il vous doinct santé parfaicte.

A Pau, ce XXV<sup>e</sup> d'octobre 1589.

\* Vostre bien affectionnée et meilleure amye,

CATHERINE DE NAVARRE.

[P.-S. non autographe :] Advertissez le sieur de Belsunce (3). je vous prie, du sujet contenu en la letre du sieur de Luxe, afin qu'il exhorte et pratique les comunaultez de Soule à ne se departir de l'obeyssance deue au Roy mondit seigneur, et luy donnez sur cela le conseil que jugerez le meilleur et expediantz plus assurez selon vostre prudence, car il semble mesmes en la dite letre y avoir quelque chose en termes obscurs qui vous concerne.

(1) La vie mouvementée d'Antoine-Gabriel, seigneur de Sus, gouverneur du château de Mauvezin en Nébouzan, le plus célèbre des capitaines béarnais protestants, mériterait de faire l'objet d'une étude approfondie. Je me bornerai à noter ici que cet officier s'empara en 1586 de Saint-Bertrand-de-Comminges, et de Puymaurin le 10 février 1587 (Abbé LESTRADE, *op. cit.*, I, p. 331). En 1588 il menait à travers le Bas-Armagnac une aventureuse chevauchée, au cours de laquelle, surpris par le maréchal de Matignon, il fut grièvement blessé (CAILLÈRE, *Histoire du maréchal de Matignon*, p. 240). Il prenait Solomiac le 23 septembre 1589, Samatan le 20 octobre, puis Lafite-Volvestre et tenta un coup de main sur Le Fousseret (Abbé LESTRADE, *op. cit.*, I et II ; cf. BORDENAVE, *Histoire de Béarn* ; COM-MUNAY, *Les Huguenots en Béarn* ; Mémoires de Jean d'Antras ; AUBIGNÉ, *Histoire universelle* ; Jean BOURDETTE, *Notice du Nébouzan* ; *Revue de Comminges*, etc.). Il mourut avant 1594. Sus avait épousé en 1567 Jeanne de Montaut-Bénae et se trouvait ainsi être le beau-frère du sénéchal de Bigorre et du baron de Navailles, et le cousin de Corisande. De ce mariage naquirent trois fils et une fille (cf. *supra*, lettre XXXIII bis, note).

(2) Jean-Roger de Comminges, baron de Péguilhan, et M. de Montberaud, furent invités par les Etats de Comminges, en juin 1589, à faire adhérer à la Ligue les hommes d'armes de leurs compagnies (Abbé LESTRADE, *op. cit.*, I, p. 156). Le 1<sup>er</sup> février 1590, au cours d'une nouvelle session de ces Etats, M. de Péguilhan devait se prononcer en faveur de la conclusion de la trêve avec le maréchal de Matignon (*ibidem*, p. 174). Enfin, lorsque les Etats reconnurent Henri IV (mars 1594), il fut député avec M. de Cazalas vers Sa Majesté « pour lui rendre le devoir et obeissance » (*ibidem*). Par la suite le premier baron de Comminges se montra constamment dévoué au Roi.

(3) Jean de Belsunce, vicomte de Macaye, conseiller et chambellan du roi de Navarre, le chef des protestants en pays basque et l'adversaire de Charles de Luxe dont il avait épousé la sœur, Catherine, le 21

## LIV

[1589. Début de décembre.]

Orig. autogr. — Bibl. nat., ms. français, 3325, fol. 62.

\* *A mon cousin, Monsieur le mareschal de Matignon.*

Mon cousin, j'ay etté très ayse de ce que La Base (1) m'a dit de vostre part que, devant qu'il soit huit jours, vous feriez reconnoytre du tout le Roy à Bourdeaux. Je ne doute point que vostre affection et prudance ne face faire à ces mesieurs ce que vous entreprendrez (2). Vous aurés ceu ce que mon frere de Leitoure (3), accompagné de M. de Saint Chama-

décembre 1555 (Bibl. nat., Clairambault, 1271, fol. 118). Nommé par Charles IX gouverneur de Mauléon et de Soule en 1565, il fut déposé de cette charge par Luxe, en 1568. Sur l'ordre du roi de Navarre il réussit à reprendre Mauléon de vive force, le 2 février 1587, et se réinstalla définitivement dans son gouvernement; tandis que son beau-frère, franchissant les monts, se réfugiait à Ochagavia en Navarre espagnole (*Bulletin... de Pau*, XXIV, pp. 255, 257 et 284; cf. *France protestante*, 2<sup>e</sup> édition; *Lettres miss. de Henri IV*; *Les Huguenots en Béarn*; BORDENAVE, *Histoire de Béarn*, etc.). Son fils Jean avait épousé en 1584 Rachel de Gontaut-Saint-Geniès, troisième fille du sénéchal de Béarn (cf. *infra*, lettre du 30 août 1592, note).

(1) Je n'ai pu identifier ce personnage, le même sans doute que ce La Basse dont parle Henri IV dans une lettre du 14 mai 1590 adressée à Corisande (*Lettres miss.*, III, p. 194).

(2) Matignon s'employait avec dévouement et habileté, depuis plusieurs mois, à faire reconnaître Henri IV comme roi de France par le parlement de Bordeaux. Le 2 décembre, il faisait échouer une des dernières manœuvres tentées par ceux des magistrats qui penchaient du côté de la Ligue (C. JULIAN, *Histoire de Bordeaux*, Bordeaux, 1895, in-4°, p. 385).

(3) Catherine désigne ainsi son demi-frère naturel, l'évêque de Lectoure, Charles, bâtard de Bourbon, fils d'Antoine de Bourbon et de Louise de La Béraudière, fille d'honneur de Catherine de Médicis, né en 1552 (Bibl. nat., ms. italien 1747, fol. 178 v°) ou en 1554 (P. ANSELME, I, p. 144). Sur les instances de son père, le bâtard de Bourbon avait été pourvu, en 1561, de l'évêché de Comminges vacant par le décès du cardinal Caraffa, mais, en attendant qu'il pût en prendre possession, son siège fut occupé par Pedro d'Albret. A la mort de ce dernier, survenue en 1568, il obtint confirmation de sa nomination; mais l'année suivante il se trouvait dans l'armée des princes et fut fait prisonnier par les troupes royales à Jarnac. Il fut alors dépouillé de son évêché au profit d'Urbain de Saint-Gelais (cf. *supra*, lettre XLII), malgré les protestations de Jeanne d'Albret et du prince de Navarre (*Lettres d'Antoine de Bourbon et de Jehanne d'Albret*, p. 362; *Rec. des lettres miss. de Henri IV*, I, pp. 11 et 12, VIII, p. 25; *Prince GALITZIN, Lettres inédites de Henry IV*, Paris, 1860, in-8°, pp. 11-18).

En 1572, on voit que 2.000 livres tournois de pension lui étaient assignées sur la trésorerie de Béarn (Arch. des Basses-Pyr., B. 148). Il fut ensuite nommé au prieuré de Saint-Orens d'Auch, puis à l'évêché de Lectoure. Dans cette ville, il mena l'existence de plaisirs et de chasses des grands seigneurs de son temps, si bien que les revenus de son diocèse ne suffirent pas à ses dépenses. Le 7 février 1593, il écrivit au Roi, se plaignant amèrement de sa pauvreté et ajoutant : « L'arrivée de Madame sans moy peust assés fayre voy à Vostre Magesté le

ran (1), Favas, Larboust (2), Panjas, Castelnaud, et autre noblesse, ont fait en Armaignac, assisté de M<sup>r</sup> de la Roque Benac (3) qu'y

peu de commodité que j'ay de vous servir et à Son Altesse tout ensemble, laquelle je n'eus moyen d'aler voyr jusqu'à Bordeaux, tant ma necesité se treuva grande alors, et acroyt de jour en jour. » (Bibl. nat., ms. fr. 23195, fol. 91.)

Le 5 novembre 1594, sur les bénéfices laissés disponibles par la mort du cardinal de Bourbon son oncle, lui était attribué l'important archevêché de Rouen (Bibl. nat., *ibid.*, fol. 137). Il ne reçut ses bulles que le 26 mars 1597 et fut sacré prêtre le 26 décembre seulement et archevêque deux jours plus tard. Il avait obtenu en juin 1597 un indult de Clément VIII lui concédant tous les honneurs du cardinalat sans avoir reçu le chapeau. Néanmoins, il n'avait pas encore célébré de messe, lorsque, après un vague essai de résistance (cf. le récit grossier et évidemment exagéré, mais cependant assez curieux, de Sully dans les *Economies royales*, éd. Petitot, III, p. 268), il eut la coupable faiblesse d'accepter d'unir, dans les conditions irrégulières que l'on sait, sa sœur Catherine, au duc de Bar, et ce fut à cette occasion que, dans le cours de la semaine qui précéda les noces de Madame, il monta pour la première fois à l'autel, en la Chartreuse de Paris (Bibl. nat., ms. italien, 1747, fol. 178 v°).

En 1604, s'étant démis de son archevêché, il se retira en son abbaye de Marmoutiers, près de Tours, où il mourut au commencement de juin 1610 (L'ESTOILE, X, p. 300 ; P. ANSELME, I, p. 144 ; *Gallia Christiana*, etc.).

(1) *Pierre de Peyronenc, seigneur de Saint-Chamarand*, Frayssinet, Geyniès et autres lieux, nommé sénéchal d'Agenais en 1588, fit son entrée solennelle dans Agen le 28 novembre, mais fut bientôt chassé de cette ville à cause de son attachement à la Réforme et parce qu'on le soupçonnait de favoriser le roi de Navarre. Il prit alors ouvertement le parti de ce prince et, le 30 juillet 1589, investit le Passage, en face d'Agen, en compagnie du vicomte de Turenne et de MM. de Laugnac, de Fabas et de Belsunce. Ces capitaines furent d'ailleurs obligés de lever le siège le 14 août, et Saint-Chamarand et Fabas se rabatirent sur l'Armagnac.

Saint-Chamarand ayant essayé de se saisir d'Agen par surprise, le 5 janvier 1591, trouva la mort dans cette sanglante échauffourée, ainsi que son fils et que le frère du comte de Panjas (SAMAZEUILH, *Histoire de l'Agenais*, Agen, 1847, in-16, t. II, pp. 284-297 ; ANDRIEU, *Histoire de l'Agenais*, Paris, 1893, in-8°, t. II, pp. 33, 35, 48-50).

(2) *Adrien d'Aure*, vicomte de Larboust, chevalier de l'ordre du Roi et capitaine de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances, frère consanguin de Savary d'Aure (cf. *supra*, lettre VIII) et germain de Jacques d'Aure, dit « le baron Jacques » (cf. *supra*, lettre XLV). Il aida Urbain de Saint-Gelais à reprendre Saint-Bertrand-de-Comminges aux huguenots, en 1586, mais, quoique catholique, fit, d'accord avec le baron Jacques, main basse sur deux précieuses pièces du trésor de la cathédrale (*Lettres de Catherine de Médicis*, IX, p. 104 ; MAURAN et BALENCIE, *op. cit.*, p. 145). Il passa ensuite dans le parti de Henri IV et, en 1594, fut des chefs de l'armée qui reprit encore — mais cette fois aux ligueurs — Saint-Bertrand-de-Comminges. Quelques mois plus tard, il pillait à nouveau la malheureuse cité (MAURAN et BALENCIE, *op. et loc. cit.*).

(3) *Bernard de Montaut*, seigneur de Larroque, baron de Navailles, frère puîné de Philippe de Montaut, baron de Bénac (cf. *supra*, lettre XXXV), et, comme son aîné, l'un des plus actifs parmi les lieutenants huguenots du Béarnais dont il fut chambellan.

commandoit au Biarnoïs que j'avois envoyé (1). Ils ont commencé à deloger ces braves ligueurs de leurs fors et, desirans passer

En mai 1576, il s'emparaît de Vic-en-Bigorre et du château de Lescurry, qui furent repris le mois suivant par Sarbalous et Labatut. C'est probablement au cours de ces opérations qu'il dut rendre son épée au seigneur de Mont qui lui soutira une forte rançon (MAURAN, *op. cit.*, p. 171 ; *Les Huguenots en Bigorre*, pp. 226, 229). Le 11 juin 1578, en vue du mariage qu'il allait contracter, il obtenait de son frère Philippe cession de la baronnie de Navailles en Béarn, apportée dans la maison de Montaut par leur mère, Madeleine d'Andoins. Sur ces entrefaites, il épousa Tabita de Bassillon, fille de Bertrand, abbé laïque de Gabaston, seigneur de Bassillon, gouverneur de Navarrenx, massacré en 1569, et de Jeanne de Cauna (MAURAN, *op. cit.*, pp. 171, 172).

Bernard de Montaut, toujours désigné en Béarn sous le nom de M. de Navailles, joua dès lors un rôle de plus en plus important. Il soutenait, en 1580, un combat malheureux contre le baron de Lengros (*Mémoires de Jean d'Antras*, p. 76). Au printemps de 1585, Catherine de Bourbon le chargeait, sur le conseil de M. de Saint-Geniès, de « prendre garde et commander vers Pau, Montaner, Nay et Pontacq ». C'est « très bien conseillé », écrit aussitôt le Béarnais à M. de Saint-Geniès (*Lettres miss.*, II, p. 44). Le 14 juin suivant, Bernard de Montaut arrive à Pau avec six chevaux et huit hommes : au nom du roi de Navarre il vient procéder aux montres et mettre la ville en état de défense (Arch. de Pau, BB. 1, fol. 332). Quelques jours plus tard, on le trouve, avec Castelnau et Parabère, à la tête d'un gros corps d'armée béarnais qui, un instant, menace Dax (Bibl. nat., ms. fr. 15570, fol. 132). Qualifié, à la fin de l'année, de « lieutenant-général deçà le gave », il s'occupe alors de faire exécuter à Pau des travaux de fortification (Arch. de Pau, BB. 1, fol. 349 v°, 358 v°). En 1587, est promulgué un règlement des milices de Béarn placées sous ses ordres (Arch. de Bizanos, près Pau, EE. 4). Le 11 novembre 1590, il passe en revue, au « Camp batalher » de Pau, les milices de cette cité « en armes de guerre » (Arch. de Pau, BB. 1, fol. 477 v°). On le voit encore, en 1591, assiégé en compagnie de M. de Panjas, dans Jegun, près d'Auch, par les ligueurs (Arch. des Basses-Pyr., B. 1616).

De par son titre de premier baron de Béarn, Bernard de Montaut était président des Etats de la Souveraineté, et comme tel il dut lire, le 14 septembre 1592, dans la grande salle du château de Pau, la déclaration par laquelle cette assemblée niait sa participation au coup de force qui, le 6 avril précédent, avait permis à M. de Ravignan de faire envahir la résidence de Catherine et d'arrêter le comte de Soissons (Arch. des Basses-Pyr., C. 698, fol. 206 v° - 239).

En 1600, il devint baron de Bénac par le décès de son frère Philippe (cf. *supra*, lettre XXXV, note). Il mourut avant 1612 (MAURAN et BALENCIE, *op. cit.*, p. 60). Son petit-fils, Philippe, fut ce maréchal duc de Navailles dont Saint-Simon a écrit qu'il était « de ces gens de l'ancienne roche, pleins d'honneur, de valeur et de fidélité à toute épreuve ».

(1) Bernard de Montaut, avec le régiment dont parle Catherine — ce corps comptait 1.500 hommes — occupa et ravagea, à l'automne de 1589, Lussan, à l'est d'Auch. Au début de 1590 il s'installait un peu plus à l'est, à Aubiet, que ses soldats n'évacuèrent qu'en 1591 (*Revue de Gascogne*, VII, p. 225-227). Par contre, M. de Panjas essaya, en 1589, un grave échec entre Condom et Vic-Fezensac (*Mém. de J. d'Antras*, p. 136).



encorres plus avant, cette armée m'a envoyé M<sup>rs</sup> de la Mote Gondrin (1), très bon serviteur du Roy, Brouillan (2) et Mesmes (3), pour avoir des poudres, balles, piques, corsellés et encorres des hommes, ce que je feray (4), esperant sur la parole qu'ils me donnet que cella ne sera pas inutile au servise du Roy. Voylà, mon cousin, ce quy ce pase, de coy je vous ay bien voulu avertir et vous prier pour la fin de croire que je vous seray toujours,

Vostre bien affectionnée cousine et parfaite amye,

CATHERINE DE NAVARRE.

#### LV

1590. — 24 janvier.

Orig. — Bibliothèque de la Société du protestantisme français, collection Schickler, ms. 759<sup>1</sup>.

A mon cousin, Monsieur le mareschal de Matignon (5).]

Mon cousin, vous aurés jà sceu la poursuite qui est faicte en la

(1) Bertrand de Pardaillan, baron de La Mothe-Gondrin, chevalier de l'ordre du Roi et son écuyer d'écurie, en 1563, sénéchal des Lannes de 1573 à 1574, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi le 12 mai 1580, mort avant 1596 (P. ANSELME, V, p. 186 ; cf. *Les Huguenots en Béarn*, p. 152 et 157. et de très intéressants documents dans le tome VII de la *Revue de Gascogne*, pp. 89-93, 236-237, 336). Il avait épousé Louise du Bois dont il eut un fils, Blaise, qui épousa, en 1596, Barbe de Pardaillan de Panjas (P. ANSELME, V, p. 187).

(2) Jean-Jacques de Bourouillan, seigneur du dit lieu, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de Navarre dès 1584. Il était en 1577 gouverneur de Nogaro pour ce prince qui, le 12 février 1579, le choisit — concurremment avec M. de La Mothe-Gondrin désigné par Catherine de Médicis — pour faire observer en Bas-Armagnac l'édit de pacification de 1577 (*Revue de Gascogne*, VII, p. 336). Il paraît avoir été fort avant dans la confiance du Béarnais (voir une intéressante série de lettres que celui-ci lui adressa, dans les *Arch. histor. de la Gironde*, II, pp. 1-5, et XV, pp. 279-285), pour lequel il était gouverneur du bas-comté d'Armagnac en 1584 (*Lettres miss.*, I, p. 652). Il fut marié à Anne de Las (*ibidem*), et, en secondes noces, à Madeleine de Pardaillan, et mourut avant 1602 (*Arch. du Gers*, I, 2753).

(3) Jean de Mesmes, seigneur de Patience, — frère cadet de Pierre de Mesmes, seigneur de Ravignan, premier président du Conseil souverain de Béarn, — gouverneur de Mont-de-Marsan en 1577, puis lieutenant-général de l'artillerie en Guyenne, marié à Gabrielle de Los (*Abbé Lécé, op. cit.*, t. II, p. 442).

(4) Le 11 décembre, Catherine faisait ordonner aux jurats de Pau par son maître d'hôtel, Rustain de Rois, de délivrer à MM. de La Mothe-Gondrin et de Bourouillan, 86 piques qui se trouvaient dans la maison commune (*Arch. de Pau*, BB. 1, fol. 446 v<sup>o</sup>). Le 1<sup>er</sup> janvier 1590, Turenne écrivait à M. de La Mothe-Gondrin qu'il suffirait qu'il fit porter 100 piques et qu'il n'était pas besoin de corsellets, mais le pria d'être fidèle, avec ses troupes, au rendez-vous (*Revue de Gascogne*, VII, p. 236).

(5) Cette lettre, bien que sa suscription ait disparu, ne peut avoir été adressée qu'au maréchal de Matignon, alors gouverneur de

chambre tournelle de la cour de Parlement de Bourdeaulx contre deux jeunes escholliers à cause de quelques parolles qu'on pretend par eulx avoir esté avancées sur le sujet de la religion. Ce jugement ne peult estre que dangereux en ce temps, d'autant que s'il est doux les esp[r]itz plus mutins du peuple ne seront d'avanture contans, et s'il est aussi au contraire suivy de quelque severité il attire avec soy de grans mescontentemens et remet assés mal à propoz les questions plus facheuses de ce temps, jusques à donner coup en chose qu'il fault espargner ou desguiser en atandant le commun consentement qui pourra estre entre ceulx ausquelz la decision de noz miseres sera commise. Cela me faict vous prier de vouloir moiennner à ce que cest affaire soit terminé par quelque doux expediant dont le Roy mon seigneur et frere, demeure contant et la tranquillité du peuple affermie, n'estant besoing en une sayson tant diverse vouloir regler les cueurs, les parolles et accidents d'un estat par le hault point de la loy civile, ains lacher beaucoup de sa rigueur et s'accommoder à ce qui est plus utile pour l'entretennement et conservation d'un repos public ; et m'asseurant que vous jugerés comme je fays l'importance de telle condennation, je vous prieray affectueusement y apporter vostre recommandation avec ce que vous cognoistrés estre le plus expediant, comme je sçay que vous croyés que je suis de fort bon cuer, mon cousin,

\* Vostre bien affectionnée cousine et asurée amye,

CATHERINE DE NAVARRE.

[De Pau] ce XXIII<sup>e</sup> [jan]vier 1590.

## LVI

1590. — 21 mars.

Publ. par le Baron de Cauna.

*Armorial des Landes*, tome I<sup>er</sup>, Bordeaux, Dupuy, 1863, in-8°, p. 163.

### [À Monsieur Chambre]

Monsieur Chambre (1), je suis bien aise que ceux du Conseil du Roy, mon seigneur et frere, à Bordeaux, ayent terminé les differents qui estoient entre vous et le sieur de Bordenave, et que vous entreteniez les reglements par eulx faits sur cela. Je ne desire rien tant sinon de veoir que ung chacun se comporte en bonne amitié et société et notamment vous aultres qui avez la justice en main. En ce faisant, assurez-vous que me trouverez tousjours disposée à vous faire plaisir, et d'aussi bon cœur que

Guyenne. Elle montre avec quelle sollicitude et quelle fermeté, Catherine de Bourbon veillait dès lors à la protection des réformés français.

(1) *Thomas de Chambré*, écuyer, conseiller du roi, lieutenant-général, civil et criminel au siège de Tartas.

je prie Dieu, Monsieur Chambre, qu'il vous tienne en sa-garde.  
De Pau, le vingt-èt-unieme jour de mars 1590.

Vostre bonè amye,

CATHERINE DE NAVARRE.

LVII

1590. — 25 mars.

Copie. — Bibl. nat., nouvelles acquisitions françaises, 22224, fol. 21.

*A mon cousin, Monsieur de Rabat.*

Mon cousin, sy le sieur de Monberaut (1) vous recherche et desire parler à vous, il n'i aura point d'inconveniant que le voiez sans portant que vous n'y faisiés ouverture de se dont m'avés ecrypt, car le Roy, mon seigneur et fraire, a prou de moien pour resister et chatier ceux qui sont tombés en sa faute, en laquele il est sans escuse n'ayant heu onque ocation d'avoir mecont'ent'ement de se coté, ains en debvoit-il eseperer tout bon treictement et fauveur, comme santent tous ceux qui, ployans aux comandement de Dieu et à la voix de nature, loués de gens et de cét Etat, l'ont recogneu pour leur naturel et legitime Roy, mais pourrés sullemant recueillir ce qu'il vous dira, lui representant son devoir, et remettre ses offres et propos à se que vous en serés conseilhé par ceux à qui vous en devrés communiquer. Vostre letre sera envoyée par la premiere comodité, comme je n'obliera à represanter les bons avis que m'avés donné, vous priant de continuer et m'avertir en toutes occasions des choses qui passeront par dellà, avec assurance de demurer toujours, mon cousin,

Vostre bien bonne cousine et affectionée amie,

CATHERINE DE NAVARRE.

A Pau, le 25<sup>me</sup> de mars 1590.

(1) *François de Tersac, baron de Montberaud*, seigneur de Tersac, Fontaines, Palaminy, etc., chevalier des ordres du Roi, capitaine de cent hommes d'armes de ses ordonnances, maréchal de camp, fils de Jean de Tersac et de Jeanne de Nubias, né vers 1550, fut des principaux chefs de la Ligue dans le Midi de la France et fit sa soumission au Roi en même temps que Joyeuse. La lettre de Catherine de Bourbon prouve cependant que Montberaud songeait, dès 1590, à abandonner le parti de la Ligue. Je renvoie le lecteur curieux de détails plus circonstanciés sur ce personnage à une excellente notice publiée dans la *Revue de Gascogne*, t. XII, pp. 141-165 : *François de Tersac, baron de Montberaud*, par J. DE CARSALADE DU PONT et au *Recueil des lettres miss. de Henri IV* (I, p. 239, et VIII, p. 140). Le carton K. 1574 des Archives nationales (numéro 134) contient une lettre originale de Montberaud, adressée de Narbonne, le 24 septembre 1590, à un conseiller d'Etat de Philippe II.

## LVIII

1590. — 25 avril.

Copie. — Bibl. nat., nouv. acq. fr. 22224, fol. 21.

*A monsieur de Rabat, mon cousin,*

Mon cousin, j'écris a Monsieur du Soulé tout exprès pour la liberté des prisonniers de Rieux et Montesquieu (1). Je m'assure que soudain qu'il aura antandu mon intantion, qu'il les faira delivrer, et donnera ordre que teles injustes prises ne se fasset plus sur ses deux terres, lesqueles, pour leur fidelité et devotion qu'ils ont au service du Roy mon seigneur, j'atans debvoir estre guardées de toutes foules, et je sçay aussy que telle est l'intantion de Sa Majesté. Pour le reguard de ceux dont vous m'ecrivés qui continuent tousjours en leur rebellion, il faut atandre le temps que bien tost leur aprandra combien ils sont anemis d'heus memes, courant avec otant d'opignatretés a leur ruine, qui ne faudra a les acabler s'ils ne se recognoisset. Pour vostre particulier, vous me trouverez tousjours disposée à faire tout se qui sera pour vostre bien, avec autant de bonne volonté que je suplie Dieu vous donner, mon cousin, en santé heuruse et longue vie.

De Pau, ce 25 avril 1590.

Vostre bien bonne cousine et amie,

CATHERINE DE NAVARRE.

## LIX

1590. — 6 mai.

Original. — Archives de la famille de Laverrie de Vivant.

Copie. — Bibliothèque nationale, Périgord 5, fol. 267.

Publ. par M. Maurice Wilkinson, *English historical review*, tome XXI (1906), p. 670.*A monsieur de Vivans.*

Monsieur de Vivans (2), vous aurez entendu la dissipation de

(1) Rieux et Montesquieu-Volvestre, dans l'arrondissement de Muret (Haute-Garonne).

(2) *Geoffroy de Vivant*, seigneur de Doissac, capitaine de cinquante hommes d'armes des ordonnances du Roi, gouverneur de Caumont, né le 18 novembre 1543, tué au siège du château de Villandraut, près Bazas, le 21 août 1592. Dans un *Rolle de soixante lances des ordonnances du Roy estans soubz la charge et conduite de Monsieur le prince de Navarre...*, arrêté le 10 janvier 1571 par Jacques de Saint-Astier, seigneur des Boryes, lieutenant de cette compagnie, il est ainsi mentionné parmi les hommes d'armes enrôlés ce jour-là : « Geoffre de Vivens, sieur dudict lieu, demeurant à Castelnau en Perigord ». (Arch. du Gers, I. 2612). Il fut des meilleurs officiers du Béarnais (cf. *Lettres miss. de Henri IV*, t. I, II et VIII ; M. WILKINSON, *The wars of religion in the Perigord*, dans le recueil cité ; et *Faits d'armes de Geoffroy de Vivant*, publ. par A. Magen, Agen, 1887, in-16).



l'armée de Gascoigne, qui advint peult avoir deux mois (1), et les avantages que les ennemys cuydarent adonceq prendre là-dessus, et voyant à present que mon cousin, monsieur le mareschal de Matignon, s'estoit mis aux champs pour restablir en ladicte province l'autorité du Roy mon seigneur et frere (2), je desire de luy assister, non seulement des hommes qui se pourront lever en ceste souveraineté, mais aussy attens tous mes meilleurs amys dont je vous tiens du nombre, afin que les ligueurs qui ja se sont estendus durant quelques temps, jusques à se venir loger près de ce lieu et entreprendre de vouloir faire contribuer ceste souveraineté (3), puissent estre repoussés et tellement abatus, qu'ils ne puissent meshuy se tenir debout. Cela me faict vous prier de venir trouver mondit cousin monsieur le mareschal de Matignon, avec les forces que pourrez assembler, si tant est que n'avez commandement contraire du Roy mondit seigneur et frere, et luy assister en l'exécution de la louable et sainte entreprinse qu'il faict de purger la Gascoigne de telles gens et la remettre en l'obeyssance de Sa Maïesté, à laquelle je scay l'affection que vous rendez en toutes occasions et l'estat aussi qu'elle en faict pour ne vouloir laisser passer ceste-cy devant vos yeulx, qui est si belle et legitime comme vous la jugez. Faictz donc que l'assurance que je ay prins de vous et la recommandation que j'y apporte avec la consideration de mon interest reçoive le fruit que je me promets de vous, croyant tousjours que je demeureray, Monsieur de Vivans,

\* Vostre bien affectionnée amye,

CATHERINE DE NAVARRE.

De Pau, le VI<sup>e</sup> may 1590.

(1) Deux mois auparavant, en effet, Henri IV écrivait à M. de Bournazel qu'il faisait lever huit ou dix régiments en Gascogne « pour me venir trouver, ajoutait-il, avec mon cousin le viconte de Turenne, que je croy que c'est bien tout ce que le pays en peut maintenant fournir sans qu'il en demeure desgarny » (*Lettres miss.*, III, p. 153).

(2) Le 20 juillet, le Roi allait envoyer au maréchal pouvoir de lieutenant-général en Guyenne (*Lettres miss.*, III, p. 219).

(3) Le marquis de Villars menaçait les frontières nord-est du Béarn (cf. *infra*, lettre LXi). Catherine invita alors les capitaines des parsans à effectuer des levées de miliciens (Arch. d'Orthez, BB. 2, fol. 76 v<sup>o</sup>). On réparait aussi en hâte les fortifications de Pau, et les jurats de cette cité demandaient à la régente d'ordonner que les habitants portassent ordinairement l'épée durant les troubles et tinssent prêts leurs arquebuses (Arch. de Pau, BB. 1, fol. 458 v<sup>o</sup>, 459). Le 3 juin, Madame faisait prier le corps de ville de Pau de faire murer la porte de la côte du Moulin. Sur les remontrances des édiles, elle consentit à laisser ouverte cette entrée, mais à la condition qu'on trouvât un expédient pour la bien garder (*ibid.*, fol. 459 v<sup>o</sup>).

## LX

1590. — 21 mai.

Original. — Arch. du Ministère des Affaires étrangères,

France, *Mémoires et documents*, 372, fol. 43.Publié par E. de Fréville et Sainte-Marie-Mévil, *op. cit.*, p. 138.*A Monsieur de Saint Geniez.*

Monsieur de Saint Geniez, j'ay veu toutes les nouvelles que Monsieur du Pin (1) nous escript ; j'en avois desjà entendu une partie. Dieu mercy, elles sont toutes bonnes et semblent promettre bien tost quelque heureux effect et bon succès. Monsieur de La Vie (2) escript à Madame la Comtesse (3) comme Monsieur le Cardinal, mon oncle (4), mourut le neufiesme de [ce] moys, du mal de la pierre, selon l'advis de son medecin. La memoire des grands maux que sa presence nourrissoit en la France et qui, en sa mort, semblent approcher de leur fin, me fait porter patiemment sa mort et vestir un dueil moyennement triste. Toutefois je pense que, s'il eust vescu plus longtemps, il deliberoit de me tesmoigner plus d'amitié qu'il n'avoit jamais faict par cy-devant (5), car il y a environ de trois sepmaines qu'il m'escrivit une lettre par Beauxchamps (6), si pleine de devotion et de zele à mon bien, qu'en la lisant vous jugeriez que devant sa mort, il a pour le moins voulu faire penitence du peu de parenté qu'il a exercé en mon endroit. Je prie Dieu, Monsieur de Saint Geniez, qu'il vous donne, en santé, ses saintes graces.

De Pau, ce XXI<sup>e</sup> jour de may 1590.

\* Vostre bien affectionnée et meilleure amye,

CATHERINE DE NAVARRE.

## LXI

1590. — 5 juin.

Publié par Champollion-Figeac, *op. cit.*, p. 582 (7).*A Monsieur de Benac,**Seneschal de Bigorre.*

Monsieur de Benac, pource que j'ay faict assembler les estatz

(1) Jacques Lallier, sieur du Pin, secrétaire de l'amiral de Coligny, conseiller et secrétaire des finances du roi de Navarre, mort en 1592 (cf. *Lettres miss. de Henri IV* ; *Mémoires de Marguerite de Valois* ; *Mémoires de La Huguerye*).

(2) Fortis de La Vie, président au Parlement de Bordeaux, mort le 21 août 1590 (*Revue de Gascogne*, 1871, p. 416 ; cf. *Lettres miss. de Henri IV*, I, p. 43).

(3) La comtesse de Guiche, Corisande.

(4) Charles, cardinal de Bourbon, archevêque de Rouen, frère d'Antoine de Bourbon, né en 1523, le « Charles X » de la Ligue.

(5) Cf. L'ESTOILE, V, p. 25.

(6) Cf. *infra*, lettre LXVIII.

(7) L'original, jadis aux Archives des Basses-Pyrénées, a été brûlé en 1908.

de ce païs pour adviser aux affaires qui concernent le service du Roy mon seigneur et frere, et que je desire estre assistée en iceulx de ses meilleurs serviteurs et affectionnez à son service pour me servir de conseil, je vous prie de vous trouver en ceste ville vendredy prochain (1), ou m'atendant de vous veoir prieray Dieu, Monsieur de Benac, vous avoir en sa garde.

A Pau, ce cinquiesme de juing 1590.

Vostre bien affectionnée amye,

CATHERINE DE NAVARRE.

## LXII

[1590. — Juillet.]

Copie. — Bibl. nat., nouv. acq. fr., 22224, fol. 23.

*A mon cousin, Monsieur de Rabat.*

Mon cousin, il n'i a personne qui soyte plus de solagement aux habitans du Comté que je fais, ausquels volontiers je voudrés faire santir quelque efait de ma bonne voullonté, mais sur ce que m'avés ecript, ne sachant la charge et comandement que le sieur d'Audou (2) a heue du Roy, monsieur mon fraire, je ne

(1) Les Etats, convoqués pour le 1<sup>er</sup> juin à Pau, commençaient à délibérer le mardi 5, c'est-à-dire le jour que Madame écrivait à M. de Bénac. Ils avaient d'importantes questions à examiner et notamment à parer aux dangers dont les troupes du marquis de Villars, logées à Marciac, menaçaient le Béarn. Le baron de Bénac fut officiellement chargé par Catherine, le 19 juin, d'aller en personne inviter les Etats à pourvoir à l'achèvement d'un bastion de Navarrenx, ainsi qu'à l'entretien d'une garnison de 100 soldats dans Pau et à la garde du château de Montaner, mais les crédits furent refusés (Arch. des Basses-Pyrénées, C. 697, fol. 97-207).

(2) Jean-Claude de Lévis-Léran, seigneur d'Audou et de Belestia, fils de Germain de Lévis et de Marie d'Astarac-Fontrailles, nommé en 1584 sénéchal de Foix. Ce capitaine huguenot est trop connu (cf. *France protestante*; Dom VAISSETTE, *op. cit.*, t. XI; Vicomte DE LA HITTE, *op. cit.*; *Lettres miss. de Henri IV*, etc., etc.) pour que je refasse ici sa biographie. Cependant il plane sur une période troublée de sa vie un mystère dont il me faut dire quelques mots.

A la fin de 1588, le roi de Navarre destituait M. d'Audou et nommait sénéchal de Foix M. de Montlouet. Vers le mois de juillet 1589, Audou exhalait sa mauvaise humeur auprès de Thomas de Banyuls, lequel, en bon serviteur de l'Espagne, l'engagea à offrir son épée à Philippe II (Arch. nat., K. 1570, n° 164). Il semble bien que le gentilhomme français ne prêtait qu'une oreille trop complaisante aux conseils de l'étranger. — et d'ailleurs il ne se faisait faute de susciter des désordres dans le comté de Foix. — lorsque, au printemps de 1590, sur les instances des barons de Rabat et de Pailhès, et grâce à l'intervention de Montmorency, Henri IV le rétablit dans sa charge (Arch. nat., K. 1708, numéros 6, 7, 10, 11, 12, 19 et Vte DE LA HITTE, *op. cit.*, p. 70). Pourtant, à l'automne suivant, Audou n'avait pas encore rompu toutes relations avec les agents de Philippe II (Arch. nat., K. 1574, numéros

pourrais, comme aussi n'an ai je pas la volonté, y enteprandre aucune chose. J'ay veu par l'acte de la resolution prise en l'asssemblée nagueres faite, que ledit sieur d'Audou a arreté de metre les biens de la Ligue entre les mains du pays qui s'est chargé de contribuer à l'antretenement des guarnisons et autres fraix. Il me samble que cella revient au profit du peuple ; que si d'avanture on panse qu'il y ayt reçu quelque desavantage, les estatz generaux se tiendront bientot (1), où la reparation en pourra estre demandée. Pour vostre particulier, mon cousin, je vous prieray à porter toute vostre affection à se que mondit fraire tire de ses subietz le service qu'il lui est dheu. Je sai que vous y pouvés beaucoup et veus croire que ne vous y voudrés pas esparigner, comme vous pouvés faire, aussy que j'an saurés randre très bon temoinage et qu'en (2) toutes bonnes occasions qui se presanteront vous me trouverés toujours

Vostre bien affectionnée cousine et amie,

CATHERINE DE NAVARRE.

(A suivre).

142 et 151), et, en 1592, il faisait passer en Aragon un de ses neveux porteur de ses propositions, malheureusement peu équivoques, au Roi catholique (Arch. nat., K. 1579, n° 111 ; cette pièce a pour titre : « Lo que dize Tomas Vaniuls que pretende de Su Majestad Mos<sup>r</sup> de Audou »). En 1596, Henri IV finit par avoir vent de ces intrigues passées et mit le sénéchal en demeure de se disculper. Audou nia énergiquement et, encore que le Roi eût prié Joyeuse de l'en éclaircir, l'affaire ne paraît pas avoir eu d'autre suite (*Lettres miss.*, VIII, p. 607). Audou mourut le 11 février 1598.

(1) Catherine avait invité les Etats de Foix à s'assembler le 31 juillet (Vte DE LA HITTE, *op. cit.*, p. 69).

(2) La copie porte : quand.



## VARIÉTÉS

### Paroles d'un académicien protestant sur les enseignements de l'histoire religieuse

Démontrant la valeur morale de l'histoire au Collège de France, le professeur Camille Jullian dit :

« Je suis de ceux qui placent les devoirs de l'âme au-dessus des beautés de l'esprit, les paroles de bonté au-dessus des découvertes de la raison, la propagande de saint Paul au-dessus des victoires de Jules César.

» A bien examiner les événements du passé et le mouvement des siècles, la vérité ne perd aucun de ses droits en sacrifiant au sentiment (ou plutôt à la foi), car la mort de Jésus-Christ a produit plus de faits d'histoire, a changé plus d'êtres et de choses que les guerres des Césars.

» Oublier Jésus-Christ et saint Paul, c'est les torturer ou les faire mourir une seconde fois, et d'un martyre plus décisif que le supplice consenti par Ponce Pilate ou Néron ; c'est ajouter la nuit éternelle à l'agonie d'un jour. Mais parler d'eux, dire leurs leçons et leurs souffrances, c'est faire envers eux acte de gratitude et de piété, et reconnaître ce qu'ils ont fait pour nous. »

### Les sceaux des Eglises du Désert

On connaît deux sceaux différents qui ont été utilisés par les Eglises renaissantes du XVIII<sup>e</sup> siècle. La reproduction en a été vulgarisée par les brochures annuelles de M. E. Hugues, consacrées au *Musée du Désert* (voir 1912, pp. 18 et 43), et il les a réunies sur l'une des planches de ses *Synodes du Désert* (I, p. 105). L'un est rond, figure un vaisseau sur la mer agitée, et porte comme devise : « Sauve-nous, Seigneur, nous périssons ». L'autre est ovale, représente une femme assise qui tient à la main une croix dressée, et est orné de l'inscription : « Sous la croix le triomphe (1) ». Il nous semble avoir lu quelque part qu'un auteur protestant du XIX<sup>e</sup> siècle considérait le second sceau comme postérieur au premier, une parole glorieuse ayant — à mesure que s'affirmait le succès — remplacé un cri d'angoisse. En réalité ces deux sceaux sont de la même époque, et ont appartenu à deux provinces distinctes. Sans avoir pu pousser nos recherches jusqu'au point où elles deviendraient neuves, nous nous bornerons ici à une constatation qui ressort des documents publiés.

La première notice sur ces sceaux a paru dans ce *Bulletin*, dès ses origines (I, pp. 243, 345, 390), et M. E. Hugues (*Synodes du Désert*, I, p. 105) leur a consacré une note qui

(1) Cf. *Histoire des protestants de France*, par Ch. Bosr, 1925, p. 145.

contient une erreur, et que les indications du *Bulletin* lui auraient permis de corriger. Disons tout de suite que le premier sceau est du Bas-Languedoc, et le second du Vivarais.

I. — *Sceau du Bas-Languedoc (la mer agitée).*

Le 10 septembre 1725, *Benjamin du Plan* écrit de Genève à Antoine Court (alors aux environs de Nîmes) :

« Nous avons un pilote qui commande aux vents et aux flots ; ne le laissons pas endormir par notre négligence ou notre tiédeur. Crions-lui sans cesse comme la devise de notre sceau (que je vous envoie par le frère Deleuze) exprime : Sauve-nous, Seigneur, nous périssons (1). »

Voilà donc la date de l'envoi et les noms de l'expéditeur et du porteur (le proposant *Céphas Deleuze*).

Une lettre de *Corteiz* à Court nous apprendra qui était le donateur. *Corteiz* et Court différaient d'avis touchant la « députation générale » qui avait été attribuée à B. du Plan, et Court, de ce fait, ne disait pas à *Corteiz* tout ce qui allait à du Plan, ni tout ce qui venait de celui-ci. *Corteiz* fut renseigné sur l'envoi du sceau assez tardivement, et par sa femme qui avait quitté sa retraite de Chancy (près Genève) et qui fit un séjour secret dans les Cévennes, de juin 1726 à juin 1727. La présence d'Isabeau *Corteiz* à Ardaillers (près de Valleraugue) n'empêcha pas son mari de continuer ses courses de prédicateur, et ce fut au hasard d'une conversation avec elle que *Corteiz* sut les choses, comme il l'écrit à Court (2) en novembre 1726 :

« Ma femme vient de me dire que M. Vial qui nous a fait présent d'un sceau pour nos Eglises avait ordonné que ce sceau fût remis à moi. On l'a remis à vous. J'en suis content, à condition que vous ne le portiez pas avec vous, mais qui (qu'il) reste et demure avec le livre de nos règlements à la connaissance de trois ou quatre proposants, car plusieurs accidents imprévus le peuvent faire égarer. »

Le pasteur *Vial de Beaumont*, originaire de Grenoble, avait étudié à Genève, et ensuite exercé le ministère en Dauphiné. Ministre à Dardagny en 1708, il desservit l'Eglise même de Genève de 1709 à 1743. Son passage en Dauphiné lui rendait particulièrement sympathique les prédicateurs sous la croix, et il était lié spécialement avec *Corteiz*. C'était lui qui avait conseillé à la femme de celui-ci de s'absenter pour un temps de Chancy, par crainte des menaces du Résident français (3).

(1) D. BONNEFON, *Benj. du Plan*, p. 120.

(2) Pap. Court, L. A. C., IV, fol. 173.

(3) Le passage de Vial en Dauphiné vers 1706 est mentionné (nous

Il est clair que le sceau dont parle Corteiz, et qui provient du pasteur Vial, est celui-là même qui a été apporté par le proposant Deleuze un an auparavant, c'est donc celui du vaisseau sur la mer (1).

Le 14 octobre 1728, Corteiz écrivait à Court (LAC, VI, f° 93) en lui parlant de B. du Plan, qui se disposait à parcourir l'Europe au bénéfice des Eglises du Désert : « Il ajoute de lui écrire (copier) l'acte de sa Commission, et d'attacher le sceau de cire rouge aux instructions qu'il vous a écrites, afin qu'il puisse voyager. »

Ce sceau, que Corteiz veut voir conserver au même lieu que le « livre des règlements » du Bas-Languedoc (c'est-à-dire le registre officiel des délibérations synodales), n'était destiné qu'à marquer des pièces exceptionnelles (actes de délégation, ou de consécration). On en connaît deux empreintes. L'une du 29 août 1729, au bas d'une pièce émanant du Synode du Bas-Languedoc, et accréditant auprès des fidèles du Haut-Languedoc, Rouergue, Guyenne, Saintonge, Poitou, le pasteur Bétrine et le proposant Grail. Le Synode se tint sans doute aux environs de Nîmes, au retour d'un voyage fait par Corteiz jusque vers Agen et Tonneins (2).

L'autre empreinte est d'une date beaucoup plus tardive. Elle a été signalée en 1853 par le pasteur Marchand, de Sommières (Gard), comme se trouvant au bas de l'acte de consécration du pasteur Pierre Ribot, qu'il avait alors en mains. Cet acte est de 1770. Le Synode du Bas-Languedoc, assemblé le 1<sup>er</sup> mai de cette année, nomma les examinateurs du candidat, et pria Paul Rabaut de lui imposer les mains. La consécration eut lieu près de Nages (Gard) le jeudi 24 mai, jour de l'Ascension. « Il y avait de 25 à 30 mille âmes (3). » M. Marchand donne l'inscription du sceau : « Sauve-nous, Seigneur, nous périssons », et décrit l'image. Il parle d'un cachet de cire, tandis que l'empreinte de 1729, conservée à la *Bibliothèque du Protestantisme*, dans les *Papiers Rabaut*, est « à timbre sec ».

Voilà donc un sceau spécial au Bas-Languedoc dont nous suivons l'histoire depuis 1725 jusqu'en 1770, et qui est passé des mains de B. du Plan à celles de Court, puis de Rabaut.

ne savons d'après quelle source) par H. Heyer (*L'Eglise de Genève*, p. 527).

(1) Corriger E. Hugues, *Synodes*, I, 105, n.

(2) *Bull.*, I, 390 ; E. HUGUES, *Synodes*, I, 86.

(3) *Bull.*, I, 66, 345 ; E. HUGUES, *Synodes*, II, p. 487 ; Ch. DARDIER, *Lettres de P. Rabaut à divers*, II, 124.

## II. — *Sceau du Vivarais (le triomphe sous la croix).*

Ce sceau, avons-nous dit, figure une femme assise (la religion) tenant une croix à la main, et « foulant du pied une tiare », selon le *Bull.* I, 390, mais ce dernier détail n'est pas très net. Nous ne savons rien des origines de ce cachet. Il est mentionné, à la date la plus ancienne du 14 septembre 1726, comme apposé sur de la cire noire et attaché à un triple lacet de soie noire au bas d'une pièce sur parchemin émanant du Synode provincial du Vivarais. Il s'agit d'une attestation officielle donnée au proposant Pierre Chabrières, dit Brunel, qui l'autorise à prêcher et à exercer la discipline « sans toucher aux sacrements, jusqu'à une... entière ordination au Saint Ministère ». Ce document a été donné à la Bibliothèque du Protestantisme, en 1853, par le pasteur Mazade, de Tournon (1).

Une autre pièce officielle du 27 septembre 1730 porte le même cachet ; c'est un certificat de présence délivré par le Synode national (qui se tint les 26 et 27 septembre à Gamare près de Vernoux d'Ardèche), à Corteiz et à Bétrine. Ces deux pasteurs étaient venus représenter les Eglises du Bas-Languedoc dans une assemblée qui comptait surtout des délégués du Vivarais et du Dauphiné. Ils ont demandé une pièce constatant qu'ils avaient pris part aux délibérations, pour la rapporter dans leur province méridionale. Corteiz allait alors en Suisse, Bétrine sans doute a gardé le document, qui est passé ensuite dans les *Papiers Rabaut* (2). Au bas de la feuille (qui est du papier), le cachet, cette fois, est « à timbre sec » (3).

Nous ne connaissons pas d'empreinte de ce cachet postérieure à 1730. Comme il apparaît en Vivarais en 1726, à la même date à peu près où l'on voit au Bas-Languedoc le sceau spécial à cette dernière province, on pourrait supposer assez vraisemblablement que les deux sceaux ont été envoyés de Genève, en même temps, par les soins du pasteur Vial. Celui-ci aurait voulu par là servir à la fois deux régions protestantes où la même œuvre se poursuivait avec les mêmes résultats. Les deux cachets, avec des devises et des gravures diverses, sont le monument de la même foi souffrante, qui compte sur le même Dieu.

Ch. Bost.

(1) *Bull.*, I, 243. Voir E. HUGUES, *Synodes*, I, 65, où l'on ne s'explique pas que Chabrières soit oublié à côté des proposants Clergues et Fau-riel.

(2) *Bibl. du Prot.*

(3) *Bull.*, I, 243, 389. Voir E. HUGUES, *Synodes*, I, 103, et Pap. Court, L. A. C., IX, fol. 1098.



## Les maisons des Calvin à Noyon (1)

Nous savons, par Jacques Desmay (2), que « le réformateur est né dans la place où est bastie présentement (c'est-à-dire vers 1621) la *maison du Cerf* ». Comme cette maison était assujettie à un « sur cens de 25 sols », au profit de l'église Sainte-Godeberthe de Noyon, j'ai compulsé, aux Archives de l'Oise, la suite des comptes de fabrique de cette paroisse, qui est conservée dans un gros registre recouvert de parchemin, et en tête duquel on lit : « La plupart des anciens comptes de l'église paroissiale de madame Sainte Godeberthe de Noion, suivant la remarque d'iceulx escripte au premier feuillet depuis l'an 1407. »

(Ces comptes sont reliés en sens inverse. Les plus anciens sont à la fin du registre.)

Mais ce titre promet plus qu'il ne tient. Le registre qui le porte ne renferme pas le tiers des comptes qui durent être rendus pendant la période de 120 ans qu'il indique. La série présente à certaines époques des lacunes considérables...

Au compte de 1494, on lit : « *Jehan Lefranc et sa femme, — au lieu de Guérard le Josne* (jeune), dit Labbé, — auparavant Colin Lemerchier — pour un jardin et lieu, en la ruelle de la Lavanderie, tenant à Mre Loys de Lanvin, chevalier, où naguères souloit estre une maison que donna Marie Palette à ladite église, doit..... 6 sols. »

(Je suppose que Jehan Lefranc, le maître de l'hôtellerie des *Pourcelets*, — grand-père maternel de Calvin, — avait dû épouser la fille du sergent royal Guérard le Josne. Le jardin en question se trouvait derrière sa maison.)

Au compte de 1515, le même article est reproduit textuellement.

En 1528, c'est le maître de l'Hôtel-Dieu qui paie les surcens « pour le jardin que tient Jehan Lefranc ».

Dans le même compte : « De *Gérard Caupin*, — au lieu de Gérard Soiret, — à cause d'une pièce de vigne, au lieu-dit le Trou Farin....., louée pour 12 ans....., 18 sols. »

(1) L'auteur de cette intéressante communication a écrit sur l'*Ancien Noyon* une étude devenue introuvable (un vol. gr. in-8° de 400 pages, illustré de 40 planches, formant le tome XXIII des *Comptes Rendus et Mémoires* du Comité archéologique de Noyon. Impr. A. Sévin, Chauny, 1912) : les exemplaires de ce volume, déposés au Comité archéologique de Noyon, ont été anéantis en même temps que les Archives de la ville, à la fin de la guerre. Voir le plan *Bull. Hist. Prot.*, 1924, p. 47.

(2) *Remarques sur la vie de Jean Calvin, tirées des registres de Noyon*, Rouen, 1621.

Compte de 1606 : « *Pierre Gosse*, — au lieu de *Barbe Leclerc*, v<sup>e</sup> de feu *Lois Godebert*, — auparavant *Pierre Dar-tois* — pour sa maison au Marché au bled, tenant des deux costés aux hoirs Bonne Leconte, à laquelle pend pour enseigne le *Cerf rouge*, doit 20 sols de surcens. » (Donation Gilles Pelletou.)

Mais, dans aucun des comptes conservés, je n'ai trouvé le nom de Gérard Cauvin, en qualité de possesseur de la maison du Cerf. Les minutes des notaires de Noyon, que j'avais dépouillées en partie (tout est détruit maintenant), ne m'ont rien fourni, non plus, sur ce point.

La maison natale de Calvin était restée debout après les incendies de 1552 et 1557, ainsi qu'il résulte de la correspondance de Calvin (1) ; mais est-il bien sûr qu'elle existait encore au siècle suivant ? Les termes employés par Jacques Desmay en 1621 : « la place où est bastie présentement la maison du *Cerf*. Les minutes des notaires de Noyon, que sujet... La maison n'aurait-elle pas pu être reconstruite entre 1570 et 1610 ?

Dans la liasse G. 1533 des Archives de l'Oise, j'ai retrouvé un document qui n'a pas été rappelé par M. Abel Lefranc : c'est un bail fait le 6 février 1510 (six mois après la naissance de Jean Cauvin) par la communauté des chapelains de Noyon, à *Gérard Cauvyn, praticien en cour d'église*, d'une « maison et lieu, au Mez-l'Evêque, tenant d'une part au preneur, d. aux hoirs ou ayant-cause de feu M<sup>r</sup> Jehan Tanry, par devant à la voirie commune (la rue du Mez) et par derrière audict Tanry — et que a tenu M<sup>e</sup> Guillaume Devise... moyennant 6 sols 6 deniers parisis. »

Je me demande si Gérard Cauvin n'aurait pas, alors, quitté sa maison (du Cerf) pour aller demeurer un peu plus loin, dans la rue du Mez-l'Evêque.

(En 1487, Guérart Le Josne — qui avait précédé Jean Lefranc à l'hôtellerie des *Pourcelets* — s'était également retiré dans la rue du Mez-l'Evêque.)

Alfred PONTHEUX,

Secrétaire du Comité archéologique de Noyon.

(1) Lettre de Calvin à un personnage inconnu, 15 février 1553 (*Correspondance*, numéro 1704, *Op. Calvini*, XIV, col. 476) : il résume une lettre reçue de Noyon : « Inter alia narrabat, quod te latere nolo, sibi in urbis nostræ ruinis oblatum fuisse mirum spectaculum, quod domus patris mei, aliis omnibus in cinerem redactis, integra staret. Tandem subjeit : « Je ne doute pas que Dieu n'ait voulu laisser ce tesmoignage contre tous ceux de vostre ville, lesquels huit ou dix jours auparavant avoyent bruslé en peinture Monsieur de Normandie, et le reste. » (Cf. A. LEFRANC, *La Jeunesse de Calvin*, 1888, p. 5).

## Etat civil protestant

Aux archives communales de Pons (Charente-Inférieure) se trouve un registre de 302 baptêmes et 56 mariages (3 septembre 1757 - 24 décembre 1792), célébrés par les pasteurs du Désert *J.-L. Gibert, Pierre Solier, Pierre Dugas, Et. Gibert, Pierre Redounet, Jean Martin, Fries (?)*, *Jarousseau, Dupuy aîné, Renouleaux, Julien, Bétrine, Liard, Pougard, J. Borde.*

(Communiqué par M. le pasteur ROBERT.)

\*  
\*\*

Au greffe du tribunal de Mortain se trouve le seul registre qui subsiste pour l'église de *Fontenay*, année 1683, tenu par *J. Tapin*, ministre. C'était une très petite église qui ne comprenait que les seigneurs de l'endroit, les *Saint-Germains* (descendants de du Plessis-Mornay), et leurs domestiques. Dix-sept actes seulement furent inscrits en 1683, et plus de la moitié concerne des protestants de Fresnes et de Montsecret, troupeau plus important, mais à cette époque sans temple et peut-être sans pasteur.

BOURDE DE LA ROGERIE,  
Archiviste d'Ille-et-Vilaine.

\*  
\*\*

Les registres de baptême de l'Eglise de Sancerre (années 1568 et suivantes) se trouvent au greffe du tribunal civil de cette ville.

\*  
\*\*

Le registre des actes de baptêmes et mariages, tenu en 1685 à l'île de Ré par le ministre *Barbault*, se trouve parmi les manuscrits de la Bibliothèque de La Rochelle (1357, pièce XI).

\*  
\*\*

Une partie des registres paroissiaux du Bas-Rhin est déposée aux Archives départementales, à Strasbourg, rue Fischart. Un répertoire indique, en outre, les registres restés dans les archives communales.

\*  
\*\*

Le savant et actif vice-président de la *Huguenot Society* de Londres, M. W. Minet, nous a récemment priés d'attirer l'attention des lecteurs de ce *Bulletin* sur l'importance qu'attachent les descendants de réfugiés à savoir dans quel dépôt ils pourraient retrouver en France les anciens registres protestants de baptêmes, mariages et inhumations. « En

Angleterre, la tâche est facile pour deux raisons. Dans les premiers temps de l'émigration, nos ancêtres, croyant à un retour, tôt ou tard, dans la patrie, eurent soin de protéger leur état civil en établissant sur le modèle français, dans chacune des Eglises du refuge, des registres. Là se trouvent consignés non seulement les détails usuels, mais dans la plupart des cas l'indication des lieux d'où les réfugiés étaient originaires. Grâce à une loi de 1858, époque qui marque la disparition graduelle de ces Eglises, ces registres ont passé sous la garde des Archives centrales de l'état civil à Londres (Somerset House). C'est là que notre Société a puisé la longue série de registres déjà publiée.

« Grâce à cette aide, nos familles ont pu non seulement tracer leur descendance depuis l'émigration, mais elles trouvent en sus l'endroit d'où leurs aïeux sont venus ; mais là on s'arrête, et c'est là que je demande votre aide. Où trouver les anciens registres ? Souvent on est de passage en France, on voudrait consulter ces anciens documents, mais à qui s'adresser ? Nous voudrions voir publiée dans le *Bulletin* une liste des registres qui ont survécu, avec indication du lieu où ils sont déposés. »

La rubrique ouverte depuis quelque temps dans le *Bulletin* montre que nous partageons cette préoccupation. Il est impossible à l'heure actuelle de publier une liste complète et générale, mais conformément aux récentes instructions ministérielles, les registres prennent peu à peu le chemin des Archives départementales, où ils doivent être centralisés désormais, et en s'adressant à l'archiviste du département on a plus de chance qu'autrefois d'être renseigné.

\*  
\* \*

La Bibliothèque a récemment acquis un volume qui ne figure pas dans la bibliographie de la *France protestante*, deuxième édition, V, 1024 : *Traité de la Consolation des malades, par Samuel Durant, ministre de la Parole de Dieu en l'Eglise réformée de Paris*, deuxième édition, à Genève, pour Estienne Gamonet, M.DC.XXVII ; 274 pages in-12.

S. Durant était mort en 1626, et c'est le premier de ses ouvrages posthumes publiés par son cousin *Spanheim*.

\*  
\* \*

Le duc de la Force, qui naguère écrivait l'histoire de l'illustre huguenot dont il est l'héritier (1), vient d'être nommé membre de l'Académie française. (Le fils du maréchal finit par se convertir après la Révocation.)

(1) Voir *Bulletin*, 1925, p. 115.



*Inscription huguenote*

Au-dessus de la porte de la maison d'habitation, aujourd'hui ruinée, de la ferme *du Cloutel*, à peu de distance du hameau de La Calmille (commune de Mazamet), se lit l'inscription suivante, gravée sur la pierre :

QUI CROIT AU FILS  
DE DIEU NE VERA  
POINT LA MORT  
1752

Cette ferme était la propriété de la famille protestante *Le Brun du Cloutel*, d'Aussillon, localité voisine. En cette même année 1752, *Mathieu Le Brun*, sieur du Cloutel, écuyer, bourgeois d'Aussillon, épousait *Marie Olombel*, sa voisine, non sans difficultés religieuses ; peut-être est-ce en souvenir de ces épreuves que cette inscription fut gravée.

La famille *Le Brun* est aujourd'hui représentée par la famille *Courtois de Malleville*, de Paris.

G. TOURNIER.

Une lettre inédite de Paul Rabaut <sup>(1)</sup>  
au pasteur Saussine <sup>(2)</sup>

A Monsieur

Monsieur Saussine

le fils, Z. P.

à sa campagne.

A Nîmes, ce 25 fév. 1785.

Monsieur et cher frère,

J'ai en main le port d'armes que vous avés demandé. J'ai cru qu'il n'étoit pas prudent de vous l'envoyer au hasard, de peur qu'on ne le perdît. Chargés quelqu'un de confiance de le prendre chez moi. Je n'ai que le temps d'ajouter que je suis toujours,

Monsieur et très cher frère,

Votre dévoué

Paul RABAUT

Mes honneurs à Monsieur votre Père <sup>(3)</sup>.

(1) Collection de M. le pasteur Pannier. Provenance : Papiers de famille Ausset, de Nîmes.

(2) Cf. DARDIER, *P. Rabaut, Ses lettres à divers*, t. II, p. 121, n. 3.

(3) *Ibid*, I, p. 124. Pierre Saussine avait été consacré par P. Rabaut en 1756.

**L'Eglise réformée de Bourgueil, ses pasteurs, son temple,  
au temps de la jeunesse d'Amyraut.**

De très bonne heure, la Réforme fut adoptée par des habitants de Bourgueil : dès novembre 1534, à la suite d'une liste des « personnes adjournez à comparoir, coupables ou accusées d'hérésie » on lit :

« Le III<sup>e</sup> décembre audit an *Hugues Nyssier*, natif de Bourgueul en Vallée, par sentence confirmée et cas que dessus, feist amende honorable devant Nostre Dame et fust bruslé tout vif devant le Temple » (à Paris).

Ainsi, l'un des premiers martyrs protestants angevins était originaire de Bourgueil.

Mais nous ne savons ce que devint la petite Eglise, fondée, comme beaucoup d'autres, sans doute, après 1559 : petite, elle l'était certainement, car, en 1597 (peu après la naissance de Moïse Amyraut), au moment où les assemblées protestantes préparent l'accord avec le roi qui deviendra l'édit de Nantes, Bourgueil est taxée *un écu* seulement (parmi onze églises d'Anjou) « pour le remboursement des 19 escus moins, 15 sols que M. de Clerville a payez pendant les négociations des affaires publiques ». C'est une décision du synode provincial d'Anjou (1), et en effet l'église de Bourgueil en fera toujours partie, mais, située dans le colloque d'Anjou, aux confins de la Touraine, elle sera souvent jointe à des Eglises de cet autre colloque ; ainsi, en 1601, siège au synode de Loudun le pasteur *Jehan Grenon* qui représente « Chastillon (sur Indre), Loches et Bourgueil (2) ».

*Le pasteur Grenon (1601-1616).*

En 1602 et 1603, le colloque de Touraine est chargé de trancher une difficulté relative à « la demeure de M. Grenon ». En 1604, il ne vient pas au synode, qui l'excuse, mais censure l'Eglise, et plus loin on lit dans le procès-verbal (3) :

« Sur la requête de l'Eglise de Bourgueil demandant d'être visitée nonobstant la sentence donnée contre eux, dont ils sont appelans, la Compagnie estime que les ministres qui iront les consoler et instruire le pourront faire sans danger d'estre inquiétés par la justice. »

Bourgueil est taxée pour 6 livres comme sa part de frais

(1) Réuni à Saumur le 12 mars 1597, Bib. h. prot., ms 526, f<sup>o</sup> 7. Copie d'après l'original conservé à la Bibliothèque de Blois.

(2) Cf. A. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ, *Eglises réformées disparues en Touraine*, Bull. h. pr. 1891, p. 29 ; 1893, p. 113 et 479.

(3) Bibl. hist. Protest., *ibid.*, f<sup>os</sup> 20, 34, 36, 38.

pour les députés au synode national ; et cette Eglise lui est signalée comme « à pourvoir » d'un pasteur.

En 1605, une nouvelle décision nous apprend que le pasteur Grenon se trouvait là jusqu'alors à titre provisoire et avait reçu une pension, ou plutôt une bourse d'études, de l'électeur palatin (Frédéric IV, gendre de Guillaume d'Orange et beau-frère du prince de Condé et du duc de la Trémouille) (1) :

« Sur la remontrance que fait M. Grenon, pasteur de Chastillon et Loches, que le comte palatin électeur répétait led. s<sup>r</sup> Grenon comme son stipendiaire, la compagnie a chargé le s<sup>r</sup> Bedé d'escrire au sénat ecclésiastique dud. seigneur électeur pour le supplier très humblement de leur accorder à plein led. sieur Grenon pour demeurer affecté à ceste province. »

Grenon était « incommodément logé pour pouvoir visiter son troupeau ». Etait-ce à Loches ou à Chanceaux ? en tout cas ce n'était pas à Bourgueil. — En 1606 Bourgueil n'est pas représenté au synode.

« Sur la prière de M. Bouchereau pour cette Eglise, suivant les mémoires dont il était chargé par elle, la compagnie a été d'avis qu'elle fust visitée par l'Eglise de Saumur. »

Samuel Bouchereau, né à Bourgueil (2), a été « reçu en la charge du ministère de l'Evangile en cette province » par le synode provincial de 1604 et l'exerce depuis lors à Saumur (3). Son autorité deviendra de plus en plus grande auprès de Duplessis-Mornay, de l'Académie, et du Synode national, comme « l'un des plus grands orateurs de son temps » (4).

En 1607, c'est un « *Amiraut* » qui vient, comme ancien, « avec lettres », au Synode provincial à Saumur. Etait-ce le sénéchal de Bourgueil, personnage sans enfant (5), dont son frère aurait voulu faire avoir la charge à son fils Moïse, né en 1596 ? ou était-ce le père de Moïse ? Nous ne savons. C'est la première mention à nous connue des Amyraut comme membres de l'Eglise de Bourgueil, où cette famille était et est encore représentée par diverses branches (6).

(1) Cf. J. PANNIER, *Eglise de Paris sous Louis XIII*, p. 467.

(2) *France prot.*, 2<sup>e</sup> éd., II, col. 967. Il serait donc né vers 1575-1580.

(3) *Bib. h. pr.*, ms 526, f<sup>o</sup> 37 v<sup>o</sup>.

(4) BODIN, *Histoire de Saumur*.

(5) BAYLE, *Dictionnaire historique*, v<sup>o</sup> AMYRAUT, note B.

(6) D'après Bayle, le bisaïeul de Moïse, *Elienne l'Amyraut*, était échevin d'Orléans en 1509, et le chef de la famille serait venu d'Haguenau, ce qui expliquerait la présence en Alsace d'autre autre série de personnages du même nom, dont l'un fut pasteur à Sainte-Marie-

Au synode provincial de 1607, on décide que l'Eglise de « Loches et Chastillon » sera invitée à payer à M. Grenon son traitement pastoral en retard. En 1608, c'est encore un « ancien », sans pasteur, qui vient de Bourgueil : « *Pero-teau* » ; en 1609, à Poligny, près Laval, c'est « le jeune *Abel Amiraud* (1), auquel est adjoint M. *Royer*, avec lettres ». On accorde, sur les deniers du roi, « une portion et demie » à l'Eglise de Bourgueil. En 1610 siège de nouveau « *Abel Lamirault* » (*sic*). Le pasteur de Châtillon et Loches est excusé pour cause de maladie. Le synode prend à son sujet cette décision (2) :

« L'Eglise de Loches et Chastillon sera privée pour trois mois du ministère de M. Grenon son pasteur ; après lequel terme il sera du tout libéré en cas que alors ils ne l'aient satisfait en ses justes demandes. Et pendant ces trois mois il servira l'Eglise de Bourgueil. »

*Eléazar de la Primaudaye*, sieur de la Barrée, ancien de l'Eglise de Bourgueil, assiste en 1614 au Synode national de Tonneins, avec le pasteur de Saumur, comme député de l'Anjou (3). Les procès-verbaux des synodes d'Anjou n'ont pas été retrouvés pour les années 1611-1615. En juillet 1616, à Loudun, siègent un pasteur pour Loches : *François de la Galère*, et un pasteur avec un ancien pour Bourgueil : *Jehan Grenon* et *Philippe Perroleau* (*sic*), mais on y prend une décision qui met fin au ministère que Grenon exerçait à Bourgueil, avec intermittence, depuis seize ans au moins :

« Attendu l'indisposition d'un costé de M. Grenon, et de l'autre l'impuissance [à payer un traitement pastoral à elle seule] de l'Eglise de Bourgueil, et aiant esgard à la requeste de Madame de la Barre (4) (la donation de laquelle faicte à ladicte eglise de la somme de 300 livres a esté veue en ceste compagnie, et laissée à l'Eglise de Loudun pour y avoir recours en cas de besoin), la compagnie est d'advis que ledict sieur Grenon soit donné à l'Eglise de la Barre, auquel lieu il se rendra dedans un moys, pendant lequel temps il sera procuré un pasteur à l'Eglise de Bourgueil, et au cas qu'il ne se puisse si promptement, l'Eglise de Saumur et autres Eglises voisines seront tenues de la visiter. Et sont exhortés ceux de l'Eglise dudict Bourgueil

aux-Mines et contemporain de Moïse (ci-dessus, p. 209). Le capitaine de reîtres Amyraut, mort en 1370, fut inhumé dans l'église Saint-Pierre-en-Pont (emplacement actuel du temple d'Orléans).

(1) Peut-être le père d'un « proposant » du même nom en 1623, donc un frère aîné de Moïse Amiraut.

(2) F<sup>o</sup> 77, v<sup>o</sup>.

(3) AYMON, *Synodes nationaux*, II, p. 3.

(4) Peut-être femme ou veuve de l'ancien mentionné en 1614.



qu'ayant esgard à la maladie dudict sieur Grenon, ils se contentent d'un presche par semaine. »

*Le pasteur F. de la Galère (1616-1626).*

Le successeur de J. Grenon (août 1616) est M. de la Galère (1) pendant dix ans au moins (encore en 1626) (2) ; sa famille paraît s'être alliée à celle des Amyraut. A l'assemblée de Loudun, en 1619, tandis que M. Grenon représente l'Eglise de Laval, celle de Bourgueil a trois députés : M. de la Galère, M. de la Primaudaye pour la noblesse, « M. Amiraault » pour le tiers-état (3). En 1623, l'Eglise de Bourgueil n'est pas représentée au synode provincial de Loudun ; mais « F<sup>s</sup> La Gallere » signe ainsi, à la suite des actes, une déclaration contre l'arminianisme. Il est question de Moïse Amyraut et de la bourse d'études dont il avait bénéficié jusqu'alors à Saumur.

*Moïse et Abel Amyraut*

« Le sieur Amiraaut proposant entretenu de ceste province suppliant que congé lui soit donné pour se pourvoir d'Eglise en ceste province ou en autre où Dieu l'adressera, la compagnie a déclaré audit Amiraaut qu'elle ne peult à présent luy donner la permission qu'il demande, mais a ordonné que si dans six mois il n'est pourvu d'une Eglise en ceste province, les consistoires d'Angers, Loudun et Saumur jugeront dudict congé en l'autorité de ceste compagnie, et sera pourvu à son entretenement pendant ledict temps des deniers de l'octroy du Roy.

» Et en sa place sera entretenu Abel Amiraaut son nepveu, dont les dicts consistoires connoistront qui recevront caution.

» Sur les bons tesmoignages rendus audit sieur Amiraaut de sa doctrine et bonne vie, le sieur Damousche, ancien de l'Eglise de Saint-Aignan (4) a prié ceste compagnie de donner temps à ladiete Eglise de voir les moyens qu'elle pourroit avoir d'entretenir un pasteur, et en ce cas de luy donner ledict Amiraaut, la compagnie a arrêté que le sieur Damousche donnera advis à son Eglise qui en fera response dans deux mois (5). »

Ce document précise deux points : la fin des études de Moïse Amyraut, et sa parenté avec Abel, lequel était non son père, comme on l'a supposé à tort (6), mais son neveu,

(1) Dont la *France protestante*, 2<sup>e</sup> éd., I, 206, propose à tort de changer le nom en *la Gable* : « Boisnier, sieur de la Mothe, était petit-fils du ministre de Bourgueil *la Gable*, et neveu de Moïse Amyraut ».

(2) AYMON, II, p. 421, liste du Synode de Castres.

(3) Bib. h. pr., ms 526, f<sup>o</sup> 89 et 104.

(4) Saint-Aignan-du-Maine, près Mayenne.

(5) Bib. h. pr. Ms 526, f<sup>o</sup> 108.

(6) *France prot.*, 2<sup>e</sup> éd., I, 185, et C. PORT, *Dict. de Maine-et-Loire*, I, 18.

fil d'un frère aîné de Moïse évidemment, peut-être dénommé aussi Abel.

Nous avons vu, dès 1606, le pasteur de Saumur Bouche-reau s'intéresser à ses concitoyens de Bourgueil ; il les visita sans doute souvent, et ce fut lui — d'après Bayle — qui conseilla à Moïse Amyraut d'étudier la théologie. Il était donc naturel qu'il l'attirât près de lui, une fois ses études



ANCIEN TEMPLE DE BOURGUEIL

terminées ; peut-être déjà, comme, auxiliaire provisoire, pendant le temps qui s'écoula après la mort de du Plessis-Mornay (novembre 1623) jusqu'à l'arrivée à Saumur de son aumônier, *Jean Daillé*, nommé pasteur de cette Eglise, mais retenu plusieurs mois par ses travaux d'archiviste à la Forêt-sur-Sèvre (1624), et ensuite empêché de prêcher par certaines chicanes qui furent tranchées au Conseil du roi (1). Et lorsqu'en 1626 Daillé fut appelé à Paris, Moïse Amyraut fut tout naturellement nommé pasteur à Saumur,

(1) *France prot.*, V, col. 25.

peut-être après quelques mois de ministère en Anjou et à Paris, dans la maison de Clermont d'Amboise en 1625 (1).

En 1631, Moïse Amyraut, pasteur de l'Eglise de Saumur, la représente au Synode de Loudun ; pour l'Eglise de Saint-Aignan figure Abel Amirault (2), pour Bourgueil ni pasteur ni ancien.

« M. de la Gallere et Messieurs de Bourgueil sont exhortés de terminer l'affaire qu'ils ont ensemble pour ce qui est deub au s<sup>r</sup> de la Gallère dedans trois mois et ce par les mesmes voyes qu'ils avoient cy devant choisies, sçavoir de s'en remettre à l'advis de gens desquels ils conviendront à cet effet (3). »

Nous ne pousserons pas plus loin aujourd'hui ces recherches sur l'Eglise dans laquelle naquit et grandit le futur théologien. Si nous avons pu relever quelques détails jusqu'ici inédits, nous avons eu le regret de ne trouver ainsi que les témoignages officiels des difficultés pécuniaires, qui semblent avoir entravé constamment l'existence de cette petite Eglise de Bourgueil pendant le premier quart du XVII<sup>e</sup> siècle.

Il reste un document beaucoup plus intéressant, ou plutôt un monument comme il en existe fort peu en France. La tradition locale montre encore le temple où le culte fut célébré, peut-être dès le XVI<sup>e</sup> siècle : c'est à cette époque en effet que semble remonter, en certaines parties, le grand bâtiment qui s'élève au coin de la rue du Poids et de la ruelle dite « des morts » (serait-ce à cause d'un ancien cimetière huguenot ?). Dans le voisinage de la « rue Amiraut », d'une part, de l'Hôtel de Ville, d'autre part (où se trouve maintenant apposé le médaillon de Moïse Amyraut), cet édifice rappelle plus directement encore le souvenir de ce que fut autrefois l'Eglise réformée de Bourgueil.

Jacques PANNIER.

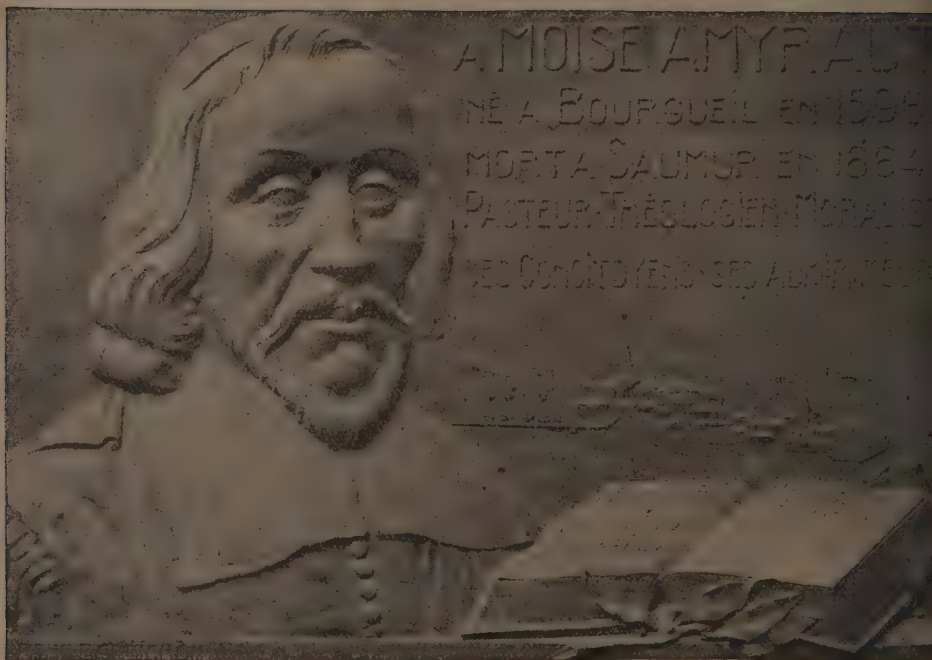
(1) Voir ci-après p. 498.

(2) Abel Amyraut était « Sieur de Vaussoudan » : il y a un hameau de Vaussoudan dans le Loiret, commune de la Chapelle-Saint-Mesmin.

(3) Bib. h. p<sup>z</sup>, Ms 526, f<sup>o</sup> 117.

## ACTUALITÉS

Un médaillon en l'honneur d'Amyraut à Bourgueil



Moïse AMYRAUT (Médaillon par M. Baudichon)

Sur l'initiative de M. le professeur Picard, la Société de l'histoire du protestantisme français s'est jointe à l'Union Amicale des Enfants du canton de Bourgueil pour honorer la mémoire du célèbre pasteur né dans ce bourg angevin en 1596 (1). Un beau portrait de lui, peint par Ph. de Champagne (2), n'a encore pu être retrouvé, mais la gravure,

(1) Aujourd'hui Bourgueil est dans le département d'Indre-et-Loire, mais autrefois n'était pas en Touraine, comme on l'indique parfois à tort.

(2) Il ne figure pas dans la liste établie par M. Gazier.



d'après ce tableau, que possède notre Musée, a servi de modèle à un grand artiste, R. Baudichon, membre du Comité de la Société des graveurs en monnaies et médailles, et une très belle effigie en bronze, se profilant sur le paysage de Bourgueil (d'après une autre gravure ancienne), orne maintenant la façade de l'Hôtel de Ville.

Annoncée par affiches, sous les auspices de la municipalité, l'inauguration, le 13 septembre, a été l'occasion de grandes réjouissances publiques, avec concert, chœurs, vers récités ensuite devant le pin naguère planté en souvenir des visites de Ronsard à Bourgueil. La presse régionale a reproduit les discours prononcés devant l'Hôtel de Ville par le président de la cérémonie, M. R. Besnard, ambassadeur de France en Italie (1), MM. Le Gouis, au nom de la Société des Lettres, Sciences et Arts du Saumurois, et Verneau, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris (2), en présence du représentant du préfet, d'un ancien ministre (M. C. Chautemps, sénateur), des maires de Bourgueil et de Saumur, du Conseil municipal de Bourgueil, de plusieurs députés, du président de la Société Archéologique de Touraine, etc... Tous ces discours insistèrent sur la tolérance et la mesure qui caractérisent l'œuvre d'Amyraut.

M. le sénateur Besnard a excellemment résumé la signification d'une telle cérémonie : « Nul doute que, si l'Edit de Nantes n'eût pas été révoqué à une heure de crime contre la France, le nom d'Amyraut, comme celui de quelques-uns des écrivains les plus remarquables du XVII<sup>e</sup> siècle, ne fût jamais tombé dans l'oubli. »

Nous donnons ci-après le texte de l'allocution prononcée d'abord au nom de la Société de l'Histoire du Protestantisme français, par M. le pasteur Pannier (3).

« La Société de l'Histoire du Protestantisme français a été heureuse de s'associer aux efforts des Enfants de Bourgueil pour rendre hommage à un homme qui n'a pas honoré seulement sa ville et son Eglise, mais fut une des gloires, trop méconnues, de la pensée française.

Après avoir eu le privilège d'être peint par un Philippe de Champaigne, il a inspiré, trois siècles plus tard, le talent

(1) *La Dépêche*, Tours, 15 et 18 septembre ; cf. la *Touraine républicaine*, 15 septembre.

(2) *L'Ouest*, d'Angers, 15 septembre 1925.

(3) La souscription reste ouverte au compte chèques postaux Nantes 1399. (M. L. Besnard, trésorier du Comité Amyraut.)

d'un autre maître, et M. Baudichon fait revivre cette effigie en un nouveau chef-d'œuvre.

Que cette figure sérieuse et douce est bien de chez nous ! Chaque mot inscrit sur le bronze confirme cette impression.

AMYRAUT : ce nom, à lui seul, sonne clairement un air à la française.

BOURGUEIL-SAUMUR, c'est la vallée de la Loire, le seul de nos grands fleuves dont le bassin soit exclusivement français : Amyraut n'en est jamais sorti, sauf pour quelques voyages à Paris. Poitiers, où il fit ses études, Tours, Loudun, Thouars, où il se rendit souvent, sont dans cette région où, plus fidèlement que nulle part ailleurs, on a conservé la pureté de la langue et de l'esprit français.

Amyraut aimait ces paysages, leur calme harmonie propice aux entretiens et aux méditations. Au châtelain de la Forêt-sur-Sèvre, il écrit : « Vous me fîtes la faveur tantôt de me conduire au long de vos espaliers, tantôt de me promener sous les ombrages de votre bois, tantôt de me faire tournoyer comme la Sèvre autour et par le travers de votre prairie, en contemplant l'agrément qu'y donne la perspective de vos pavillons et de vos tours, quand elles font ombre, au soleil couchant (1). »

La vie de cet Angevin, fils d'un autre pasteur angevin, est une éclatante réfutation de la calomnie trop souvent répétée, d'après laquelle la Réforme serait en France d'origine et de nature étrangères. La Réforme « partout indigène, un fruit du sol », comme l'a proclamé Michelet, fut en France particulièrement un fruit authentique du sol français.

Membre d'une vieille famille enracinée dans votre terroir, Amyraut a étudié exclusivement dans des écoles françaises : Poitiers, Saumur. Sa doctrine est celle de l'Evangile qu'avaient spontanément retrouvée, au commencement du siècle dans lequel il naquit, les réformateurs français. Parmi une centaine de volumes qu'il a publiés, 20 à peine sont en latin, près de 80 en français.

Réprouvant le jargon scolastique, notre écrivain préfère « un peu plus commodément, et moins barbarement, parler en français (2) » ; et quel français ! la belle langue classique du XVII<sup>e</sup> siècle. Un de ses amis est le fondateur de l'Académie, Valentin Conrart, — autre protestant (qui vint souvent aux environs de Bourgueil).

(1) *Morale chrestienne*. Dédicace à M. de Villarnoul, 1652.

(2) *Morale*, I, p. 34.

La meilleure société l'accueille : par sa naissance il appartenait à cette classe de bourgeois possesseurs de petits fiefs qui confine à la noblesse ; par son mérite il entre de plain-pied dans les milieux les plus distingués. Ses livres sont dédiés à quelques-uns des plus grands noms de France : duc et duchesse de la Trémoille et de Thouars, prince et princesse de Turenne, marquise de la Muce, Mesdames de la Suze, de Gouvernet ; à côté de ces huguenots voici de hauts fonctionnaires catholiques, tels que le premier président au Parlement de Dauphiné. Même avec des ecclésiastiques le pasteur de Saumur entretient d'excellentes relations : c'est après un dîner chez l'évêque de Chartres qu'il compose le plan d'un de ses ouvrages.

\*  
\*\*

Ces faits cadrent bien avec l'époque où il vécut ; 1596-1664 : c'est une des périodes les plus heureuses de notre histoire. Préparé, puis signé, dans cette région, à Châtellerault, puis à Nantes, l'Edit de Henri IV en 1598 fut « une œuvre incomparable de tolérance sincère et charmante ». Ainsi la juge un récent historien catholique de la littérature française (1).

Certes, on n'accordait pas encore aux protestants la liberté ni l'égalité, mais ils pouvaient professer leur foi, avoir certains lieux de culte, des écoles, des académies ; cela dura jusqu'en 1661. Alors commencent les préludes de la Révocation.

Les 68 ans de l'existence d'Amyraut coïncident avec cette période. Son père a connu les tristes années des guerres de religion, son fils connaîtra les tristes années de l'exil pour cause de religion. Lui, plus heureux, appartient à cette génération unique qui a pu naître, vivre et mourir sur les bords paisibles de la Loire. Il sent vivement ce privilège : toute son œuvre pourrait porter en épigraphe le titre grec d'un de ses livres : ΕΙΡΗΝΙΚΟΝ, « Pour la paix ». Il blâme les persécutés qui défendent par la force leurs opinions religieuses : à l'exemple des premiers chrétiens ceux de tous les temps ne devraient employer d'autres armes que la patience et la prière. Contemporain de la Révolution d'Angleterre et de la Fronde française, il réproouve les discordes civiles. Prenant parti contre les républicains d'Outre-Manche, en faveur de Charles I<sup>er</sup>, il compose un traité *De la Souveraineté des Rois* ; député des Synodes, à la cour, il exalte dans ses harangues à Louis XIV la fidélité de ses

(1) M. Strowski.

sujets réformés ; Richelieu et Mazarin lui surent gré de cette attitude.

Si quelques actes ont ainsi un caractère politique, ce n'est qu'un accessoire dans sa vie ; mais le trait n'est pas inutile pour retracer exactement cette forte et complexe personnalité.

D'autres œuvres ont un tour poétique : les premières. Cette année marque le troisième centenaire de leur publication en 1625. Deux minces volumes étaient signés M. A. Un Tourangeau, directeur de la Bibliothèque nationale, M. Taschereau, a reconnu sous ces initiales le débutant Moïse Amyraut. A Mme et Mlle de Clermont d'Amboise (1) il dédie « *Cent-cinquante sonnets chrétiens* », et des « *Hymnes de la puissance divine* ».

Voici le début d'un sonnet :

Que me veux-tu, mon âme, quand tu fais  
Sonner au cœur une complainte amère  
Pour tes ennuis ? O ma seulette, espère  
En ton Sauveur, et endure, et te tais.

Pas plus que la politique, la poésie ne devait remplir la carrière d'Amyraut ; ces premiers vers furent aussi les derniers publiés. Trois titres, inscrits sur cette plaque, résument l'activité de l'homme et de l'écrivain :

PASTEUR. THÉOLOGIEN. MORALISTE.

■  
\* \* \*

*Pasteur*, Amyraut le fut 40 ans à Saumur, et partout où on aima entendre sa parole aussi instructive qu'édifiante : sermons prononcés les dimanches ordinaires, ou devant les assemblées synodales, conférences dans les salons où se réunissaient des « personnes de qualité », désireuses d'étudier les questions religieuses. Oratoriens et Jansénistes faisaient de même dans des milieux intellectuels analogues. Un récent critique aboutit à cette conclusion : « La bourgeoisie avait alors un esprit d'une admirable *solidité* (2). » Le pasteur Amyraut aimait aussi à s'occuper des humbles. Pendant les dix dernières années de sa vie, il distribua tout son traitement aux pauvres sans distinction de religion.

*Théologien*, le professeur de Saumur le fut de façon profonde et originale. Il a écrit une *Défense de la Doctrine de*

(1) Le château de Gallerande, qui appartenait aux Clermont d'Amboise, et le village de Clermont, sont près de la route de Tours à la Flèche, en approchant de cette dernière ville (cf. *France protestante*, IV, 437).

(2) SEILLIÈRE, Alex. Vinet, 1925.



Calvin, cet autre dogmaticien éminemment français, longtemps étudiant à Orléans, Bourges, Poitiers : Calvin dont l'action géniale était (elle l'est encore) un des plus puissants éléments de la propagation des idées françaises à l'étranger. Mais Calvin vivait un siècle plus tôt (Amyraut est mort juste cent ans plus tard) ; toute doctrine vivante doit, en restant fidèle à ses principes, évoluer quant à ses méthodes, pour s'adapter aux progrès de la science et aux besoins des temps nouveaux. Amyraut le comprit : il fut un novateur quant aux méthodes d'enseignement théologique. Il n'enseigna pas la prédestination absolue de la même manière que Calvin, ni surtout que les disciples outranciers qui venaient, au Synode de Dordrecht, d'exagérer sa doctrine. Il n'enseigna pas davantage le mérite des œuvres comme les docteurs catholiques, ni comme étaient disposés à l'admettre en partie certains protestants contemporains — les arminiens ; — il enseigna que Dieu veut le salut *universel*, mais certaines âmes seulement y parviennent par leur foi, en vertu d'une grâce *particulière*. Ce principe, notre théologien l'avait trouvé dans les leçons d'un professeur de Saumur, Cameron, mais il le développa si magistralement qu'on donna à ce système son nom : l'*amyraldisme* fut adopté par de nombreux disciples, en France et au dehors. Des Universités suisses et hollandaises le considérèrent comme une hérésie, mais les Synodes français refusèrent de le condamner. Amyraut fut désolé de susciter tant de controverses, alors qu'il agissait avec une pensée de conciliation. Les docteurs catholiques suivaient avec intérêt cette tentative. Richelieu entama — mais en vain — des négociations avec Amyraut, pour chercher à réunir l'Eglise romaine et l'Eglise réformée. (Dans sa largeur extrême, celui-ci admettait que même les païens vertueux finiront par être sauvés.)

Pasteur éloquent, théologien profond, Amyraut fut enfin un *moraliste* délicat.

M. Baudichon a figuré le frontispice du traité de la *Morale chrétienne* (Saumur 1652). Il a six volumes, chacun de 650 à 800 pages. 4.000 pages de morale ! combien d'auteurs et combien de lecteurs seraient aujourd'hui capables d'un pareil effort ?

En morale comme en théologie, Amyraut montre une vaste connaissance des travaux anciens, une véritable originalité, un sentiment net des réalités pratiques.

La morale naturelle forme la première partie ; suivant la méthode historique (c'est une nouveauté), il expose les divers systèmes, et aboutit au christianisme : « On y trouve

parachevé ce que les autres n'ont qu'ébauché. » — « La fermeté inébranlable dans l'assiette de la vertu, nous en avons un merveilleusement bel exemple en Notre Seigneur Jésus-Christ (1). » Le souverain bien consiste dans la communion avec Dieu.

Le point de départ est l'Ethique d'Aristote, mais telle page rappelle Descartes, autre Tourangeau qu'Amyraut a pu rencontrer, étudiant, à Poitiers (2).

\* \* \*

L'auteur déclare avoir entrepris cet ouvrage « pour s'exciter soi-même de plus en plus à pratiquer les devoirs d'un *homme de bien* ». Quiconque étudie l'ensemble de son œuvre — si riche, — et de sa vie — si une et si belle, — conçoit pour lui l'estime qu'ont éprouvée non seulement ses coreligionnaires, mais tous ses concitoyens.

Voilà ce qui donne son sens, non pas local et éphémère, mais national et durable, à la cérémonie actuelle. Vous avez voulu, MM. les Conseillers municipaux, MM. les Enfants de Bourgueil, frapper pour ainsi dire une médaille portant sur sa face et son revers une double effigie. Après avoir salué le portrait d'Amyraut, nous irons voir le pin de Ronsard.

On a célébré l'an dernier, avec éclat, ce « poète épris de beauté païenne et catholique », comme l'appelle un panégyriste, ce « Gaulois » avec « sa sensualité propre de païen (3) ».

C'est là un côté incontestable de notre caractère national, qu'a représenté dans ses vers et par sa vie le séduisant Angevin. Mais après l'exubérant xvi<sup>e</sup> siècle, où vécut Ronsard, vint une génération plus amie de l'ordre et de la mesure, à laquelle appartient Amyraut. Nous en trouvons la fidèle image dans les estampes d'Abraham Bosse, ce Tourangean contemporain et coreligionnaire de notre moraliste.

« *Ne quid nimis* », lisait-on à la Possonnière, dans le manoir natal de Ronsard. « Rien de trop. » Trop insister sur la gauloiserie ne donne pas une idée complète du caractère français. Il faut voir et faire voir l'autre côté. Le loyal

(1) *Morale*, I, pp. 17 et 175.

(2) « L'homme nous devrait être mieux connu que les autres choses, parce que nous sommes intimes à nous-mêmes : la connaissance de notre être et des principes d'où procèdent nos actions peut beaucoup contribuer à l'intelligence de la principale et dernière fin que nous devons nous proposer. » Ce préambule de la *Morale* de 1652 ne rappelle-t-elle pas le *Discours de la Méthode*, paru en 1637 ?

(3) P. CHAMPION, *Ronsard et son temps*, 1925.

historien des princes de Condé, le duc d'Aumale, l'a reconnu : « Les huguenots apportaient l'élément austère dans le grand édifice de l'unité nationale. »

Vous l'avez compris, citoyens de Bourgueil, et par là vous donnez à toutes les villes de France une grande et noble leçon. Après avoir planté le pin de l'abbé Ronsard, vous apposez sur votre Hôtel de Ville le médaillon du pasteur Amyraut. Vous accueillez également ceux qui parlent de l'un et de l'autre. C'est pratiquer une vertu dont Amyraut a souvent prononcé le nom, et, mieux encore, donné l'exemple : l'*urbanité*.

Aux deux mots inscrits en bas de cet hommage : « ses *concitoyens*, ses *admirateurs* », je voudrais en ajouter un troisième, avant de terminer.

Quelles que soient nos opinions politiques ou littéraires, nos idées philosophiques ou religieuses, lorsqu'il s'agit de reconnaître et de défendre la vérité, quels qu'en soient les représentants, sachons la reconnaître avec loyauté, sachons la défendre avec ferveur, sachons en même temps respecter toujours la conscience de nos adversaires. « La société, dit Amyraut, ne se peut maintenir si chacun ne s'abstient de rien exécuter qui soit préjudiciable à l'autre. »

Ce faisant, *concitoyens* et *admirateurs* de l'illustre enfant de Bourgueil, nous nous montrerons aussi — ce sera mon dernier mot — ses *imitateurs*.

J. PANNIER.

\*  
\* \*

### *Amyraut étudiant*

A propos de l'inauguration du médaillon d'Amyraut, on a rappelé que, d'après ses biographes (1), il aurait été étudiant à Poitiers, et ce, vers le moment où René Descartes est inscrit sur les registres de l'Université. M. le professeur Plattard a bien voulu nous communiquer le résultat — jusqu'à présent négatif — de ses recherches à ce sujet :

« Voici les Admirault qui sont inscrits sur le registre des gradués de la Faculté de droit de Poitiers » (Manuscrit 34-36 de la Bibliothèque de Niort) :

1611, 21 octobre : *Guillaume Admirault*, du diocèse d'Angers.

1627 : *Charles Amirault*, du diocèse de Tours.

1629 : *Mathurin Amyrault*, du diocèse d'Angers.

Moyse Admirault n'y figure donc pas.

J. PLATTARD.

(1) Cf. *France prot.*, 2<sup>e</sup> éd., I, 185.

### Un monument à E. Denis

Le Comité de la Société de l'Histoire du Protestantisme français avait l'honneur de compter parmi ses membres le professeur Ernest Denis (1). Il a adressé un message de reconnaissante sympathie au Comité tchéco-slovaque qui vient de faire élever un monument à Nîmes, où naquit, en 1849, l'historien aux travaux duquel la Bohême doit en si grande partie sa libération. Dans le socle que surmonte le buste, place d'Assas, on a déposé des parchemins signés par les Présidents des deux Républiques, Doumergue et Masaryk — deux protestants (2) — et une poignée de terre de la Montagne Blanche où, en 1620, la Bohême perdit, pour trois siècles, son indépendance. Le président du Conseil, M. Painlevé, a rappelé comment, « après 400 ans, le bûcher de Jean Huss, par-dessus les montagnes, les prisons, les gardes, et tout l'attirail des despotes, alluma dans l'âme d'un moderne ascète une flamme inextinguible ».

La truelle employée par le président du Conseil pour sceller la cassette renfermant la terre de Bohême, avait servi jadis au prince-président Napoléon pour poser les fondements d'une nouvelle église catholique (3).

Le ministre de l'instruction publique, M. de Monzie, salua en Denis « un Michelet mis par la France à la disposition de la Bohême ».

Le ministre de Tchéco-Slovaquie en France a dit :

« Les étrangers n'ont pas compris l'histoire de la Bohême, Denis, lui, l'a comprise, parce qu'elle ne différait pas trop de celle de la France. Il a compris l'âme de mon peuple parce qu'il y trouva son image à lui, l'image de l'âme française, car, aux yeux de notre nation, il personnifiait l'esprit, la pensée, le cœur généreux français. »

Aucun des orateurs n'a dévoilé la raison profonde pour laquelle l'historien français sympathisa si profondément avec l'âme tchèque : c'est qu'entre les Hussites de Bohême et les Huguenots de France, les uns et les autres persécutés dans leur propre pays, il existe une affinité fondamentale. De cordiales relations se sont établies de prime abord entre notre Société et celle qui vient de se fonder à Prague cette année même pour l'histoire de la Réforme en Tchéco-Slovaquie.

(1) Voir *Bulletin*, 1923, p. 200 (portrait).

(2) Voir *Bulletin*, 1924, p. 279.

(3) Voir *Le Petit Méridional* et *L'Eclair* du 4 octobre, *Foi et Vie* du 16 octobre (discours de M. le sénateur Méjan).



Une plaque commémorative à Bègles...  
sur l'emplacement de l'ancien temple de Bordeaux



TEMPLE DE BÈGLES, d'après un dessin hollandais.

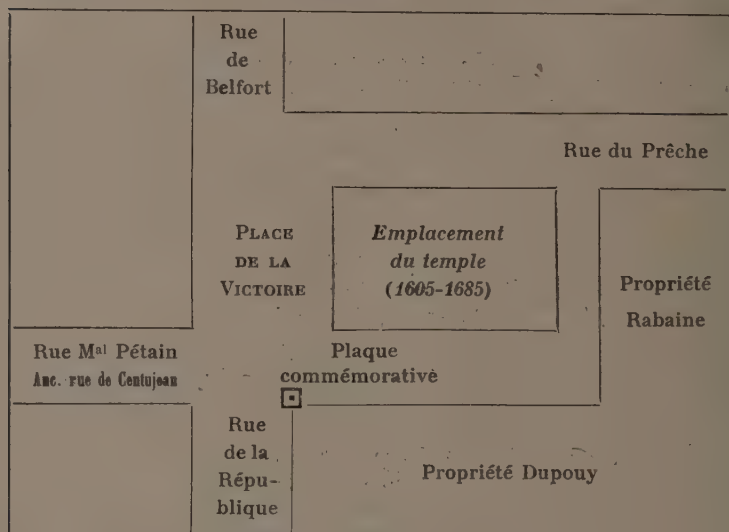
Le jour de la fête de la Réformation, 1<sup>er</sup> novembre, a été inaugurée à Bègles, près Bordeaux, une plaque portant une inscription ainsi conçue :

SUR CETTE PLACE S'ÉLEVAIT  
LE TEMPLE DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE DE BORDEAUX  
CONSTRUIT EN 1605, DÉTRUIT EN 1685  
LORS DE LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES

*Société de l'Histoire du Protestantisme français, 1925.*

Cette plaque, en marbre, don d'un membre associé de notre Comité, est apposée contre le mur de la maison d'un protestant bordelais, M. A. Dupouy, à l'angle de la rue de la République et de la place de la Victoire, qui s'appelait

avant la guerre place de la République, et jusqu'au début du xx<sup>e</sup> siècle *place du Prêche*, nom sous laquelle les habitants continuent à la désigner. C'est une petite place rectangulaire, plantée de platanes, bordée de maisons basses



QUARTIER DU PRÊCHE A BÈGLES

et de jardins. Au fond, le mur de la propriété de Mme Rabaine, est construit en partie avec de vieilles pierres provenant peut-être du temple, ou du soubassement de la croix édiflée sur son emplacement. MM. les pasteurs Pannier, secrétaire de notre Société, et Mathieu, président du Conseil presbytéral de Bordeaux, ont pris la parole, ainsi que le colonel Cazalet, vice-président du Conseil presbytéral, devant un grand auditoire composé d'habitants de Bègles et de protestants bordelais (1).

(1) La *Petite Gironde* a publié le 1<sup>er</sup> novembre un article historique, et le 2 un compte rendu. Le *Bulletin de l'Eglise réformée de Bordeaux*, novembre 1925, a publié le texte des allocutions de MM. Pannier, Mathieu et Cazalet. Il rappelle les lignes écrites par M. le professeur C. Julian comme préface à l'étude de M. Paul Bert sur *La Révocation à Bordeaux* :

« Je souhaite que tous nos réformés de Bordeaux, dans une entente fraternelle, dans une communion pieuse avec ceux qui ont souffert jadis pour leurs descendants, je souhaite qu'ils fassent le pèlerinage de la place du Prêche, à Bègles : là tant de nos aïeux ont prié, en marge de la patrie bordelaise qu'ils aimaient ; là s'est accompli un martyre presque aussi douloureux que celui d'un homme : le martyre du temple même, foyer de tant de joies et abri de tant de dou-

DE BORDEAUX AU TEMPLE DE BÈGLES AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

(Vue panoramique de 1660, Bibliothèque nationale, Cabinet des Estampes).

\* \*

*Le Mas d'Azil. Centenaire du temple et tricentenaire du siècle.*

Le 2 août, l'Eglise du Mas-d'Azil a célébré deux services commémoratifs. Après-midi, le pasteur Marchand, de Castres, a retracé les épisodes du siège de 1625, d'après l'étude que lui a consacrée le général d'Amboix de Larbont, membre du Comité de la Société de l'histoire du protestantisme.

leurs. J'ai peur que les protestants n'oublient trop souvent leur propre histoire ; et cependant, dans ce récit d'une longue souffrance, ils trouveraient des raisons d'orgueil et les plus pures des joies ».

En mai 1601, le Synode national de Jargeau charge l'Eglise de Paris de « faire diligence pour retirer de la Cour les lettres de commandement que [Sa Majesté] doit envoyer à M. le Maréchal d'Ornano » (AYMON, *Synodes*, I, 251). Ceci a probablement trait à l'exécution de l'édit.

Le soir, il a évoqué les Assemblées du Désert et dit comment, avec des subsides du gouvernement et des dons des fidèles (en argent et en nature), le temple put être consacré « à la gloire de Dieu » le 14 mars 1824.

\*

\*\*

### Meaux

A l'occasion de la Fête de la Réformation ont été inaugurées, dans le temple, deux plaques commémoratives, l'une ainsi conçue : *Constituée en 1546, l'Eglise réformée de Meaux est la plus ancienne de France* ; l'autre à la mémoire de *Jean Leclerc, un des premiers martyrs de la Réforme*.

\*

\*\*

Dans le temple de Fresne (Orne), M. le pasteur Eynard vient de faire placer une reproduction du tableau de Monchablon, *La Chiourme*, en souvenir d'un galérien originaire de cette Eglise, *Onfray*. Heureuse initiative qu'on pourrait imiter ailleurs.

\*\*

### Centenaire de F. Neff.

Au temple des Violins, le 16 août, M. Benjamin Vallotton a fait le culte. « Il a évoqué le passé, tout le passé, le passé ancien et le passé récent, le passé de persécution et de vaillance, le passé de déchéance et le passé de réveil, le passé de cette race à laquelle il appartient par sa mère et qu'il a déjà célébré dans *Sur le Roc*.

» Il est là, au centre des siens, au milieu des souvenirs qui se pressent autour de lui ; il est là en protestant, en huguenot, en chrétien, parlant au nom de sa foi religieuse et inspiré par elle. Sa taille se redresse quand il décrit Neff... Il a un grand désir. Il voudrait acheter et réparer la maison de F. Neff, en faire une sorte de terre sainte, un musée de F. Neff, un lieu de pèlerinage pour les huguenots. Il est indigne du protestantisme de laisser se délabrer cette demeure. De plus, le pasteur de Freissinières qui, pour se rendre à Dormillhouse, doit faire six heures de marche aller et retour, aurait grand besoin d'y trouver une chambre et un lit pour alléger sa fatigue. »

(Ch. DELÉTRA, *Semaine religieuse de Genève*, août 1925.)

\*

\*\*

A Mens, le 30 août, le secrétaire de la Société de l'Histoire du Protestantisme a évoqué le souvenir des années que passa d'abord là F. Neff avant d'aller dans les Hautes-Alpes.



§ \*  
\* \*

### Centenaire du temple de Marseille

L'Eglise réformée de Marseille a célébré le 8 novembre le centenaire de l'inauguration du temple de la rue Grignan (le 9 octobre 1825). Le Conseil des Bâtiments avait estimé que l'aménagement devait rappeler « ce qui fut pratiqué par Desbrosses [Salomon de Brosse] à l'ancien petit [bien grand au contraire] temple de Charenton ». Jusqu'au 10 décembre 1826, le sceau porta encore les mots « Consistoire de Sainte-Marguerite-lès-Marseille ». Après plusieurs pasteurs de l'Eglise et des environs, le docteur Malzac a rappelé les principales scènes de la vie de l'Eglise, depuis la Réforme jusqu'à l'inauguration du temple.

■ \*  
\* \*

A Cressac (Charente), un monument historique restauré par l'administration des Beaux-Arts, le Temple des Templiers, est devenu le Temple de l'Eglise réformée. L'inauguration a eu lieu le 16 août (1).

■ \*  
\* \*

Dans la cuisine de la maison natale d'Antoine Court, à Villeneuve-de-Berg (2), M. le pasteur Paul Barde, alors pasteur à Aubenas, a commencé des réunions d'évangélisation en septembre 1891 ; et il prit pour texte celui du premier sermon prêché par A. Court : « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité » (I Tim. II, 4).

\*  
\* \*

Le 20 septembre, on devait inaugurer une statue d'Henri Arnaud (originaire d'Embrun) devant la Maison Vaudoise à Torre-Pellice. L'inauguration a été renvoyée à 1926.

■ \*  
\* \*

La *Huguenot Society* aura ses réunions à l'hôtel Russell, à 8 h. 30, le 13 janvier (*Calvin et ses amis*, par le Rev. W.-G. Cazalet), et le 10 mars (*Les causes secrètes de la Réformation*, par C.-E. Lart).

(1) Compte rendu par « un témoin » (M. Eug. Réveillaud, ancien sénateur) dans la *Réforme des Charentes*, 23 août.

(2) Ci-dessus, p. 380.

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

---

### *Le Régime du culte protestant en Alsace-Lorraine*

**Ch. Ortlieb**, secrétaire général du Directoire de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg (1). *Le Régime du culte protestant en Alsace-Lorraine.*

La législation concordataire est toujours en vigueur en Alsace et en Lorraine, ainsi que l'a proclamé un avis du Conseil d'Etat. Pendant la domination allemande certaines lois, certains arrêtés ministériels ont apporté des modifications aux articles organiques du 18 germinal an X et au décret du 26 mars 1852.

Il n'existait pas jusqu'ici, en langue française, de commentaire de ces textes. Cette regrettable lacune vient d'être comblée par M. le pasteur Ortlieb, secrétaire général du Directoire, qui, selon la tradition de ses prédécesseurs, MM. Ernest Lehr et Hepp, retrace dans une substantielle et savante étude les règles qui président à la formation des corps ecclésiastiques des deux Eglises unies à l'Etat et fixent la compétence de ces établissements publics du culte.

Après un historique qui aurait dû être plus développé, surtout en ce qui concerne l'élaboration des articles organiques de l'an X, M. Ortlieb étudie successivement les attributions légales des Conseils presbytéraux, des consistoires, du consistoire supérieur et du directoire de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg. S'occupant en même temps de l'Eglise réformée, il énumère les attributions du Synode et de la Commission synodale telles qu'elles sont définies par la loi du 21 juin 1905.

La situation actuelle se prolongera-t-elle encore quelques années, ou le régime de la Séparation sera-t-il imposé à l'Alsace ? M. Ortlieb rappelle que, pendant les années qui ont précédé la guerre, le Consistoire supérieur et le Synode réformé avaient élaboré des projets de constitution qui donnaient aux Eglises une existence plus autonome et simplifiaient les rouages administratifs. Il exprime le vœu que

(1) In-4°, Paris, Librairie du Recueil Sirey ; Strasbourg, Berger-Levrault.

« si le problème de la Séparation des Eglises et de l'Etat venait à se poser en Alsace-Lorraine, il conviendrait d'utiliser ces projets dans leurs grandes lignes et de s'inspirer dans tous les cas des mêmes principes fondamentaux ».

Quant à nous, nous souhaitons à nos frères des provinces reconquises de conserver pendant longtemps encore le régime actuel qui est préférable à celui de la loi du 9 décembre 1905, et nous espérons que si cette loi, modifiée dans un sens libéral, est plus tard applicable à l'Alsace, les représentants de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg s'inspireront de la Constitution votée par le Synode général tenu à Montbéliard au mois d'avril 1906 pour établir l'unité d'organisation dans les inspections de Paris, de Montbéliard et d'Alsace-Lorraine. Strasbourg deviendra ainsi, — comme il l'était en 1870, — le centre des Eglises luthériennes de la France tout entière.

Armand Lods.

\*  
\* \*

P. Imbart de la Tour, *Les Origines de la Réforme*. T. III : *L'Evangélisme* (1521-1538), Hachette, 1914. XIII-628 p.

Cet important ouvrage ne nous étant arrivé qu'après onze ans, nous ne pouvons plus lui consacrer l'étude qu'il aurait méritée. Car c'est un travail aussi remarquable pour la forme que pour le fond ; quoiqu'il soit écrit dans un esprit qui n'est pas le nôtre, nous nous plaisons à reconnaître ses efforts d'impartialité et le ton toujours digne de ses jugements et critiques. Mais nous pouvons être bref, puisque le récent volume de M. Viénot répond à la plupart des objections que pourrait nous suggérer l'exposé de M. Imbart de la Tour. Il suffira que nous précisions son but et rectifions quelques détails.

Son but est de combattre « cette légende d'une royauté française, hésitant... entre le catholicisme et la foi nouvelle », d'un « protestantisme fabrisien, précurseur du calvinisme », la confusion entre la Renaissance et la Réforme ; cette affirmation « que les meilleurs écrivains du xvi<sup>e</sup> siècle étaient protestants » ; de faire revivre « le grand mouvement du catholicisme réformateur, si original, si profond, où la plupart des historiens n'ont vu qu'un protestantisme inconséquent, presque honteux de lui-même, et qui n'eut ni le courage de ses desseins, ni la vue claire de ses principes. » (p. VIII). Voilà la thèse que M. Imbart de la Tour soutient avec une habileté et une compétence indiscutables. Le lecteur averti en verra aussitôt les points faibles, et M. Viénot les soulignera.

Les caractéristiques des principaux personnages (Luther, Erasme, Lefèvre, Farel, etc., sauf celle de François I<sup>er</sup>, trop optimiste) sont tracées de main de maître, et, en général, assez exactes. Ainsi, p. 11 : « On ne peut dire que l'amî de Cranach et de Dürer ait été insensible à la beauté de la forme. » Mais ce qui ne cadre pas avec la thèse officielle est laissé dans une ombre discrète, par exemple la profonde impression que la vue des scandales de Rome produisit sur Luther, et qui certainement motiva en partie son attitude ultérieure vis-à-vis du Saint-Siège : « A la fin de 1511, nous le voyons à Rome en mission » (p. 7). C'est tout, et cette réticence ne peut être que volontaire chez un auteur aussi documenté. Par contre, la personnalité de Luther apparaît vivante et vibrante (pp. 51-57) ; tandis que « cette cour brillante de Rome, tolérante et humaine, ces évêques généreux et cultivés..., un pape débonnaire et lettré, de jeunes princes amoureux d'art..., une diplomatie habile et heureuse... », rappellent trop l'historiographie de cour (pp. 70 et 73). Les pages 207 et 246 montrent bien le rôle exagéré et néfaste causé par le dogme de l'unité nationale appliqué au domaine intellectuel et religieux, tandis que le fédéralisme allemand et suisse favorisait la Réforme (p. 204). Dire (p. 292) de Marguerite, qu'« elle exaltera la foi contre les œuvres et n'en fonde pas moins des hôpitaux », est un peu naïf ; et (p. 295) qu'« elle a voulu vivre et mourir dans son Eglise », est un peu osé. — D'après la page 306, note 1, M. Douen affirme sans preuves que Marot assista aux prédications de Farel à Paris, en 1523. — La page 324 verse encore dans l'optimisme officiel en prétendant de l'évêque qu'il n'est, « tel qu'il est constitué alors, aucun corps religieux dont l'esprit soit plus cultivé, plus mesuré et plus ouvert ». — Page 391, nous voyons reparaitre la légende de l'emprisonnement de Calvin à Noyon en 1534. On en a fait plus d'une fois justice, ce qui ne l'empêche pas d'être répétée. — La page 413 reconnaît de bonne foi que la Réforme « n'est pas l'œuvre d'une classe », mais « se recrute dans toutes » ; la page 411 prétend que Scaliger n'était point luthérien ».

L'erreur de fait la plus caractérisée se trouve page 416 ; la confession tétropolitaine ne fut point présentée à Augsbourg en 1530 par « quatre villes d'Alsace », mais par Strasbourg, Constance, Hemmingen et Lindau. — La page 429 affirme que « c'est bien à Luther que la Réforme française, comme toute la Réforme d'ailleurs, doit son avènement », et n'est pas « un produit de notre sol, une germination naturelle de l'esprit français » (p. 426). Ceci est en



contradiction directe avec la thèse de M. Viénot. — Page 436, l. 13, lire *Pellican* ; page 475, l. 13, *bi-annuel* ; page 516, l. 3 d'en bas, *ait* eu. — La page 526 allègue témérairement que la politique de tolérance « était secondée par la majorité des évêques, qui, hostiles aux moyens violents, travaillaient sans bruit à pacifier leurs diocèses », en admettant qu'ils y séjournassent, ce qui était fort rare ! D'ailleurs, la page suivante ne donne comme exemple que l'évêque de Lavaur, dont l'« attitude est celle de du Bellay, et, sans doute aussi, d'un certain nombre de ses collègues ».

Il paraît, d'après la même page, que la « fiction » inventée par Louis XIV : « Il n'y a plus de protestants en France », fut déjà exploitée par François I<sup>er</sup>, dont la politique si astucieuse et d'ailleurs si changeante fait l'objet de la constante dévote admiration de l'auteur. — « Souplesse admirable », lisons-nous page 562, après avoir vu, page 559, le roi se défendre « de l'accusation de favoriser le Turc et d'entraver la réunion du Concile ». Ne nous étonnons donc pas d'entendre (p. 561) Mélanchthon dire qu'il veut bien venir. « si l'entretien qu'on me demande n'a pas pour but d'étouffer la vérité », et si les zwingliens ne voient (p. 570), dans les avances du roi, « qu'une intrigue politique », et si Bullinger dénonce sa « duplicité ». Mais précieux est l'avoué que « les théologiens de Paris » étaient « peut-être d'accord avec l'Espagne » (p. 578).

L'auteur espère avoir, par son livre, répondu à la question « pourquoi la France est restée catholique » (p. XI). Le dogme de l'unité, encore si enraciné dans les pays latins, y a certes contribué beaucoup ; mais la mobilité gauloise n'y eut-elle pas aussi sa part ?

Th. SCH.

■  
\* \*

Ch. Bost, *Histoire des Protestants de France*, en trente-cinq leçons, pour les écoles, illustrée de 20 gravures ; Editions de *La Cause*, 69, rue Perronet, Neuilly-sur-Seine (Seine), 1925, 224 pages ; 4 fr. 75.

Membre de notre Comité et fidèle collaborateur de ce *Bulletin*, M. Ch. Bost est trop de la maison pour que nous osons dire ici tout le bien que nous pensons d'un excellent manuel, depuis longtemps annoncé (1). Ecrit « pour les écoles », il atteindra parfaitement ce but ; et la *Société des Ecoles du Dimanche* l'a aussitôt adopté pour les leçons de son programme 1925-1926 ; mais ce livre sera utile à beau-

(1) *Bull.*, 1923, p. 291.

coup d'autres lecteurs que les maîtres et élèves de l'enseignement secondaire ou même supérieur. Ce sera un précieux *memento* pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de France au point de vue religieux. Non seulement on trouve là, condensés, les résultats de longues recherches personnelles, mais l'auteur exprime avec une grande franchise ses appréciations sur les hommes et les faits d'autrefois, les Camisards par exemple (1).

Chaque leçon est suivie d'une *poésie* religieuse, et, si l'on a un regret à exprimer, c'est que l'auteur n'ait pas choisi en outre, ou alternativement, quelques beaux morceaux en prose tirés des écrivains protestants. M. Bost a commencé dans un journal régional (2) la publication de trente-cinq récits relatifs à la Normandie. Son *Histoire* générale ayant déjà le grand succès qu'elle mérite, et la 1<sup>re</sup> édition étant déjà épuisée, souhaitons qu'elle reparaisse en éditions régionales comportant ainsi pour les principales provinces, une série de récits d'histoire locale (3). C'est en dessinant la carte de la *commune* que les instituteurs commencent souvent les leçons de géographie ; c'est en racontant à leurs catéchumènes et à leurs paroissiens les souvenirs huguenots de leur église *locale* que les pasteurs apprendront à aimer et à faire aimer dans son ensemble l'histoire du protestantisme français ; étude non seulement instructive mais édifiante au premier chef ; comme le dit le professeur C. Julian dans un beau passage que cite en première page M. Bost, il y a là des raisons de fierté, de leçons de force et de joie, que nous remercions notre ami d'avoir si parfaitement résumées.

J. P.

■  
\* \*

Ch. Richet, *Initiation à l'Histoire de la France et de la civilisation française*, Paris, Hachette, 1925.

Dans ce volume plein de pensées généreuses, comme tout ce qui sort de la plume du professeur Richet, on regrette que plusieurs points relatifs au protestantisme aient été trop rapidement ou inexactement traités : la Réforme n'a pas été en France, « surtout aristocratique » (p. 36) ; ce n'est pas en « 1520 », mais en 1517 que Luther a brûlé la bulle (p. 36) ; Calvin, « professeur du consistoire », occupe

(1) Voir les critiques de MM. E. Doumergue et Ponsoye dans *Le Christianisme au XX<sup>e</sup> Siècle* (nov. et 31 déc.), la réponse de M. Bost dans *Evangile et Liberté* (9 déc.).

(2) *La Normandie protestante*.

(3) M. Cadier, de Pamproux, a presque terminé les *Récits poitevins*.

là une position inconnue jusqu'à présent (p. 37), même s'il faut lire « *président* » ; où M. Richet a-t-il vu que « soixante bûchers » ont été allumés par ordre de Calvin, pour « les théologiens qui ne pensaient pas comme lui » (p. 37) ? La Saint-Barthélemy a une place importante, comme « symbole douloureux », mais l'Edit de Nantes est traité en quatre lignes. La Révocation est stigmatisée (p. 52) comme « la plus grande erreur d'un règne si riche en erreurs ». « Par leur intelligence et leurs vertus », les 400.000 protestants qui quittèrent le pays étaient « l'élite des Français ». *L'Histoire des Variations* est « un ouvrage éloquent et absurde » (p. 54). Mais il n'y a pas une appréciation, ni même une simple mention de l'Edit de Tolérance de 1787, ni du Concordat, qui pourtant ont bien leur place dans « l'histoire de la civilisation française ».

## A TRAVERS LA PRESSE

### REVUES FRANÇAISES.

Revue des Deux-Mondes, 15 octobre. M. PALÉOLOGUE, *Cavour*.

« ... Par sa mère, *Adèle de Sellon*, genevoise et protestante, il continuait une antique lignée de huguenots languedociens... ; [en 1826] influence décisive : un séjour à Genève, chez son oncle le comte de Sellon... ; [en 1828] sa fière conception de « l'Eglise libre dans l'Etat libre », a commencé de germer en lui pendant ses méditations alpestres. »

— 1<sup>er</sup> Novembre. *Mémoires*, du duc DE BROGLIE.

Au Congrès convoqué en 1863, à Malines, « pour traiter les principales questions intéressant le bien de la religion ». M. de Montalembert soutint « la thèse de la liberté absolue de tous les cultes, par tout pays et en tout temps » ; il fit « l'éloge de Henri IV et de l'édit de Nantes » (p. 128). Ce point est particulièrement blâmé dans une lettre du cardinal Antonelli, secrétaire d'Etat, adressée en 1864 à Montalembert. « La thèse de l'intolérance civile non seulement permise, mais obligatoire, était expressément recommandée. » M. de Broglie remarque : « Accoutumés que nous étions en France à considérer non pas l'édit de Nantes lui-même, mais sa révocation comme une faute et presque un crime, nous ne pouvions en croire nos yeux. » Peu après paraît le *Syllabus*.

— 1<sup>er</sup> Novembre. H. BRÉMOND, *Guttinguer et le roman de Sainte-Beuve*.

Revue de Paris, 15 juillet. ALBERT-PETIT, *Les livres d'histoire*. A propos de la *Chronologie* récemment publiée par M. E. Cavaignac, l'auteur rappelle qu'au xvi<sup>e</sup> siècle l'écart était de dix jours entre le calendrier grégorien et le calendrier julien, et que, par exemple, « la Saint-Barthélemy, datée du 24 août 1572, en calendrier julien, répond au 3 septembre du calendrier grégorien » ; (c'est du 4 octobre 1582 qu'on passa au 15).

Revue du seizième siècle, t. XII (1925). M. RAYMOND, *Jean Tagaut, poète français et bourgeois de Genève*.

Après Lefèvre d'Étaples, Gérard Roussel, Sibiville, Olivétan, Calvin lui-même, voici encore un nom Picard à inscrire dans le futur musée de Noyon. Un premier Jean Tagaut est né dans le Vimeu (au sud de l'embouchure de la Somme) (1), mais est connu comme « Tagaut d'Amiens », ville où peut-être naquit (plutôt qu'à Paris), « entre 1525 et 1530 », son fils et homonyme.

Le père fut doyen de la Faculté de médecine de Paris en 1534, et je remarque que ce fut donc aussitôt après le départ de Cop (l'ami de Calvin), qu'il connut certainement. Il mourut en 1546, et nous ne savons s'il était favorable ou hostile à la Réforme.

Son fils est certainement favorable, et de bonne heure. Comme le rappelle M. Raymond, il connaît Th. de Bèze, qui vit à Paris jusqu'en 1548. Mais il est d'abord disciple et imitateur de Ronsard, auquel le compare un autre ami protestant, J. Grévin (2). M. L. Badin apportait naguère à notre Bibliothèque un précieux manuscrit qu'il a aussi communiqué à M. Raymond : « *Le premier livre des Odes de Jean Tagaut, Pasithéophile, pour sa Pasithée, Cl. B.* » (1550-1552), c'est-à-dire — nous apprend M. R. — Claude, fille de Jacques Bernard, maître de la chambre aux deniers d'Orléans. (Mais il n'a pas identifié une demoiselle « de Villers », habitant « Nanteuil ».) La « chaste entreprise » du poète lui inspire (Ode IX) une prière :

Mais Seigneur, qui voys ma voye,  
Toy qui comtes tous mes pas...  
Or sur moy ta main avance,  
Me délivrant de mes mauz :  
En toy j'ay ma confiance...

(1) Comme l'indique M. Raymond, p. 47 du tirage à part, plutôt qu'à Vimy (Pas-de-Calais), d'après un renseignement reproduit page 6.

(2) Cf. *Bull.*, XXXIX, 308.



Mais toutefois tu es juge  
Que mon Amour est tout pur.  
Sinon je veul qu'on me juge  
Digne de l'abisme obscur.

Ces vers sont d'un homme qui apprécie Marot autant que Ronsard ; M. R. ne le remarque pas ici, mais plus loin il indique que la division en « pauses » est adoptée vraisemblablement en souvenir des psaumes ; il insiste sur ce qui lui paraît être une influence de Pétrarque, mais il reconnaît que « les trois dernières odes sont purement chrétiennes », l'une est même « huguenote », contre « les dieux des Gentilz » (1).

« Est-ce pour complaire à Claude, qu'il allait épouser, que Tagaut n'a pas publié ses odes ? Ou est-ce qu'il éprouva ensuite haine et mépris pour ces poésies d'amour ? Cette raison me paraît meilleure » ; et nous partageons cet avis de M. R. (Après une évolution plus marquée encore, Th. de Bèze regretta d'avoir publié ses *Juvenilia*.)

Sur un ouvrage d'astronomie laissé aussi manuscrit par Tagaut, on lit (2) : 12 mars 1552. C'est après cette date que le poète-savant quitta Paris pour Genève. Il s'y maria et M. R. a retrouvé le contrat du 14 décembre 1554, signé rue des Chanoines, chez *Jean Budé*, seigneur de Vérasse ; Tagaut est « assisté » de *Charles de Jonvilliers*, le secrétaire de Calvin. *Colladon* et *Anjorant* sont témoins. C'est assez dire dans quel milieu vivra désormais le jeune ménage. La bénédiction est donnée à Saint-Pierre par *Michel Cop*. En 1555, le baptême de leur fille *Marie* (3) sera célébré par *des Gallars* ; en 1559, celui de leur fils *Jean* par de Bèze. Crespin imprime en tête de son *Martyrologe* (1556) un poème latin de I. T. F. (= Jean Tagaut Français).

Telle est la considération de Calvin pour son jeune compatriote qu'il eût voulu le faire nommer pasteur, mais Tagaut refuse, et Calvin écrit à Viret son regret (4). Quelques mois plus tard Tagaut rejoint de Bèze à Lausanne (janvier 1557) comme professeur de mathématiques, puis, revenu à

(1) Pages 27 et 28 du tirage à part.

(2) Cf. p. 39.

(3) M. Raymond l'identifie avec une Marie Tagaut, qui épousa en 1578, à Sedan, le pasteur de Metz, *Tenans* (*Bull.*, XXXIX, 308, et XLVI, 242), mais le père de cette demoiselle était « en son vivant docteur en médecine », son prénom n'est pas donné, et il n'est pas certain qu'il s'agisse de notre poète.

(4) *Opera*, XVI, 392 ; 30 mars 1556.

Genève, « il fonde », dans l'Académie nouvelle, « l'enseignement supérieur des sciences » (1).

En 1559, il chante les louanges de Genève, dans un long poème latin que, seule, la deuxième édition du *Martyrologe* renferme en entier, et il est reçu à la bourgeoisie le même jour que Calvin et Viret (2). Le 31 juillet suivant, il meurt, et Th. de Bèze compose son épitaphe (3).

Telle fut cette existence qui eut, selon la très heureuse expression de M. Reymond, « deux versants ». Le second inspire des « poèmes chrétiens » dont notre bibliothèque possède un rarissime exemplaire (4) :

Qui donc est celuy qui fonde  
Son heur en ce monde ici,  
Là où rien qu'un vain souci,  
Que mal et fraude n'abonde ?

Ceux qui désirent de vivre,  
A ceci ne pensent point ;

Aussi tout leur vient à point,  
Car ce monde les enyvre.

Ce qui leur rit m'est détresse,  
Et ce qu'ils ayment je hay, etc.

Il faut savoir grand gré à M. Raymond d'avoir substitué une biographie si complète aux lignes trop brèves de la *France protestante* (5).

J. P.

(1) Ch. BORGEAUD, *Hist. de l'Université de Genève*, I, 64. — Pour cette chaire, qui devait primitivement être une chaire de philosophie, « Calvin aurait appelé sans aucun doute Ramus, si l'illustre philosophe n'avait pas été ennemi du péripatétisme et de la discipline ecclésiastique » (*France prot.* 2<sup>e</sup> éd., III, 539). — N. D. L. R.

(2) 25 déc. 1559, COVELLE, *Livre des Bourgeois*, p. 266.

(3) *Poemata varia*, 1597, p. 108.

(4) *Poèmes chrétiens de Bernard de Montmeja et autres divers auteurs*, Genève, 1574.

(5) Il y a une erreur dans la note 4 de la page 41 du tirage à part. La lettre du 30 mars 1556 n'est pas publiée p. 382, mais p. 85 des *Opera*, t. XVI. Calvin écrit à Viret : « Nisi Tagautius excusasset, maior pars in eum propensa erat. » Et c'est tout. Nous ne voyons pas là trace de « quelque étonnement » manifesté par Calvin au dire de M. Raymond, mais la simple constatation d'un fait.

Dans la note 2 de la page 42 du tirage à part, il faut lire, non : « Lettre de Calvin à Viret, 30 mars 1556 » (*Op.*, XVI, 85), mais : « Lettre de Viret à Calvin, 9 janvier 1557 » (*Op.*, XVI, 382).

La deuxième édition mentionne (t. V, col. 897) *Philippe Tagault*, sieur de Villeneuve, assistant à une inhumation à Charenton en 1678, sans doute le même gentilhomme poitevin que celui qui, en 1660, avait demandé à Genève copie du contrat de mariage de Jean Tagaut (p. 47 du tirage à part). — N. D. L. R.

Revue du Bas-Poitou, 1924. J. DE LA MONNERAYE, *La Révolution de l'Edit de Nantes et le protestantisme en Bas-Poitou au dix-huitième siècle*.

Revue de Littérature comparée, juillet-septembre 1925. J. COHEN, *Le séjour de Saint-Evremond en Hollande (1665-1670)* ; au sujet de la liberté religieuse (p. 443) :

« ... Il voit les choses de très haut et brosse un tableau idyllique, plus conforme aux principes qui lui sont chers qu'à la réalité des faits : « Les choses spirituelles, écrit-il, sont conduites avec modération. La différence de religion, qui excite ailleurs tant de troubles, ne cause pas ici la moindre altération dans les esprits. »

(P. 454) : « Le précepteur du jeune prince d'Orange, Samuel Chappuzeau, polygraphe adroit et un peu brouillon, eut le mérite de découvrir un des premiers à Lyon le génie de Molière. »

L'Evangéliste, octobre et novembre 1925. Matth. LELIÈVRE, *Mes Souvenirs* ; Matth. GALLIENNE, *Jean-Guillaume de la Fléchère (1725-1785)*.

Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles lettres de Dijon, 1924. H. DROUOT, *Le duc de Mayenne et la mobilisation contre les réîtres en Bourgogne (1587)*.

L'Educateur protestant, 10 juillet. J. PANNIER, *Le Centenaire des salles d'Asile*, Mme Jules Mallet.

Feuille de l'Ecole du Dimanche, 1<sup>er</sup> et 8 novembre. H. BONIFAS, *Félix Neff* (portrait et vue du temple de Dormillouse).



TEMPLE ET ÉCOLE DE DORMILLOUSE

Bulletin de l'Union protestante libérale d'Alsace et de Lorraine, 1<sup>er</sup> octobre. R. WILL, *Un pèlerinage protestant* (au Musée du Désert).

Christianisme au XX<sup>e</sup> siècle, 26 novembre. E. PONSOYE, *Nos Camisards* (à propos des récents ouvrages de MM. E. Doumergue et C. Bost, discussion de leurs méthodes et de leurs conclusions).

Foi et Vie, 15 octobre. L. MÉJAN, *Ern. Denis*.

1<sup>er</sup> Novembre. J. PANNIER : *Promenade à travers le vieux Paris protestant, de Saint-Germain-des-Près à la Bastille*.

La Normandie Protestante, novembre. Ch. BOST, *Les pasteurs enfermés par Louis XIV aux îles Sainte-Marguerite*.

Le Cri des Jeunes, Montpellier, 20 novembre. L. A. GERVAIS, *Aux Jeunes* (sur le reproche d'intolérance adressé aux protestants).

#### JOURNAUX QUOTIDIENS.

L'Eclaireur de l'Est, Reims, 1<sup>er</sup> octobre. *Souvenirs de guerre*, par M. Marty, maire d'Ay. Après la bataille de la Marne, le 9 septembre 1914, un commandant allemand vint lui dire en excellent français : « Dans la poche d'un jeune lieutenant français tué, j'ai trouvé ce portefeuille que je veux déposer entre vos mains en vous priant de faire le nécessaire pour retrouver la famille. » Le maire lui demande son nom : *Gustav Renard*. « Mes aïeux ont émigré lors de la Révocation et ont vécu depuis lors à Cologne. »

Le Temps, 13 octobre. Em. HENRIOT; *Un roman d'Ulric Guttinguer* (Arthur ou Religion et Solitude, 1834).

Journal de Rouen, 18 octobre 1925. G. DUBOSC, *Arthur*, à propos de la réédition de ce roman rouennais de 1837, dans la *Bibliothèque romantique*, par l'abbé Brémond. L'auteur *Ulric Guttinguer*, né à Rouen en 1787, y donne une sorte d'autobiographie. Vinet, dans *Le Semeur*, écrivait des articles très élogieux sur *Arthur*. Sainte-Beuve y collabora d'abord. Alfred de Musset, Tattet, Mme Victor Hugo peut-être, résidèrent dans la propriété que Guttinguer possédait près de Honfleur : c'est dans cette ville qu'au cours d'une maladie Guttinguer se convertit au catholicisme.

L'Intransigeant, septembre 1925. *Un village de langue française en Allemagne* (1).

(1) Cf. J.-J. WEISS, *Au pays du Rhin*, Paris, 1886, pp. 130-171.



A l'orée de la forêt, un petit village m'attire. Son nom est Friedrichsdorf. Ses rues sont calmes comme celles d'une de nos communes à l'heure de l'« Angelus ». Des enfants jouent près de l'église. En allemand, je leur demande l'adresse de l'auberge la plus proche. Et l'un d'eux, en un patois qui fleure le vieux français, me répond : « Vous voyez ces *ventillons verts*, c'est la *demeurance d'un papetotier*. La maison d'après *icelle*, c'est ce que vous *quérez*. »

Je pensai aussitôt que cet enfant était le fils d'un Français séjournant dans le pays. Mais voici que j'entends des gens qui s'interpellent dans notre langue ; et d'une demeure monte une voix de jeune fille chantant :

Qui me rendra ma Normandie

C'est le pays qui m'a donné le jour...

Suis-je en France ou en Allemagne ? Suis-je victime de la plus hallucinante suggestion ?

J'arrive à l'auberge. Les paysans qui y sont assemblés, eux aussi, parlent notre langue. Et j'ai hâte de demander au restaurateur, dès l'abord aimable et disert, l'explication de cette troublante énigme.

« Vous êtes ici, me dit-il, parmi des compatriotes huguenots qui furent chassés de France, en 1686, peu après la révocation de l'Edit de Nantes.

» Ils étaient venus, nos aïeux, de Picardie, de l'Ile-de-France, de Champagne, du Dauphiné, de Provence et du Languedoc. Chacun d'eux avait son langage particulier mais, peu à peu, ces dialectes se mêlèrent pour former le français tel qu'il est encore parlé de nos jours. Le temps l'a un peu altéré. Il est bien naturel que notre petite colonie, enclavée dans l'Allemagne, comme un flot perdu au milieu de l'Océan et sans communication avec sa mère-patrie, n'ait pu marcher de pair avec les progrès de la langue que vous parlez. Aussi bien l'interdiction qui empêchait les Allemands d'habiter parmi nous ayant été levée vers 1740, le contact de leur langue contribua à bâtardeur la nôtre.

» Néanmoins, quinze grandes familles, grâce aux louables efforts de nos pères — et de nos pasteurs qui perpétuèrent l'emploi du français pour le service divin — n'emploient encore presque exclusivement que votre langue. Ce sont celles de notre maire, M. Foucard, de notre instituteur, M. Lavoyer, des Garnier, Achard, Privat, Botemy, Génon, Rousselet, Roux et Meunier. Les autres lignées se sont malheureusement éteintes au cours des 239 années qui nous séparent de l'arrivée de nos pères en terre d'exil. Mais nous sommes toujours décidés, jusqu'à extinction, de maintenir fermement la tradition devant rappeler à nos fils qu'ils sont de souche française. D'ailleurs notre devise est : « Tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne te ravisse ta couronne ! »

» Un geste bien français nous est allé récemment droit au cœur et nous ne l'oublions pas. Lors de l'arrivée de vos troupes à Francfort, notre bourg devait être englobé dans la nouvelle

zone d'occupation. Un détachement d'infanterie se présenta. Notre maire dit alors à l'officier qui le commandait : « Vous venez ici sur une terre qui vous réservait certainement bon accueil. Cependant Napoléon I<sup>er</sup>, comprenant que nos pères ne troubleraient jamais la sécurité de son armée, n'occupa pas Friedrichsdorf. Puissiez-vous avoir, en nous, aujourd'hui, la même confiance que le grand empereur nous a témoignée. » Deux heures après ce bref discours, dénué d'artifice, après avoir sonné une marche française et déployé son drapeau, le régiment quittait le pays. » — Henry ROULLEAU.

Ce récit a surpris un autre visiteur de Friedrichsdorf, qui écrit :

« J'y suis allé deux fois bien avant la guerre de 1870, et, plus tard, au commencement de notre siècle, et j'ai constaté, dans mon plus récent voyage, combien le village, d'une date à l'autre, s'était germanisé de langue, de culte, de cœur aussi : tellement que je ne m'explique pas bien certaines constatations récentes du journaliste. Il a dû tomber sur des habitants, très exceptionnels de Friedrichsdorf » (1).

### REVUES ÉTRANGÈRES.

Bulletin de la Société d'Histoire Vaudoise, n° 47, septembre 1925. J. JALLA, *La Riforma in Piemonte negli anni 1596-1598*. — Ch. EYNARD, *Le pasteur-colonel [Arnaud], 1686-1688*. — Liste de soldats revenus de Brandebourg (vers 1690).

Conscientia, 15 août. P. CHIMINELLI, *Les Réformateurs et la Musique : Calvin* (2).

Calvin, qu'on prétend n'avoir jamais souri, a souri, au contraire, à la musique : « Tous les arts procèdent de Dieu (écrit-il), et doivent être tenus pour des inventions divines : par Lui ils sont inspirés, et de Lui ils nous font contempler la bonté. » Calvin, tout autre qu'un adversaire de la Beauté, fut aussi réformateur dans la musique, et l'écrivain cite en français les paroles de Calvin : « Le cœur requiert l'intelligence. Le propre don de l'homme est de chanter sachant ce qu'il dit. Après l'intelligence doit suivre le cœur et l'affection. » Dans sa manière de voir, si l'erreur, même en art, est le divorce de l'intelligence d'avec le cœur, la vérité consiste, au contraire, dans l'intime union de l'intelligence et

(1) *Christianisme au XX<sup>e</sup> siècle*, article de M. B. Couve, 15 octobre 1925.

(2) Cf. E. DOUMERGUE, *J. Calvin, II*, pp. 479-524, etc. ; *L'Art et le Sentiment dans l'œuvre de Calvin*, 1902 ; *Essai sur l'histoire du culte réformé*, 1890, etc.

du cœur, c'est-à-dire de l'intellectualisme et du mysticisme.

Ce ne sera donc pas merveille, si, comme Luther, ce Calvin, que la bilieuse polémique de parti voudrait stigmatiser comme « le justicier de Genève », se voit royalement entouré d'un groupe d'artistes et de poètes du nouveau chant sacré, tels que Marot, Bourgeois, Franc, Davantès, etc.

C'est avec raison que Marot, dans l'épître dédicatoire à Calvin, en tête de sa traduction des Psaumes (1543), put pressentir l'influence que même sur le chant sacré aurait exercée la réforme intégrale calviniste :

Quand viendra le siècle doré,  
Qu'on verra Dieu seul adoré,  
Loué, chanté, comme il l'ordonne,  
Sans qu'ailleurs sa gloire l'on donne ?

Nova Francia, organe de la Société d'Histoire du Canada, numéro 1 (24 juin 1925).

Page 3 : Le comte A. de la Rochefoucauld descend de la marquise de Guercheville, Antoinette de Pons. « En 1610, elle possède presque l'Acadie, ayant acheté de M. de Monts tous ses droits et privilèges accordés par le roi (1). »

Town and Country, New-York, 1<sup>er</sup> juillet. Le City Art Museum de Saint-Louis a récemment acquis un portrait attribué à Clouet, qui représenterait l'amiral Coligny ; il serait semblable dans tous ses détails (d'après le docteur Max Friedlander) à un dessin de la Bibliothèque nationale. L'illustration (p. 46) rappelle en effet les traits de l'amiral.

## CORRESPONDANCE

### A propos des derniers numéros du Bulletin

I. — *Extraits des arrêts du Parlement de Tournay* (2).

Voici quelques rectifications proposées :

P. 185 : *Nicolas l'Evesque, Jeanne Haulot* — (lire *Hautot*, sa femme) ;

P. 190 : *Warly* ; — lire peut-être *Warluis* (Oise, art. de Beauvais, canton de Noailles).

P. 193 : *la Merville* ; — lire *Lammerville* (arrondissement de Dieppe, canton de Bacqueville).

(1) Sur M. de Monts et les premiers pionniers protestants, ensuite évincés de la Nouvelle France, cf. J. PANNIER, *L'Eglise réformée de Paris sous Louis XIII*, p. 94.

(2) *Bull.*, 1924, p. 185, etc.

P. 334 : 1695 ; *Judith Saudeman* ; — ne faudrait-il pas lire *Doudeman*, ou *Doudement* ?

P. 336 : *Elisabeth Pertuisan* ; — lire *Pertuzon*, ou *Pertuson*, native de *Laintot*, pour *Lintot*, près de Bolbec.

P. 338 : *Pierre Barré* ; — lire *Grancamp* (arrondissement du Havre, canton de Lillebonne).

R. GARRETA.

\*  
\*\*

## II. — *L'Eglise réformée de Laon et Crépy.*

A propos de l'époque de la Ligue (1), voici deux extraits des *Mémoires sur la Ligue dans le Laonnois*, par Antoine Bichart, publiés par la Société académique de Laon (Laon, 1869) :

P. 230 : « Fut aussi environ ce temps (janvier 1590) trouvé et descouvert le lieu où M<sup>e</sup> *Zacarie Prevost* avoit caché ses livres qui estoient de prix et en grand nombre, lesquelz après visitation faicte et trouvé qu'ilz estoient censurez pour estre de la religion protestante furent bruslez en la rue du Blocq. » [A Laon.]

P. 273 : « Ce mesme jour (3 may 1590) fut descouvert en une maison de la rue du Blocq le lieu ou estoit caché une bibliothèque de grand prix appartenant à M<sup>e</sup> *Pierre Robert* avocat, laquelle fut visitée par notre maistre le Tholozan [prédicateur jésuite] et jugea que la plus part d'icelle estoient livres censurez pour estre de la Religion protestante, partie desquelz venoient de feu M<sup>e</sup> *Guillaume de Flavigny* vivant conseiller au siege presidial de Laon comme il se reconnoissoit par son nom escript au premier feuillet d'aulcuns de ces livres qui estoient bien reliez et accommodés de belles couvertures ; la visitation achevée tous les livres censurez furent bruslez en pleine rue. »

(Voir encore pp. 404, 492 et 495 du même ouvrage.)

Je crois que c'est une erreur de la *France protestante* que de signaler deux Synodes, en 1681 et 1683, erreur qui se retrouve dans Douen, *Réforme en Picardie*, pp. 60 et 65. Il n'y a eu, à mon avis, qu'un Synode, tenu à Lizy en 1681, et pas d'autre ; voir papiers Auzière, tome II, folio 154. La liste de pasteurs et anciens de la page 289 du *Bulletin* aurait une ligne de trop ; la dernière est à supprimer. Jusqu'à plus ample informé, je ne crois qu'à un Synode de Lizy-sur-Ourcq, en 1681.

P. BEUZART.

\* \* \*  
\* \* \*

(1) *Bull.*, 1925, p. 281.



III. — *Jean Goujon. Rectification.*

P. 347, note 1 : L'ancienne maison de Brézé éteinte n'était pas une maison *ducale*. Louis de Brézé, comte de Maulevrier (mari de : 1° Catherine de Dreux ; 2° Diane de Poitiers), fut *Grand sénéchal et Gouverneur de Normandie*. C'est son père, Jacques de Brézé, qui avait le titre de *Maréchal* et *Grand sénéchal* de Normandie. (Cf. LA CHESNAYE DES BOIS, *Dict. de la Noblesse*, t. IV, col. 95-96.)

R. GARRETA.

## Questions posées à nos lecteurs

Dans mes recherches sur Lamennais, j'ai appris qu'il avait laissé au pasteur *Martin-Paschoud* le manuscrit de la traduction des *Evangelies* ; quelqu'un pourrait-il me dire ce qu'est devenu ce manuscrit et où il se trouve ?

Pierre HARISPE.

19, rue de Villeneuve, Garches (S.-et-O.).

\*  
\* \*

Y aurait-il quelque rapport à établir entre l'emblème choisi par Calvin (une main présentant un cœur), tel qu'on le voit par exemple sur le portrait gravé par Woeiriot (1), et la marque du libraire Jean André (1534-1552), telle qu'on la voit reproduite sous trois formes différentes dans le livre récent de Ph. Renouard, *Les marques typographiques parisiennes des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles* : deux mains tenant un plateau sur lequel un vase renferme un cœur enflammé ; en dessous de ce vase, sur le plateau, le mot *CHRISTUS* ; au-dessous du plateau *HORUM MAIOR CHARITAS* et une cage renfermant un oiseau.

Une autre marque de Jean André (1543) représente trois fleurs mystiques dans un trapèze figurant l'enclos d'un jardin ; et une autre gravure de Woeiriot représente le buste de Calvin posé sur un plateau en forme de trapèze, entre deux fleurs (2).

J. PANNIER.

(1) Verso du titre des *Opuscules*, édition de 1566 ; cf. E. DOUMERGUE, *Iconographie calvinienne*, p. 64 et planche XIV ; la devise en dessous est : *prompte et sincère*.

(2) RENOARD, fig. 12 ; DOUMERGUE, planche XV a.

## NÉCROLOGIE

---

### André MICHEL

M. A. Michel, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, ancien conservateur des Musées nationaux (sculpture), ancien professeur à l'Ecole du Louvre, officier de la Légion d'honneur, est mort en octobre 1925, dans sa soixante-douzième année. Dans sa monumentale *Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours* (Paris, A. Colin, 1905 et suivantes), il a fait aux artistes protestants leur large part, à l'époque de la Renaissance et ensuite (1).

### J.-Em. ROBERTY

L'éloquent pasteur de l'Eglise réformée de l'Oratoire, président de l'Union consistoriale de Paris, vice-président de la Fédération protestante de France, est mort le 22 novembre, à l'âge de soixante-neuf ans. Ce n'est pas ici le lieu de retracer sa carrière ecclésiastique (2) ; mais nous voulons saluer avec respect la mémoire d'un fidèle ami de notre Société, qui s'est toujours montré tel depuis la 41<sup>e</sup> Assemblée, tenue à l'Oratoire, en 1894, jusqu'à la 58<sup>e</sup> tenue dans ce même temple en 1923, et pour laquelle il avait préparé avec tant de soin et de succès la partie musicale. Tout récemment encore, il s'intéressait activement à la restauration de la tombe de son prédécesseur, le pasteur Marron, au Père-Lachaise, et il aimait à rappeler comment les *Roberti* italiens, passés en Suisse au temps des Guelfes et des Gibelins, devenus protestants lors de la domination bernoise, étaient venus se fixer en France, sous leur nom actuel, vers 1810.

### P. IMBART de la TOUR

Au moment de donner le bon à tirer du présent *Bulletin*, nous apprenons la mort de M. Imbart de la Tour, auquel un de nos collaborateurs consacrait ci-dessus un article

(1) Cf. *Bull.*, 1906, p. 264.

(2) Voir *Evangile et Liberté*, 3 déc. ; *Christianisme au XX<sup>e</sup> siècle*, 26 nov. ; *Journal de Genève* (dont M. Roberty était correspondant depuis 1894), novembre ; *L'Union protestante* (Troyes, janvier 1926), art. de H. Dartigue, avec portrait.

bibliographique. Nous tenons à saluer respectueusement la mémoire de l'historien catholique dont les conclusions différaient des nôtres, mais dont les travaux étaient toujours conduits avec le plus grand soin et exposés avec la plus scrupuleuse clarté. Notre bibliothèque a mainte fois reçu sa visite lorsqu'il préparait ses *Etudes d'histoire sociale et religieuse*, les *Origines religieuses de la France*, et les *Origines de la Réforme*.

Nous espérons que ses œuvres, encore inédites, pourront être publiées (1).

J. P.

---

L'Académie des sciences morales et politiques, sur le rapport de M. Pfister (qui est membre de notre Comité), a décerné le prix Marcel-Flach, destiné à un ouvrage relatif à l'histoire de l'Alsace après 1648, à M. Ch.-Th. Gérold, pasteur à Strasbourg, pour son livre : *La Faculté de théologie et le Séminaire protestant de Strasbourg (1803-1872)*.

Parmi les derniers manuscrits enregistrés à la Bibliothèque du dépôt des cartes et plans (Bibliothèque de la Marine, Catalogue, supplément, 1924) on remarque, au n° 1490 B, page 48, un document intéressant pour l'histoire des galères sur lesquelles étaient embarqués tant de protestants : « Proportions de galères patrones ou capitaine [*sic*], et des galères ordinaires ou des ensiènes, copié sur le livre de M. J.-B. Chaber, premier constructeur des galères du Roy, à Marseille, le 16 août 1712. » (Avec dessins.)

Parmi les manuscrits de la Bibliothèque du port de Brest, le n° 169 renferme la correspondance de Jean-Bon Saint-André.

A la Bibliothèque de La Rochelle, les manuscrits 1357 et suivants renferment des pièces sur les réformés de l'île de Ré : 1689, fol. 22 : *Rôle de 150 pionniers pour travailler aux murailles de La Rochelle, 5 mai 1587, par Jean Guiton, maire* ; — 1781-1788, minutes de notaires de La Rochelle, depuis 1556 jusqu'en 1790 ; — Papiers Th. Vivier, 2113, 90 : notes sur les années qui ont précédé la Révocation à La Rochelle.

(1) Voir la notice biographique dans les *Archives d'histoire religieuse*, dont il était directeur.

## DONS REÇUS

---

De sir Robert Mac Call : Deux photographies des tombes des *Crommelin* (de Saint-Quentin, etc.) dans le cimetière de la cathédrale de Lisburn (Irlande). (Cf. *France prot.*, 2<sup>e</sup> éd., IV, 918, et DAULLÉ, *La Réforme à Saint-Quentin*, 2<sup>e</sup> éd., Le Cateau, pp. 108, 225, etc.; *Bulletin* 1924, pp. 244 et 362.)



TOMBES DE LA FAMILLE CROMMELIN  
originaire de Saint-Quentin,  
dans le cimetière de la Cathédrale, à Lisburn (Irlande).



L'építaphe est ainsi conçue :

*Six feet opposite lies the body of Louis Crommelin born at Saint-Quentin in France, only son to Louis Crommelin, Director of the Linen Manufactory, who died beloved of all, aged 28 years, the first of July 1711.*

*Luge viator et, ut ille cum vita manebat, suspice cœlum, despice mundum, et respice finem.*

*Also the body of Mary Madel. Bernière, the Wife of Captain Berniere, the only Daughter of Louis Crommelin, deceased the 8 th of July 1713 aged 24 years.*

*Here also lieth the remains of Louis Crommelin senior, who died the 17 th. of July 1727 aged 75 years (1).*

De M. Raoul Mallet : Portrait de Mme Jules Mallet, d'après le tableau de Labouchère (2).

De Mlles Maillard : 10 vol. ms. composés par leur père, M. le pasteur Th. Maillard : *Les édits préparatoires à la Révocation de celui de Nantes, les dragonnades, les palinodies pamprousiennes, le Refuge, le Désert, l'Edit de Tolérance*, etc. — Les 3 Synodes nationaux du Poitou : Poitiers 1561, Saint-Maixent 1609, Loudun 1660. — L'origine et le sens des surnoms donnés aux protestants : *Huguenots, Ceux de la Petite Cloquette, les Foruscitz d'Avignon, Hannetons, Chevaliers en la Cause, Barbetais, Francs-Taupins, Ceux de la Vache à Colas*, etc., etc. — L'histoire de l'église de Mouchemps, par Maillard : 1515-1685, — et par B. Sarazin, de 1685 à 1883. — *Histoire des quatre temples de La Motte-Saint-Héraye. Histoire d'une chasuble et d'une nappe d'autel. Pourquoi les huguenots perdirent la bataille de Montcontour. Mme de Maintenon, fabricante brevetée de fourneaux économiques*, etc... — Prédicants poitevins : *Jean Vinet, André Migault, Samuel et Thomas Potet (?)*, inconnu à Ed. Hugues. — Les Poitevins galériens pour la foi, les déportés. — Un nouveau méreau saintongeais : celui de Coze. Un médecin saintongeais. Les *Prieau* pasteurs en Aunis, Saintonge et Poitou. — Histoire des Eglises de l'ancien Consistoire de La Motte-Saint-Héraye de la Réforme à nos jours.

(1) M. John D. Mc Ilhenny, décédé le 23 novembre 1925 à Germanstown (Philadelphie), président de la Société Scoto-irlandaise de Pennsylvanie, descendait par sa mère née Bells. de réfugiés français dans le district de Banbridge, en Ulster : son père avait quitté l'Irlande pour l'Amérique. Lui-même était venu l'automne dernier faire une visite aux tombes huguenotes de Lisburn et préparait une histoire du Refuge en Irlande (D'après *The northern Whig* de Belfast, 28 nov. 1925).

(2) Ci-dessus, p. 513.

De M. le comte de Clervaux : Dessin reproduisant, d'après un tableau, le château de la Bessière (commune de Prailles, Deux-Sèvres), avec vestiges du xv<sup>e</sup> siècle. En 1695, il appartenait à M. de Gourgault, qui, après la Révocation, se réfugia hors de France (*France prot.*, 1<sup>re</sup> éd., V, 341 a).

De Mmes Magunna et Motheau : un ancien registre de l'Eglise de Saint-Savinien-sur-Charente (1817-1839).

De M. G. Tournier : DISCOVERS | D'ESTAT ET | SALUTAIRE ADVIS | de la France Mourante. | M. DC. XXI. (32 pp. in-8, sans lieu ni nom d'imprimeur. Véhémente harangue au roi, dans le style d'Agrippa d'Aubigné). A la fin : *Morientis vox sacra*.

De M. A. Atger, pasteur : Liste d'officiers protestants français de 1884 à 1918, avec leurs noms, prénoms, grades, décorations, citations à l'ordre des armées de 1914 à 1918, deux cahiers manuscrits.

De M. L. de Quatrefages de Bréau (pour le Musée Calvin) : *Sermons* de J. Saurin en 10 vol., Lausanne 1759 et Lyon 1762 ; *Douze Sermons* d'Osterwald, Genève, 1722.

De l'Eglise de l'Île de Ré, par M. Lem : *Joannis Dallæi de duobus latinorum ex unctione sacramentis*, etc., etc. Genève, De Tournes, 1659, avec dédicace autographe : « Pour Monsieur Priouleau, F. M. D. S. E., Par son très humble serviteur DAILLÉ » ; *D. Danielis Tossani... Operum theologicorum*, vol. 1, Hanoviæ, Wechel, 1604 : *Explicationum catecheticarum D. Zachariæ Ursini Silesii*, etc., *pars prima, Neostadii Palatinorum*, 1595 ; — *Tractatus doctissimi viri G. Whitakeri*, etc., Hanoviæ, 1604 ; etc., etc. (Plusieurs de ces volumes proviennent « du Couvent des Capucins de Ré ».)

\* \*

Du comte de Clervaux : Lettre écrite le 8 germinal an XII par le maire de Cherveux au citoyen d'Auzy de Létang, le priant d'autoriser les protestants à se réunir dans un local lui appartenant à la Gentillesse, dans ce bourg. « Depuis sept ans, ils ont tenu leur assemblée dans l'édifice du culte catholique sans commettre aucun trouble : le concordat concernant l'organisation de tous les cultes ne permet plus maintenant que toutes les cérémonies religieuses de chaque culte ne doivent plus [*sic*] s'exercer dans le même édifice. » (M. d'Auzy était le bisaïeul du donateur de cette lettre.)

\* \*

De M. Christian Roux : Reproduction d'un portrait de « M. Meynier de Salinelles, député de la sénéchaussée de

*Nismes, président du Comité d'agriculture et de commerce, né à Nismes le 21 août 1729* », dessin par Perrin, à la Bibliothèque nationale. (Une cousine de Meynier, Anne, avait été prisonnière à la Tour de Constance.)

De Mme J. Pannier : Fourchette et cuiller qui servaient à Paul Rabaut lorsqu'il venait prendre un repas dans la famille *Saussine*.

De M. G. Feray : Portrait de *C.-Ph. Oberkampff*, d'après Boilly.

De Mlle Gaches : Généalogie de la famille Gaches (xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles).

De Sœur Verly : Portrait d'Oberlin, ancienne photographie strasbourgeoise, d'après le seul portrait connu.

De M. Frédéric-C. Lane : Copies de divers documents intéressants :

1° Appel adressé au pasteur Claude, le 12 mars 1666, par le Consistoire de Bordeaux, après la mort du pasteur Fermand, et refus de Claude, daté de Paris, 20 mars (« Cinquiesme livre du Consistoire de l'Eglise réformée de Bordeaux ») ;

2° Extrait d'un *Mémoire sur le commerce* (Archives dép. de la Gironde, C. 3671) : « Bien des gens dans ce canton pensent que les campagnes ne sont pas aussi peuplées qu'avant la révocation, etc. » (Nérac, 16 mars 1758) ;

3° Registre de la jurade, Archives municipales de Bordeaux, extraits (5 et 26 sept. 1685) ;

4° Extraits du rôle des passagers d'un vaisseau en partance pour les îles d'Amérique (3 sept. 1685, Archives dép. de la Gironde, 6 B 71, fol. 104) ;

5° « Comme se pourroit faire que quelques uns de ceux qui depuis quelques mois ont adjuré l'heresye ne l'auroient fait que dans la vue de pouvoir plus facilement sortir de ce royaume. » etc. ; lettres diverses de 1685. (Bibliothèque de la ville, Registres du Parlement, Ms. 1499 et 1502.)

De M. le pasteur Laville : *Excellens traitez et discours de la vie et de la mort*, MDLXXXV, 240 p. petit in-8 (s. l.) ; *la Clef de l'Ecriture*, réponse au sieur Jurieu par H. de la Roque, Boyer, Toulouse, 1691 ; *Déclaration entière des fondemens de la doctrine chrestienne* [Genève], Crespin MDLII : etc...

De M. le pasteur Robert, au nom de l'ancien Consistoire de Pons : ms. de 9 ff. intitulé « *Lettre écrite au Marquis de Laugallerie sur son changemens (sic) de religions, avecq sa reponces contenant ces motifs de sa conversion à Francfort sur l'Oder*, MDCCXII. » (Copie ms. du xviii<sup>e</sup> siècle ; cf.

*Encycl. des Sc. rel.*, VII, 727 : sur la conversion du général au protestantisme.)

De l'Union de Constance (Kostnicka Jednota), Association centrale des protestants tchéco-slovaques, un *Album de Jean Huss*, avec texte en quatre langues.

Du Comité de la Maison de Jean Huss, à Prague (siège de la Société de l'histoire du protestantisme tchéco-slovaque), une reproduction d'une page enluminée d'un recueil de cantiques hussites (1572), conservé à la Bibliothèque de l'Université Charles à Prague. (Wicléf bat le briquet, Huss tient une chandelle, Luther un flambeau : symboles des progrès de la Réforme.)

Du Comité pour le monument E. Denis : son effigie en bronze, par O. Spaniel, avec allégorie des républiques française et tchèque. (Ces trois envois par le bienveillant intermédiaire du professeur Frinta, membre associé de notre Comité.)

De M. Lem : 1° *Réquisitoire de M. Alquier, avocat du roi*, contre un mandement de l'évêque de La Rochelle, « qui contrarie de la manière la plus répréhensible l'exécution de l'édit du Roy du mois de novembre 1787 » ; — 2° *Etat de la population protestante de la Charente-Inférieure* (1819) ; — 3° Pièces diverses (copies du XVIII<sup>e</sup> siècle) : projet de banque à former entre les protestants de France en 1759 ; correspondance échangée à cet effet entre le représentant des intéressés et le Maréchal de Bellisle ; — opposition formulée à ce projet par les protestants de Bordeaux (f° 5), tandis que le Maréchal de Bellisle assurait les auteurs du projet de son appui auprès du Roi ; — Mémoire catholique tendant à justifier l'établissement de l'unité catholique dans la chrétienté ; — Libelle sur l'archevêque de Paris ; — (M. A. Dechezeaux, qui a reçu ces copies, en 1820, était ancien de l'Eglise protestante de La Flotte (île de Ré) consul de Danemark, membre de la Chambre de commerce de La Rochelle et du Conseil général de la Charente-Inférieure. C'était le frère du conventionnel de ce nom, guillotiné en 1793 à Rochefort, et l'arrière-grand-père de M. Lem, sous-gouverneur de la Banque de France.

4° *Hymne chantée dans le temple de Saint-Louis-du-Louvre à l'occasion du Sacre* (de Napoléon I<sup>er</sup>).

De M. Ch. Eggimann : un manuscrit autographe de 216 feuilles, intitulé : *Sermon* (sic) *sur divers texte* (sic) *de l'Ecriture sainte, fait et exposés par moi* FRANÇOIS ROUX, *ministre du Saint Evangile sous la croix, prononcé au Désert en France dans la province du Languedoc. Tome premier commencé l'année MDCCXXIX. Avec Deux prières que*



*l'auteur de ces sermons fesoit ordinairement : une avant que de prêcher, et l'autre après le sermon. A la fin du 10<sup>e</sup> sermon on lit (f. 214) :*

« Ce sermon fut faict au sujet de la prise de Mr. *Claris*, ministre du Saint Evangile, qui fut pris la nuit du 23 au 24 août 1732 et conduit au fort d'Alais où il resta enfermé dans une basse fosse jusques au 6 octobre de la mesme année qui heureusement il se sauva de la prison et il reprit les fonctions de son ministère dans nos Eglises du Désert. »

De M. le pasteur Marty : Copie d'une adresse à l'Assemblée conventionnelle (*sic*), 1792 ou 1793 (Archives du Consistoire de Lezay), contre la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

De M. L. de Quatrefages de Bréau : deux pièces manuscrites sur parchemin (procédure pour rendre aux héritiers de protestants fugitifs la libre disposition des biens de leurs parents).

I. — Extrait des registres du Conseil d'Etat (13 octobre 1770).

Cet extrait, signé *Philippeaux*, rapporte la requête présentée par *Marguerite Puech* (veuve Guyon), de Lasalle, en vue d'obtenir :

Ou bien :

1<sup>o</sup> Opposition à l'arrêt du 10 juin 1747 et à la saisie faite par le « *Régisseur des biens des religionnaires fugitifs* », des biens ayant appartenu à *Anne* et *Diane Noguier*, ses tantes, dont *Marguerite Puech* est créancière ;

2<sup>o</sup> Restitution à Marg. Puech des frais et des revenus de ces biens depuis 1737, année où elle en fut expulsée ;

Ou bien le paiement à la suppliante, Marg. Puech, par le « *Régisseur des biens des religionnaires fugitifs* », de 1257 livres, montant de ses créances hypothécaires sur ces biens, avec, en plus, les intérêts de cette somme jusqu'au jour du paiement.

Malgré les résistances du « *Régisseur* », qui présenta deux mémoires s'opposant à la requête de Marg. Puech, le roi accorda la mainlevée et enjoignit au régisseur de rendre à Marg. Puech la libre possession et jouissance de ses biens, sans même que la régie puisse exercer la déduction du cinquième prévue au bail, « bail auquel Sa Majesté a dérogé pour ce regard ».

Cette décision du roi, qui ne paraît pas très fortement motivée, fut transmise au sieur *Levavasseur*, qui la fit signifier le 9 novembre 1770 à la régie des biens des religionnaires fugitifs, en ses bureaux, rue de Cléry, par le sieur Maillard, huissier ordinaire du roi en ses conseils.

II. — Brevet du 6 juin 1777, signé *Louis*, contresigné par *Amelot*, conseiller secrétaire d'Etat, accordant au Sieur *Jacques Puech*, habitant Figaret (près Saint-Hippolyte-du-Fort, Gard), l'autorisation de vendre quelques pièces de terre situées à Lasalle (valeur environ 5.200 livres). Issu de parents qui ont « professé la religion prétendue réformée, il ne peut faire cette vente sans la permission de Sa Majesté ».

Sur avis favorable de l'Intendant du Languedoc (alors M. de Saint-Priest), Louis XVI accorda la permission « pour ce regard seulement », défendant « qu'aucune contravention aux édits et déclarations concernant la religion prétendue réformée puisse être appliquée tant au vendeur qu'aux acheteurs ».

(« A priori, remarque M. de Quatrefages, on est tenté d'identifier *Marguerite* et *Jacques Puech* ci-dessus, avec deux personnages de mêmes nom et prénoms (Ch. Bost, *Les Prédicants des Cévennes*, II, pp. 27 et 28) ; Jacques, en 1692, était à la solde des persécuteurs de prédicateurs ; sa sœur Marguerite était, au contraire, une de leurs fidèles et subit de ce fait un interrogatoire : leur père, à cette époque, était aux galères pour cause de religion.

Mais si, en 1692, le frère et la sœur avaient une quinzaine d'années, ils auraient eu respectivement, quand ils gagnèrent leur procès : Marguerite, en 1770, 93 ans, et Jacques, en 1777, 100 ans ! L'identification ne paraît donc pas pouvoir être faite. » )

Du comte Wrangel : reproductions de lettres de Hambræus (1) (bibl. royale de Stockholm) écrites à Paris, 1649, 1653, 1660.

## SÉANCES DU COMITÉ

7 Juillet.

Présidence de M. Viénot.

Présents : MM. Lods, Mailhet, Pannier, de Peyster, Valès, Weiss.

Le Comité vote 100 francs pour le monument à H. Arnaud à Torre-Pellice.

M. Weiss présente la photographie d'une maison de Rennes renfermant une inscription en l'honneur de Louis XIV, à propos de la Révocation.

(1) Ci-dessus, p. 419.

M. Letrosne a accepté d'être l'architecte de la Société.

Le pasteur de Saint-Denis-lès-Rebais annonce que l'Assemblée générale de l'Eglise fera probablement don à notre Musée du siège de lecteur provenant de la salle où le culte était célébré au XVIII<sup>e</sup> siècle.

A Vézelay, on organisera ultérieurement une cérémonie commémorative à propos de la nouvelle plaque apposée sur la maison de Th. de Bèze.

A Noyon, en faisant des fouilles dans les caves de la maison acquise par la Société, on a trouvé des ossements et une poterie provenant peut-être d'une sépulture ancienne.

Le secrétaire rend compte de l'assemblée à laquelle il a assisté à Cardiff. Les représentants d'une trentaine de nations ont, le 27 juin, accueilli favorablement l'exposé des projets de la Société pour la création du Musée Calvin. L'Alliance universelle des Eglises réformées a pris sous son patronage ces projets ; la Commission exécutive a décidé de demander que, dans le monde entier, chaque Eglise réformée envoie une contribution.

Le Dr Sylvester W. Beach, de Princeton, auquel le Comité exprime ses remerciements pour son intervention, et le pasteur Aloys Gautier, secrétaire général de l'Eglise chrétienne missionnaire belge, sont nommés membres du Comité de patronage.

20 Octobre.

Présidence de M. Lods.

Présents : MM. Chatoney, Garreta, Morel, Pannier, Valès, Weiss.

Le marquis de Chambrun écrit qu'il est disposé à s'entretenir avec un des membres du Comité, au sujet de la pierre du temple de Marvejols (1601) lui appartenant.

Le Dr Pienaar, actuellement à Oxford, exprime l'espoir qu'une Société huguenote pourra être créée au Sud de l'Afrique. Il descend de *Jacques Pinard*, parti de Delft en 1674 ou 1687 (1).

M. le pasteur Jarillon a organisé, à Stockholm, une série de conférences (*Portraits huguenots*) auxquelles participe en ce moment même notre président M. Viénot.

On commence à se préoccuper de célébrer à Pau en 1928 le quatrième centenaire de la naissance de J. d'Albret. Le Comité donnera volontiers sa collaboration.

M. Pannier occupera cette semaine le logement du bibliothécaire.

(1) *Bull.*, 1882, pp. 412 et 418 ; cf. 1895, p. 31 ; 1852, p. 225.

Sont nommés membres honoraires : Principal Paul, président de la Historical Society of the Presbyterian church in Ireland ; D<sup>r</sup> Kot, professeur à l'Université de Cracovie ; le D<sup>r</sup> Frinťa, professeur à l'Université de Prague.

Le maire de Noyon informe qu'une rectification d'alignement est accordée à la Société (24 août).

M. Mailhet a terminé le catalogue des manuscrits et achèvera de le copier cet hiver. L'envoi de numéros spécimens du *Bulletin* en Alsace n'a procuré que trois abonnés nouveaux.

### 17 Novembre.

Présidence de M. Viénot.

Présents : MM. de Billy, Chatoney, Jaulmes, Lods, Puaux, Schmidt, Weiss, Pannier.

Sous la direction du pasteur Barth, de Madiswil (Suisse), va paraître une nouvelle édition d'œuvres choisies de Calvin. Le président de la Société signera l'appel signalant cette nouvelle édition, avec le doyen Doumergue et M. Pannier, comme il a été antérieurement décidé.

M. Viénot rend compte du grand succès de l'Assemblée du Musée du Désert, pour lequel le *statu quo* est maintenu pour le moment.

Il rend également compte de son voyage récent en Scandinavie, où le président de la Société a reçu le meilleur accueil auprès des autorités politiques et ecclésiastiques, ainsi que des représentants diplomatiques de la France.

Le Comité adopte un texte d'inscription à placer près du lieu où s'élevait, à Saint-Maurice, près Charenton, le temple de l'Eglise réformée de Paris (1606-1685)..

### Convocation pour MM. les membres titulaires, honoraires et associés du Comité

En 1926, s'il plaît à Dieu, les séances du Comité auront lieu 54, rue des Saints-Pères, le troisième mardi à 5 heures, aux dates ci-après :

19 janvier.	20 avril.	19 octobre.
16 février.	18 mai.	16 novembre.
16 mars.	15 juin.	21 décembre.

L'Assemblée générale de la Société aura lieu en juin 1926, en Alsace, le 6 au Ban-de-la-Roche, et le 7 à Strasbourg, à l'occasion du centenaire de la mort de Fréd. Oberlin.



Ouvrages donnés à la Bibliothèque

Maurice BESSON, *Vieux papiers du temps des Isles* ; Paris, 17, rue Jacob, in-8, 1925, 186 p. avec illustr.

D'une plume alerte, M. Besson nous promène à travers le monde des vieilles colonies françaises, et, comme il est naturel,



LE VASSEUR, gouverneur de « La Tortue »

rencontre plus d'un pionnier huguenot, ainsi dans la Nouvelle Normandie (île de la Tortue, près de Saint-Domingue), conquise en 1629 par quelques Dieppois, reconquise et gouvernée en 1640

par *Le Vasseur*, avec « une cinquantaine de calvinistes » (p. 69), qui y établissent une « nouvelle Genève ». Il accompagne « *sir Jésuites chez les calvinistes du Cap* » en 1685, et nous fait aisément comprendre pourquoi le gouvernement hollandais fut si heureux de les voir repartir au bout d'une semaine. Nous remercions la Société d'éditions géographiques et M. Besson de nous avoir permis de reproduire une estampe représentant *Le Vasseur*.

P. BARDE, *La Société centrale évangélique depuis les origines. « La Cause »*, Neuilly, 1925.

Ch. BOST, *La carte du protestantisme français*, id.

*Cartes postales* : Farel, Luther, Marot, Paris au xvi<sup>e</sup> siècle, *Lecture de la Bible en Poitou* (id.).

*The Presbyterian Church, York. York*, 1925.

J. PLATTARD, *Supplément à l'Histoire universelle d'A. d'Aubigné*, Paris, Champion, 1925, in-8°, 320 pages.

Ad. SEITTE, *Silhouettes et portraits huguenots*, 2<sup>e</sup> série : *Après la Révocation*, Paris, 33, rue des Saints-Pères.

Alb. ATGER, *Un cas de conscience*, pièce en 3 actes (à Bernis, après la Révocation).

A. CHAMSON, *Roux le bandit*, roman cévenol, Paris, Grasset, 7 fr. 50.

V. DAUPHIN, *Le jeu de paume à Angers* ; — *Les Actes de notoriété aux Ponts-de-Cé* ; — *Les Manufactures de toiles peintes en Anjou* ; Angers, 1920-1924, in-8.

Abel CHEVALLEY, *Herb. Trench*, avec traduc. du poème : *La bataille de la Marne*, Paris, presses universitaires, 1925.

Em. DOUMERGUE, *Nos Camisards* ; *Le temple d'Anduze* (1823) ; *Le Psaume dans les Cévennes* ; Anduze, 1924, 120 p. in-8.

Th. DUFOUR, *Le secret des textes* (*Calviniana, Bibliographie de Bèze*, etc.), in-8, Payot, Lausanne, 1925, 4 fr. suisses.

J. GIRBAL, *Le Protestantisme à Marseille et dans le département pendant le XX<sup>e</sup> siècle* ; Marseille, Biau, 1925, 20 p.

J. PANNIER, *L'Eglise réformée de Laon et Crépy* ; Fischbacher, 1925, in-8.

A. GRIMAUD et Marius BALMELLE, *Précis d'histoire du Gévaudan rattachée à l'Histoire de France* ; Paris, Champion, et Mende, Bonnefoy, 1925, 368 p. in-8.

*La Foi, la Vie, la Pensée chrétienne des Amis*, Paris, Société chrétienne des Amis (Quakers), 1925.

Rev. MAC LENNAN, *Old time communion service and worship, also the metallic communion token of the presbyterian church in Canada, 1772* (description de 241 méreaux). Bible house, Montréal, 1924.

M. PIETTE, *La réaction wesleyenne dans l'évolution protestante*, (thèse de Maîtrise en théologie de l'Université de Louvain), Bruxelles, 1925, 688 p. in-8°.

A. ATGER, *Un cas de conscience*, pièce historique en 3 actes (après la Révocation), en vente chez l'auteur, à Bernis (Gard), 1 franc.

A. HYMA, *The Christian Renaissance, A History of the Devotio Moderna* ; Century Co., New-York, 1925, 501 p. in-8. (Etude très documentée sur l'influence de la doctrine des Frères de la Vie Commune sur Luther, Calvin, Zwingli et Loyola, etc.)

J. DE LA MONNERAYE, *La Révocation de l'Edit de Nantes et le protestantisme en Bas-Poitou au XVIII<sup>e</sup> siècle* (extrait de la *Revue du Bas-Poitou*, 1923, compte rendu de l'ouvrage de F. Baudry), 17 p. in-8, Fontenay-le-Comte, 1923.

D. MIDOL, *Le Raincy historique* ; Le Raincy, 1923.

E. PONSOYE, *La Bible à l'origine de la Réforme française* ; in-8, prix : 1 fr. 50, Vauvert, 1925.

Ch. ORTLIEB, *Régime du Culte protestant en Alsace et Lorraine* ; Paris, 1925, in-4°.

C. LIÉTARD, *La Réforme au XVI<sup>e</sup> siècle dans la région de Béthune, Saint-Pol, et au pays de l'Alleeu* ; 24 p., Paris, Fischbacher, 1925.

Comte H. D'HUNOLSTEIN, *Familles d'Alègre et de Tourzel* ; Paris, 1924, 35 pages.

P.-M. BONDOIS, *Le Maréchal de Bassompierre* ; 480 p., in-8 écu, Paris, A. Michel, 1925, 20 fr.

C. BOST, *Histoire des protestants de France* ; 224 p., 20 illustr., Editions de *La Cause*, 69, rue Perronet, Neuilly-sur-Seine, 1925, 4 fr. 75.

A. MAHAN, *Baptême de l'Esprit* ; S. Bénézet, 1925.

G. RIGAUT et G. GOYAU, *Martyrs de la Nouvelle France* (relations et lettres des Jésuites) ; Bibliothèque des Missions, t. 1, Editions Spes, Paris, in-8, 1925.

*Almanach des Bons Conseils* 1926 ; Paris, 33, rue des Saints-Pères.

J. ROSEROT DE MELIN, *Antonio Caracciolo, év. de Troyes (1515-1570)* ; Paris, Letouzey, 1923, 450 p. in-8.

R. VIOLAINES, *Un nouveau prophète, Loys Labèque* ; Paris, 1925.

C. VIGOUREUX, *Jean Petitot, peintre en émail*, 31 p. in-8, Paris, 1925, Libr. Dumont, 2 fr. 50.

Excellente monographie résumant et complétant les études antérieures sur la vie et les œuvres de Petitot (dont la maison à partir du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle était le n° 22 de la rue de l'Université actuelle).

S. DELATTRE, *Les Prophètes Cévenols et la guerre des Camisards (1701-1704)* ; chez l'auteur, Moncoulant, 1925, in-8.

P. HARISPE, *Lamennais* ; Paris, Rombaldi, 2<sup>e</sup> édition, 1925, 450 p. in-8.

A. BARBIER, *Le combat d'Isle (1592) et la chronique de René Levrault* ; Poitiers, 1896, in-8.

Hélène NAVILLE, *Cath. Booth et la fondation de l'Armée du Salut* ; Genève, 1925.

F. MÉNÉGOZ, *Problème de la prière* ; Strasbourg, Istra, 464 p. in-8, 1925, 40 fr.

Ch. RICHEL, *Initiation à l'Histoire de la France* ; Paris, Hachette, 1925, 192 p. in-18.

Ed. SCHNEIDER, *Les heures bénédictines* (collection : *Les grands ordres monastiques*) ; Paris, Grasset, 21<sup>e</sup> éd., 1925, 9 fr.

H. STROHL, *La Société littéraire de Colmar (1760-1820)*, extrait des Notices publiées par le Comité des travaux historiques, 1925, in-8.

Marquis G. DE PIMODAN, *La mère des Guises, Antoinette de Bourbon* ; Paris, Champion, in-8, 1925.

E. RODOCANACHI, *Une cour princière au Vatican pendant la Renaissance* ; Hachette, in-4<sup>e</sup>, 320 p., 32 planches, 1925.

J. PANNIER, *Calvin à Strasbourg* (avec deux portraits), 64 p., in-8, Paris, Istra, 57, rue de Richelieu, 1925, 7 fr.

R. ALLIER, *La psychologie de la conversion chez les peuples non civilisés* ; 2 vol. in-8, Paris, Payot, 1925.

J. LEUBA, *Psychologie du mysticisme religieux*, Paris, Alcan, in-8<sup>e</sup>, 1925.

E. SEILLIÈRE, A. Vinet, *historien de la pensée française*, Paris, Payot, in-8<sup>e</sup>, 1925.

H. BARON, *Calvins Staatsanschauung*, in-8<sup>e</sup>, Munich, 1924.

L. COULANGE, *La Vierge Marie*, Paris, Rieder, in-16, 1925.

P.-L. BADER, *Mme des Fontenelles à Nyon (1754-1780)*, Genève, Jullien, in-8<sup>e</sup>, 1925.

D<sup>r</sup> LORTSCH, *Psychothérapie religieuse*, in-8<sup>e</sup>, Paris, Fischbacher, 1925.

C.-H. IRWIN, *John Calvin*, Londres, Religious Tracts Society, 2<sup>e</sup> éd., 1909.

Cet excellent ouvrage publié par la *Société des Traités religieux* à l'occasion du troisième centenaire de la naissance de Calvin est fort à propos, de nouveau, comme instrument de propagande en faveur du *Calvin Memorial*. En 200 pages sont très bien résumées la vie et l'œuvre du réformateur. 28 illustrations heureusement choisies facilitent encore la lecture : on a plaisir à y retrouver quelques dessins de H. Armand-Beille, faits pour le *Calvin* du doyen Doumergue, et la reproduction du portrait sur émail de Calvin par L. Limousin, qui, en 1909, appartenait à Sir Julius-Charles Wernher. Telle gravure surprend le lecteur français au premier abord : ainsi Aug.-M. Toplady (p. 149), mais pour des lecteurs anglais il est bon de rappeler qu'il y a juste cent ans ce révérend personnage écrivait en six volumes la *Preuve historique que le Calvinisme est au fond la doctrine de l'Eglise d'Angleterre*.

Pour une prochaine édition, il y a lieu de signaler que le portrait de Calvin à Hanau (et non par Hanau) le représente à 31 et non à 27 ans.

P.-L. BADER, *Mme des Fontenelles à Nyon (1754-1780)*, Genève, Jullien, in-8<sup>e</sup> de 36 p., 1925. Monographie complétant sur divers points la *France protestante* à propos de *Marthe Chabrol*, veuve de *Philippe Leclerc des Fontenelles*, garde du corps du duc d'Orléans, ayant quitté la France (Loudun, puis Paris) pour cause de religion, semble-t-il, et vécu trente-six ans au bord du Léman sans que son adresse exacte fût connue de la



plupart de ses correspondants. Occupant très modestement un petit appartement de trois pièces, sans domestique, elle jouissait cependant d'une fortune assez considérable qu'elle employa de son vivant et par testament à des fondations charitables en faveur de « la direction des pauvres réfugiés » et de la ville de Nyón (dot d'une rosière ; fondation pour que le « régent » dise des prières publiques le jeudi et le samedi ; école de lecture, couture, etc., pour douze jeunes filles).

L. SARRUT, *Réquisitoires, Circulaires, Discours*, Paris, Dalloz, 1925.

*Œuvres de Marguerite de Navarre ; Œuvres de B. Palissy (Recepte véritable)*, fascicules 295-299 et 279-281 de la *Bibliotheca romanica*, publiée à Strasbourg, J.-H. Ed. Heitz, imprimeur-éditeur (Paris, Perche, 45, rue Jacob).

M. GOGUEL, *Luther, Introduction, traduction et notes*, Paris, Renaissance du Livre, 1925, 192 p. in-12 (Dans la collection : *Cent chefs-d'œuvre étrangers*) : excellente publication où se trouvent d'élégantes traductions des pages capitales du réformateur allemand ; combien il serait à désirer que nous ayons bientôt l'équivalent pour nos réformateurs français !

*Almanachs des Eglises réformées évangéliques, — de l'Eglise évangélique luthérienne, — des Bons Conseils, — de la Croix-bleue*, 1926.

Mme G. BRUNEL, *Pain quotidien, recueil de textes*, 204 p. avec 12 médit. de Spurgeon ; Paris, Fischbacher, 1925.

Id., *Spurgeon, sa vie, son œuvre* ; Cahors, Coueslant, 1925.

H. DRAUSSIN et Ad. CAUSSE, *L'Eglise réformée de Valence*, Esquisse historique, Valence, 1924, in-8.

P. ANGÉRAS, *L'Edit de 1787 et son application dans la Sénéchaussée de Nîmes* ; Nîmes, 1925, in-8.

*Catalogue général des manuscrits de la Bibliothèque de la Marine* (supplément), et des Bibliothèques de La Rochelle et Nancy ; Paris, in-8, 1924.

H.-E. FOSDICK, *Conscience chrétienne et guerre*, trad. F. Abauzit, Genève, Richter, in-8, 16 p., 1925.

Comité Nat. des U. C. J. G., *Qui cherche trouve* ; Paris, 1925 (études biographiques : Coillard, Schérer, etc.).

## RECETTES

Budget ordinaire (Compte n° 1) (*Chèques postaux Paris 407-83*)

### Eglises donatrices

Eglise de Valence, 100 fr. ; Eglise de Mens (Centenaire de F. Neff), 96 fr. 85 ; Saint-Nicolas-de-Véroce (id.), 8 fr. ; Paris (Eg. de la Rédemption), collecte à l'Assemblée générale, 170 fr. 15 ; Beauvoisin, 64 fr. 50 ; Bois-Colombes : collecte au culte, 100 fr. 90 ; Ecole du dim., 25 fr. 75 ; Bordeaux : Chartrons, fête Réf., 342 fr. ;

confér., 89 fr. 75 ; rue du Hâ, 119 fr. 20, total 550 fr. 95 ; Bourglès-Valence, 26 fr. ; Boulogne-sur-Seine, 20 fr. ; Codognan, 60 fr. ; Condé-sur-Noireau et Montilli, 32 fr. 50 ; Cosne, 25 fr. 65 ; Enghien, 100 fr. ; La Roche-sur-Yon, 25 fr. ; Lafitte, 25 fr. ; Lunel, 44 fr. ; Marseille (Eg. réf.), 22 fr. ; Mazamet (Eg. réf.), 170 fr. ; Montargis, 30 fr. ; Montpellier : (Eg. réf.), 120 fr. ; (Eg. réf. év.) ; La Pervenche et Pranles, 66 fr. 50 ; Vire, 23 ; Paris (Saint-Esprit), fête de la Réf., 631 fr. 20 ; Millau, 43 fr. ; Montredon-Labessonnié, 15 fr. ; Nantes, 210 fr. ; Nîmes, 700 fr. ; Rom, 13 fr. 30 ; St-Cloud, 72 fr. 40 ; St-Denis-les-Rebais, 30 fr. 15 ; St-Dizier, 12 fr. 35 ; Salies-de-Béarn, 15 ; Saumur, 20 fr. ; Sétif, 48 fr. ; Tournon, 15 fr. ; Troyes, 50 fr. ; Vançais, 6 fr. 70 ; Cognac, 40 fr. ; Sèvres-Bellevue, 75 fr. 75 ; Agen, 50 fr. ; Annemasse, 20 fr. ; Bolbec, 53 fr. ; Bergerac, 58 fr. ; Corbeil, 48 fr. 30 ; Montpellier (Eg. réf. Magulonne, Cons. presb.), 150 fr. ; Montrouge, 85 fr. 25 ; Pignan, 50 fr. ; Sens, 30 fr. ; Villeneuve-Saint-Georges, 46 fr. 80 ; Paris (Rédemption, le Conseil presb.), 100 fr. ; Stockholm, Eg. réf. française, 645 fr. 60 ; Lyon, 100 fr. ; Annonay (église libre), 30 fr. ; Saint-Martin de-Ré, 15 fr. ; Lamonzie-Saint-Martin et Gardanne, 10 fr. ; Pau (ég. réf. év.), 25 fr. ; Soissons, 79 fr. 20 ; Châteaudouble, 30 fr. ; Laon, 20 fr. ; Montauban, 50 fr. ; Fourmies, 16 fr. ; Landouzy-la-Ville, 12 ; Raon-l'Etape, 20 fr. ; Tamaris, 10 ; Versailles, 50 ; Combas, 18 fr. 15 ; Fontanès ; 10 fr. ; Montpezat, 14 fr. 70 ; Vic-le-Fesq, 17 fr. 90 ; Marseille (Eg. réf. évang.), 192 fr. 60 ; Tunis, 250 francs.

### Donateurs

Ch. Lickel, 40 fr. ; A. Poulain, *Clairegoutte*, 4 fr. ; Dr Arends, Nykøbing, Danemark 57 fr. ; L. Emerit, *Varaize*, 5 fr. ; Al. Westphal, *Paris*, 300 fr. ; Mme Maignan, *Chaville*, 10 fr. ; Baronne de Charnisay, 120 fr. ; R. Puaux, 50 fr. ; Mme J. Viaud, 10 fr.

### Compte n° 2 : Maison de Calvin

M. W. Minet et Miss Minet, *Londres*, £ 5 ; E. Mégnin, *Vandoncourt*, 5 fr. ; Em. Kaltenbach, *Chicago*, 1 dollar ; Church of Scotland, Committee on correspondence with other reformed churches, £ 10, 10 sh. ; *Chicago*, Ecole du dimanche, classe de G. E. Kaltenbach, 10 dollars ; *La Roche-sur-Yon*, pr Cler, 20 fr. ; Pasteur Mayor, *Suisse*, 30 fr. ; Eglise de Reims, fête de la Réf., 250 fr. ; M. et Mme G. Mallet, *Paris*, 50 fr. ; King, *Glasgow*, 5 shillings ; *Pau* (ég. réf. év.), 75 fr. ; M. van Schelven, 49 fr. 70 ; Paul Plateau, 10 fr. ; Mlle L. Cadoret, 20 fr. ; pasteur Groot, 23 fr. 75 ; Rev. Dr Cazalet, *Bentworth*, 20 francs.

---

Le Gérant : FISCHBACHER.

PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES  
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

---

*Fascicule 31.*

# RODOLPHE REUSS

SOIXANTE ANNÉES D'ACTIVITÉ SCIENTIFIQUE  
ET LITTÉRAIRE, 1864—1924

---

MES DÉBUTS LITTÉRAIRES ET BIBLIOGRAPHIE DE MES TRAVAUX  
par R. REUSS

suivis d'une étude biographique sur R. Reuss

par CHRISTIAN PFISTER

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

---

Ouvrage orné de deux planches en phototypie



COMMISSION DES PUBLICATIONS  
DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE STRASBOURG  
A L'UNIVERSITÉ

Chèque postal: Strasbourg 3670

# A LA MÉMOIRE

## DE

# RODOLPHE REUSS

---

*La Commission des Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg* va publier un volume consacré au grand historien de l'Alsace, Rodolphe Reuss, mort à Versailles le 16 Août 1924.

Ce volume comprend une AUTOBIOGRAPHIE composée par Rod. Reuss et à laquelle il a donné lui-même le titre SOIXANTE ANNÉES, D'ACTIVITÉ SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE, 1864-1924. Il y raconte ses débuts dans la carrière d'historien et trace un tableau fort animé de Strasbourg dans les années de 1864 à 1871,

une BIBLIOGRAPHIE des travaux de Reuss, dressée par lui-même et tenue à jour jusqu'à la veille de sa mort. Cette bibliographie comprend 150 ouvrages parus à part et des milliers d'articles publiés dans des Revues ou les journaux divers,

une ETUDE BIOGRAPHIQUE sur Rodolphe Reuss, historien, et une appréciation de ses travaux par M. CHRISTIAN PFISTER, doyen de la Faculté des Lettres de Strasbourg.

L'ouvrage est orné de deux planches en phototypie : un portrait de Reuss dans ses dernières années et un groupe représentant Reuss au milieu de plusieurs de ses amis vers 1875.

Ce volume qui ne sera tiré qu'à un nombre limité d'exemplaires restera le livre essentiel sur l'excellent historien et patriote alsacien. Il termine la longue série des ouvrages de Reuss et, comme la plupart de ces ouvrages, constituera un *alsatique* aussi précieux que recherché.

Les nombreux amis que Rodolphe Reuss compte encore en Alsace et à l'intérieur de la France, ses anciens élèves du Gymnase protestant de Strasbourg, où il a professé de 1867 à 1895, ses anciens étudiants de l'Ecole des Hautes Etudes à la Sorbonne et, en général, toutes les personnes qui s'intéressent à l'histoire d'Alsace tiendront à posséder ce volume et, en y souscrivant dès maintenant, à s'associer à l'hommage que la Faculté des Lettres de Strasbourg a voulu rendre à l'un de ses professeurs honoraires, entre tous vénéré.



Le prix de la souscription donnant droit à l'envoi du volume, franco dès son apparition très prochaine, est fixé à 20 francs.

Nous donnerons, en tête du volume, la liste des souscripteurs. Cette liste sera close au moment du bon à tirer du volume. Nous prions en conséquence les souscripteurs de ne pas tarder à nous renvoyer leur bulletin.

La souscription elle-même sera close au moment de l'apparition du volume en librairie. Le prix de l'ouvrage en librairie sera supérieur probablement d'une dizaine de francs à celui de la souscription.

Prière de renvoyer le bulletin de souscription ci-dessous à la  
*Commission des Publications de la Faculté des Lettres à l'Université*  
*Strasbourg (Bas-Rhin)*

Les souscripteurs peuvent, s'ils le veulent, envoyer dès maintenant leur souscription de 20 fr. au *Compte Cheque Postal*: STRASBOURG 3670, Commission de Publications de la Faculté des Lettres à l'Université.

Le chèque postal tiendra naturellement lieu du Bulletin de souscription.

.....

## BULLETIN DE SOUSCRIPTION

renvoyer le plus tôt possible à la Commission des Publications de la Faculté des Lettres, à l'Université - STRASBOURG (Bas-Rhin) — ou adresser un chèque postal de 20 fr. au compte: STRASBOURG 3670).

Je soussigné (Nom écrire très lisiblement) .....

dresse .....

uscris au volume: **RODOLPHE REUSS - Soixante ans d'activité scientifique et littéraire - 1864—1924.**

Dès réception du volume j'envverrai la somme de 20 fr., montant de la souscription à la Commission de la Faculté des Lettres à l'Université - Strasbourg — compte chèque postal: Strasbourg 3670.

(Date) ..... , le ..... 1925

Signature:



NOUVELLE ÉDITION  
D'ŒUVRES CHOISIES DE  
CALVIN



---

HR. KAISER ÉDITEUR MUNICH

C'est un fait étonnant que dans le monde entier une édition scientifique des œuvres de Calvin ne se trouve que d'occasion et cela même très rarement. Voilà pourquoi les soussignés recommandent très chaudement cette nouvelle édition d'œuvres de Calvin nous donnant le texte primitif (latin et français), édition qui va paraître chez Chr. Kaiser à Munich.

Au moment où Calvin et le calvinisme prennent toujours plus d'importance, où la théologie et l'histoire s'occupent d'eux, les éditions exactes manquent.

La grande édition en 59 volumes dans le Corpus Reformatorum est épuisée déjà depuis des années. Elle ne se trouve d'occasion que rarement et elle est très chère. Les ouvrages qui ont paru au milieu du XIXe siècle chez Meyrueis sont rares aussi. Ce qui manque c'est une édition contenant ce qu'il est vraiment nécessaire de connaître, une édition scientifique, et pourtant bon marché. Il s'agit d'une édition analogue à celle que Clemen a fournie pour Luther.

Nous sommes persuadés que les bibliothèques et les universités, les professeurs et ceux qui ont à diriger des études de théologie et d'histoire, les étudiants poussés par un intérêt scientifique aussi bien que les pasteurs salueront cette entreprise avec joie.

Le pasteur Pierre Barth de Madiswil (Suisse) a pris la direction de cette œuvre, dont le premier volume paraîtra au commencement de 1925.

L'introduction suivante rend compte des principes dont s'est inspiré le pasteur Barth. Format, caractères et papier sont exactement ceux de la nouvelle édition.

Dans l'intérêt de cette œuvre nous vous prions de souscrire, afin que l'entreprise soit assurée dès le commencement.

E. DOUMERGUE, doyen honoraire de la faculté de théologie, Montauban. — J. VIÉNOT, Dr. théol., prof. de l'Université de Paris, président de la Société de l'histoire du protestantisme français. — JACQUES PANNIER, Dr. théol., pasteur à Paris, secrétaire de la Société de l'histoire du protestantisme français. — ANDRÉ MONOD, pasteur à Paris. — ANDRÉ BERTRAND, pasteur à Lyon, président du Comité général de l'Union des Eglises réformées de France. — AUGUSTE LECERF, pasteur à Paris.

Prof. Dr. EUGÈNE CHOISY, Genève. — Prof. Dr. AIMÉ CHAVAN, Lausanne. — WILLIAM CUENDET, pasteur à Lausanne, secrétaire général des «Amis de la pensée protestante». — Prof. Dr. ALFRED SCHROEDER, Lausanne. — Prof. Dr. MAURICE NEESER, Neuchâtel. — CHARLES BÉGUIN, pasteur à Peseux.



# Introduction

## à une nouvelle édition de Calvin.

---

En offrant une nouvelle édition de Calvin nous espérons servir efficacement la chrétienté évangélique.

Alors que la Réforme avait dépassé son point culminant, que la vague puissante de la contre-réformation devenait toujours plus menaçante, que la crainte, l'incertitude, le découragement attaquaient la base même des églises évangéliques, une génération nouvelle de protestants, tenace, radicale, intrépide, sachant résister, se formait à l'école de Calvin.

L'œuvre de Calvin devait se mettre au service de l'union des églises évangéliques qui venaient de naître. Si son signal d'alarme n'a pas été compris alors et encore bien moins plus tard par tous les protestants, reconnaîtra-t-on aujourd'hui que ce funeste refus n'a pu être qu'un malentendu passager ?

Il est bien permis d'offrir aujourd'hui l'héritage que nous a légué Calvin, à cette Église évangélique essentiellement qui s'élève sur le terrain de la réforme, à cette chrétienté évangélique — que ne pouvons-nous dire : à l'église unie du Christ.

Il est vrai que la théologie de Calvin était alors et est aujourd'hui encore un appel à l'unité vraiment légitime, parce qu'elle nous conduit directement à la vérité chrétienne même.

La Réformation est fondée sur la conviction mise en lumière par les théologiens réformés que Dieu lui-même parle et se révèle dans l'Écriture, et qu'ici l'esprit de Dieu se manifeste dans sa supériorité et son autorité.

La doctrine des réformateurs nous demande un acte d'humble soumission et d'objectivité, nous demande d'accepter le témoignage de Dieu dans l'Écriture, de nous courber sous la manifestation de sa sainte volonté et de sa miséricorde imméritée, de sa loi et de ses promesses, de sa puissance créatrice et de son règne.

Parce que la théologie calviniste ne veut être qu'une théologie scripturaire, elle place l'homme vraiment devant Dieu. L'abîme qui le sépare de Dieu apparaît alors. La présomption et l'orgueil de l'homme qui se confie à ses

œuvres, sont démasqués. L'injustice de notre nature est jugée. Mais voilà que, élus par la grâce de Dieu, nous sommes appelés par son insondable et sainte miséricorde à la foi et à l'obéissance; nous formons une église qui se sait appelée à son service. Comme enfants de Dieu, avançant lentement et croissant de jour en jour, maintenus à distance par le souvenir de ce qui sépare les créatures du créateur, évitant l'illusion d'être parfaits, au point individuel aussi bien que social, nous sommes appelés à servir, à combattre, à marcher comme pèlerins pour glorifier le nom de Dieu au milieu des faiblesses humaines, du péché et de la mort, mais avec une joyeuse espérance en la victoire future à la résurrection des morts.

Une génération forte, inébranlable, soumise à la Parole s'est formée à l'école de Calvin. Des églises, fondées à l'appel divin, unies dans la connaissance de Dieu, ont pris naissance.

Ces communautés étaient chargées d'une mission qu'elles ne s'étaient pas donnée elles-mêmes, mais qui leur avait été remise. Elles se savaient au service d'un maître, prêtes à obéir et à servir.

Hélas, il n'est pas douteux, qu'en grande partie le protestantisme ait perdu le souvenir de son caractère primitif. C'est pourquoi il est de première nécessité que l'esprit des réformateurs s'adresse à nous. Il faut que nous revenions à la connaissance de Dieu dont Calvin nous parle, pour être instruits, pour reprendre ces positions invincibles, pour arriver au renouvellement de l'église évangélique unie par une seule confession, pour recevoir enfin cette mission dont Dieu nous fait part aujourd'hui même par sa Parole.

C'est dans cette intention que j'ai entrepris de faire un choix parmi les œuvres de Calvin et de diriger cette édition nouvelle. J'ai été guidé par le but de servir la théologie et l'église tout en tenant compte du développement théologique de Calvin, surtout pendant les premières années.

Voilà le choix que nous nous proposons :

Tome I. (Oeuvres des premières années jusqu'à la fin du séjour à Strasbourg.)

Concio academica 1533. — *Institutio christianae religionis* (première édition) 1536. — *De fugiendis impiorum illicitis sacris*. — *De christiani hominis officio in sacerdotiis papalis*

ecclesiae vel administrandis vel abiiciendis. 1537. (Deux épîtres aux protestants de France, écrites à Ferrare en 1536.) — Articles concernant l'organisation de l'église et du culte à Genève, proposés au conseil par les ministres 1537. — Instruction et coniesion de foy, dont on use en leglise de Geneve 1537. — Confessio fidei de eucharistia 1537. — Responsio ad Sadoletum 1539 (avec la lettre de Sadolet aux Genevois). — Epinicion Christo cantatum 1541. — Petit traicté de la saincte cene 1541.

Tome I paraîtra au commencement de 1926.

Tome II: Opuscules, Confessions de foi et ordonnances ecclésiastiques de 1542—1564.

Tome III et IV: Institutio christianae religionis 1559 (paraîtra avant tome II, en 1926.)

Tome V: Sermons choisis.

Nous espérons pouvoir imprimer plus tard aussi les commentaires sur le nouveau testament, en 3 ou 4 volumes. Il serait très important que l'interprétation calviniste de la Bible, au moins celle du nouveau testament, fût de nouveau à la portée de l'église.

Notre édition donne les divers ouvrages de Calvin dans le texte latin ou français. Les traductions sont très appréciables pour le grand public, mais elles ne peuvent suffire à l'étudiant et au pasteur. Aucune traduction n'arrive à rendre la force du texte primitif de Calvin. Puis c'est aussi l'internationalisme de l'église chrétienne et en particulier du protestantisme réformé qui exige que Calvin nous parle en latin. C'est pourquoi je prie mes collègues et les étudiants en théologie, à qui cette édition s'adresse en particulier, de ne pas se laisser décourager par les difficultés que leur causerait d'abord la langue.

Notre édition a pour base celle des œuvres complètes de Calvin dans le Corpus Reformatorum, tomes XXIX à LXXXVII. Pour celui qui tient à s'occuper tout spécialement de Calvin, les œuvres complètes — d'ailleurs bien rares aujourd'hui — conservent leur valeur. Seulement, nous avons dû constater que nous ne pouvions copier tout simplement le texte de cette édition là. J'ai tâché donc, en comparant les anciennes éditions, de fournir un texte évitant les fautes des œuvres complètes! A bien d'autres égards

encore notre édition réalisera un progrès au point de vue scientifique. Il s'agit de citations tirées des pères de l'église et des scolastiques que Calvin cite souvent de mémoire, ainsi que de certains passages que nous avons de la peine à retrouver parce que Calvin se base sur les éditions du Moyen-âge et de la Renaissance. Il fait souvent de la polémique contre les scolastiques, et il mène des discussions avec les réformateurs sans citer de noms. Il m'a semblé que pour connaître vraiment Calvin, pour se rendre compte de ses relations avec l'antiquité chrétienne, avec le Moyen-âge et avec les autres mouvements réformateurs, il était d'une certaine importance de compléter ses remarques en indiquant l'endroit exact des citations, en montrant le but de sa polémique, but qu'il est difficile de découvrir. Inutile de souligner qu'il n'est pas possible de fournir là un travail parfait, tenant compte de tout.

Chaque œuvre sera précédée d'une introduction historique.

Les professeurs Walter Köhler à Zürich et Arnold Gilg à Berne m'ont très aimablement soutenu dans ces recherches en ce qui concerne le premier volume. Monsieur le professeur Köhler a fourni divers éclaircissements au sujet des relations de Calvin avec les autres réformateurs. Le professeur Gilg a trouvé certains passages des Pères. Je tiens à exprimer ma reconnaissance à tous les deux.

Pour la disposition de l'édition entière je suis conseillé par MM. les professeurs Karl Müller, Karl Holl, August Lang, Wilhelm Hadorn et Karl Barth.

Madiswil (Ct. de Berne) Suisse.

PIERRE BARTH, pasteur.

---



# Invitation à souscrire à une édition d'œuvres choisies de C A L V I N en cinq volumes

A la suite de cet appel signé par des théologiens d'une haute compétence et en tenant compte des grands mérites de cette édition nouvelle, le soussigné vous invite à souscrire à cette œuvre aux conditions suivantes.

Pour souscrire on est prié de se servir du bulletin de commande.

---

## Conditions de souscription:

Le souscripteur s'engage à prendre les 5 volumes qui paraîtront dans le courant de quatre années environ.

En souscription le prix sera au moins de 20% au-dessous du prix de vente.

Le prix réduit du premier volume sera probablement 10 ₰ (broché) et 12 ₰ (relié, toile).

Les volumes se vendront aussi séparément, mais sans réduction.

Les souscriptions sont reçues jusqu'au moment de la publication du second volume.

CHR. KAISER ÉDITEUR  
MUNICH.

# Bulletin de commande.

---

A la librairie

1. Je souscris aux

Œuvres choisies de Calvin

chez CHR. KAISER

et je m'engage à prendre les 5 volumes à un prix qui sera environ 20% au-dessous du prix de vente.

Adresse exacte:

2. Je demande qu'on m'envoie au prix de vente

Tome 1<sup>er</sup>, Tome 2<sup>e</sup>, Tome 3<sup>e</sup>/4<sup>e</sup>, Tome 5<sup>e</sup>  
des Œuvres choisies de Calvin

chez CHR. KAISER

Adresse exacte:

Prière d'effacer ce qui ne convient pas

## BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE

La volonté exprimée par le Parlement de réduire progressivement le volume de la dette flottante, d'amortir la dette publique et d'assainir la situation monétaire donne une valeur et une sécurité aux *Bons de la Défense nationale*.

Ces titres demeurent le placement le plus sûr, en même temps que le plus avantageux par le paiement des intérêts qui s'y rattachent et qui sont de 5 % pour un an, 4,50 % pour six mois, 4 % pour trois mois et 3 % pour un mois, avec exonération de l'impôt général sur le revenu et de tous autres impôts.

**LE PSAUTIER HUGUENOT HARMONISÉ** Mélodies, paroles révisées, accompagnement moderne, d'après modes XVIII<sup>e</sup> siècle. Beau volume broché, 33 fr. 50 franco France. Volumes restants nombre très limité. S'adresser Librairie, ou directement J. Ver, pasteur, Réalville (Tarn-et-Gar.), mandat postal.

## SOCIÉTÉ CENTRALE ÉVANGÉLIQUE

47, rue de Clichy, PARIS-9<sup>e</sup>

### CALENDRIER A EFFEUILLER pour 1926

Une Parole pour tous 13<sup>e</sup> année 2 fr. 75, franco 3 fr. 35 ; Etranger, franco 4 fr. 10

Étrennes 1926 - Vient de paraître :

## CATHERINE BOOTH

et la fondation de l'Armée du Salut

par Hélène NAVILLE in-8 couv. illust. fco. 8. »

ALTIS 76, rue de Rome, Paris, c. p. 264-00

## — S. d. R. —

L'ARMÉE DU SALUT OBSERVE EN CE MOMENT SA SEMAINE DE RENONCEMENT. SANS RIEN RETENIR AUX SOMMES QUE VOUS CONSACREZ A VOTRE EGLISE OU A VOS ŒUVRES, VOUS POUVEZ, PAR UN SACRIFICE PERSONNEL, L'AIDER A POURSUIVRE SA MISSION DE SAUVETAGE.

Adresser vos dons 76, Rue de Rome, Paris - Chèque Postal : Paris. Armée du Salut 53-05.

Maison de Confiance spécialement recommandée

## HUILERIE — SAVONNERIE

Albert ENGUEL

SALON-DE-PROVENCE (B.-du-Rh.)

Recherche partout Représentants pour visiter Clients de nos amis

5 % de remise sur les prix du

tarif à tout client se recommandant de ce journal.

Expéditions franco d'huiles à partir de 5 litres et de savons à partir de 40 k.

DEMANDER TARIFS

## “ JAPY ”

Doyenne des Machines à Ecrire Françaises

A CHARIOTS ET CYLINDRES INTERCHANGEABLES

Donne, depuis 15 ans, satisfaction à ceux qui l'emploient

PRIX D'ACHAT MINIME - ENTRETIEN NUL

JAPY Frères et C<sup>ie</sup>

BEAUCOURT (Territoire de Belfort).

R. C. Belfort n° 107.

PARIS, Rue du Château-d'Eau, 7 (X<sup>e</sup>).

R. C. Paris 28.688.



# L'UNION

SIÈGE SOCIAL : 9, Place Vendôme, PARIS

Compagnie d'assurances sur

## LA VIE

Entreprise privée assujettie  
au contrôle de l'Etat

Fondée en 1829

Fonds de garantie : **330 Millions**

Capitaux assurés en cours : **856 Millions**

Rentes viagères payées annuellement :  
**7 Millions**

DIRECTION :

MM.

**BOISSARIE** (Joseph), \*, Direc.  
**AUTERBE** (Henri), Sous-Dir.  
**FLEURY** (Emile), Sous-Dir.

Compagnie d'assurances contre

## L'INCENDIE

Fondée en 1828

Garanties au 31 décembre 1923 :

Capital social..... 20.000.000

Réserves..... 51.144.000

Sinistres payés depuis l'origine  
de la Compagnie :

**821 Millions**

DIRECTION :

MM.

**A. POTTIER**, \*, Directeur.  
**A. VINCENT**, Directeur-Adj.  
**A. WEBER** et **H. LEPORT**,  
Sous-Directeurs.

Compagnie d'assurances contre

## LE VOL & LES ACCIDENTS

Fondée en 1909

Capital social : **10 Millions**

Détournements  
Dégâts des Eaux  
Bris des Glaces

DIRECTION :

MM.

**A. POTTIER**, \*, Directeur.  
**A. VINCENT**, Directeur-Adj.  
**P. CHARLOT**, \*, Sous-Direct.

### CONSEIL D'ADMINISTRATION DES TROIS COMPAGNIES :

MM.

**Dervillé** (Stéphane), G. O. \*, Président de la Cie des  
Chemins de fer de P.-L.-M., Régent de la Banque  
de France, Vice-Président de la Cie Univ. du Can-  
al marit. de Suez, ancien Président du Trib. de  
Commerce de la Seine, *Président*;

**Mirabaud** (Albert), \*, de la Maison Mirabaud et Cie,  
Banquiers, Administrateur de la Cie des Chemins  
de fer de P.-L.-M., et de la Cie Algérienne, *Vice-  
Président*;

**Dalaunay Belleville** (Robert), O. \*, de la Société  
Anonyme des Etablissements Dalaunay Belleville ;  
**Jameson** (Robert), O. \*, de la maison Hottinguer et  
Cie, Banquiers, Administ. du Comptoir Nat.  
d'Escompte de Paris ;

MM.

**Mallet** (J.), de la Maison Mallet Frères et Cie, Ban-  
quiers ;

**Montferrand** (Marquis de) \*, ancien Inspecteur des  
Finances, ancien Directeur de « l'Union-Vie ».

**Neuflize** (J. de) \*, de la Maison De Neuflize et Cie,  
Banquiers.

**Thurneysen** (Auguste), Président de la Banque Tran-  
satlantique, Vice-Président de la Société des Voies  
ferées des Landes.

**Vernes** (Félix), \*, de la Maison Vernes et Cie,  
Banquiers, Régent de la Banque de France, Admin.  
de la Cie du Chemin de fer du Nord et de la Ban-  
que Impériale Ottomane.

### MAISON PROTESTANTE

La plus anc. a SALON: Fondée en 1890; 34<sup>e</sup> année  
Pouv. se recom. d'Eglises, de pasteurs, d'œuvres

## HUILERIE - SAVONNERIE

Graisse végétale alimentaire

### BORRÉOL

CAFÉS VERTS & TORRÉFIÉS, THÉS

Produits et Conservees alimentaires

Huiles et Graisses industrielles pour Autos et toutes Industries

## BOUET PÈRE & FILS

SALON (Bouches-du-Rhône)

Agents demandés. — Envois de tarifs sur demande

Priz réduits à MM. les Pasteurs

— Œuvres, Pensionnats —

### ÉCOLE FLORENCE NIGHTINGALE

Reconnue sans réserve par décret du 23 octobre 1923  
pour l'obtention des diplômes d'Etat

Annexée à la

### MAISON DE SANTÉ PROTESTANTE DE BORDEAUX

Fondée en 1863, reconnue d'U. P. en 1867

GARDES-MALADES HOSPITALIÈRES & A DOMICILE  
VISITEUSES D'HYGIÈNE SOCIALE & DE L'ENFANCE

21, Rue Cassagnol et Domaine de Bagatelle

-- Directrices : Mlle D<sup>e</sup> HAMILTON --



### Secret de beauté

La beauté, du teint et de la peau est, chez la  
femme, intimement liée avec l'appareil digestif.  
Tous les 2 ou 3 jours un GRAIN DE VALS ayant  
le repas du soir assure l'élimination des déchets  
de l'organisme, donne teint clair, haleine pure  
et santé.